SUITE
DES
REFLEXIONS
CRITIQUES
SUR
L'USAGE PRESENT
DE LA
LANGUE FRANCOISE.

PAR *Mr. A. D. B.*

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë Saint Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCIII.
Avec Privilege du Roy.

Andry de Boisregard,
Suite des réflexions
7631

AVERTISSEMENT.

LEs Réflexions dont voicy la ſuite, ont été attaquées par trois Auteurs ſucceſſivement : Je prends ici occaſion d'examiner les Critiques qu'ils en ont faites. Je ne me propoſe pas cependant de repliquer à toutes. Lors qu'elles me paroiſſent conſiderables, ou j'y défere ſi elles ſont juſtes, ou je les refute ſi elles ne le ſont pas ; & quand elles n'ont rien qui merite qu'on s'y arré-

te, je ne crois point devoir pouſſer la complaiſance pour mes Cenſeurs, juſqu'à fatiguer un Lecteur judicieux. C'eſt pourquoy je ne réponds point aux pauvretez de l'un d'eux, qui pretend faire voir que Ciceron & Ceſar ne ſçavoient que mediocrement le Latin; ni à celles d'un autre, qui plagiaire s'il en fut jamais, ainſi que la montré Cleante, accuſe les autres de l'être; ni enfin à aucune des Critiques de je ne ſçay quel Grammairien, qui met en queſtion s'il faut dire, *une belle* âge ou *un bel* âge, & qui croit que *tomber une cho-*

p. 123. 124. & ſuivantes.

ſe eſt une expreſſion plus correcte que *laiſſer tomber:* *Je tombe mes gands* dit-il, p. 117. *on les amaſſe, je les retombe encore une fois, on les ramaſſe;* On peut juger par là de l'habileté du Puriſte, c'eſt tout ce que j'en diray ; car il y auroit de la cruauté à vouloir encherir ſur ce qui en a déja été dit par un de mes Cenſeurs mêmes, qui s'eſt broüillé je ne ſçay comment avec luy. J'ay donc jugé à propos de laiſſer là cét Auteur poli, dont j'avertis que je ne parleray point dans ces Réflexions, & de ne répondre qu'aux deux autres, dont les

Suite des Remarques nouvelles. Preface au commencement.

Critiques quoi-que aſſez mal fondées, m'ont paru plus ſpecieuſes.

De ces deux il y en a un que je déſigne plus particulierement, le marquant d'ordinaire par le titre de ſon Livre, & le citant même quelquefois par ſon nom; mais on ne doit point s'en étonner: comme c'eſt un homme fameux à qui on ne peut pas reprocher, comme il fait aux autres, qu'*on ne le connoiſſe gueres*, qu'*on n'ait pas entendu parler de luy*, ni par conſequent que ce ſoit *un homme obſcur*, j'ay eu lieu de penſer que le Public ſeroit bien moins

indifferent ſur ce qui regarde un Auteur de ce caractere, que ſur ce qui peut regarder le ſecond.

Ce dernier verra cependant que j'ay lû ſon Ouvrage avec attention, & que ſi je ne parle point des principes frivoles qu'il tâche d'établir d'abord, & ſi je neglige ſes invectives, je n'en ay pas moins ſatisfait à ſes doutes. Il me fait un crime d'avoir critiqué des Auteurs vivans, & me reproche de les avoir quelquefois nommez ; mais il n'a pas pris garde que quand j'en ay uſé de la ſorte ç'a été ſans conſequence, puiſ-

que je n'ay preſque cité que des Ecrivains d'un merite diſtingué, & par conſequent au deſſus d'une faute de langage. Je ne les ay pas crû capables de s'en choquer; & j'ay penſé qu'il n'y avoit que les Précieuſes de Moliere qui pûſſent avoir cette délicateſſe. D'ailleurs ne ſçait-on pas qu'il peut échaper aux plus habiles des fautes contre la conſtruction & contre le choix des mots? Il faudroit être d'un étrange caractere pour ſe croire impeccable en ce genre.

Nôtre Cenſeur ſe formaliſera peut-être que j'aye

cité à la marge quelques-uns des endroits que je reprends dans ſon Livre; mais comme les exemples que j'en rapporte ſont ſi deffectueux, qu'on auroit pû croire que je les aurois faits à plaiſir, j'ay crû que je devois neceſſairement citer les pages d'où ils étoient tirez, & me contenter ſeulement de ne point nommer ſon ouvrage, afin qu'il n'y ait que ceux qui l'auront lû, qui puiſſent ſçavoir à qui appartiennent des fautes ſi groſſieres. C'eſt tout ce qu'on peut faire pour épargner un Auteur qui nous attaque, & pour

ne point triompher de ceux qui prennent ſa défenſe.

Pour revenir à l'homme fameux dont j'ay parlé, je ne puis aſſez admirer qu'il ſe plaigne, comme il fait dans ſa Preface, de ce que d'autres s'aviſent de leur autorité particuliere d'écrire ſur la Langue. Veut-il nous perſuader qu'il ait des Lettres patentes pour le faire luy ſeul ? & ſeroit-ce pour cela qu'il confiſque à ſon profit tout ce qui vient des autres, & qu'il ſe l'approprie comme s'il étoit à lui ? car il me permettra bien d'obſerver ici en paſſant, ſans luy en faire d'autre re-

proche, qu'il n'a pas fait façon de me prendre quelques Remarques, & pour en venir aux exemples, celle qu'il donne ſur les *omiſſions élegantes*, eſt priſe à la page 598. de mes premieres Réflexions. Celle de *deux ſubſtantifs ſinguliers joints avec un verbe ſingulier*, priſe à la pag. 417. Celle de *c'eſt eux, ce ſont eux*, à la page 108. Celle d'*angoiſſe*, priſe à la page 52. Celle *de Breſil & Braſil*, à la page 94. ſans parler de *pourque*, de *ſon* & de *ſe* au lieu de *en*, & de quelques-unes encore, qu'il a tâché de déguiſer comme les autres, par le changement

Sous le titre de *Retranchemens élegans*

Sous le titre de *Plurier douteux.*

des Exemples.

Il dira peut-être que la profeſſion de Grammairien qu'il fait depuis un ſi grand nombre d'années, lui a donné le privilege d'en uſer de la ſorte, & qu'il a droit en qualité d'Ancien, de regarder comme à luy, tout ce que des nouveaux venus oſent écrire ſur la Langue. A cela je n'ay rien à dire, j'avouë que j'aurois tort de me plaindre : il n'y a point aſſés long-tems que je m'applique au langage pour pouvoir me flatter d'être comme luy un Grammairien de profeſſion : C'eſt une qualité que je ne ſçaurois luy

diſputer, auſſi je la lui abandonne toute entiere, quoi qu'il la veüille partager avec moy dans ſa Preface.

On trouve dans le Corps dont il a l'honneur d'être, des Philoſophes, des Orateurs, des Theologiens, &c. je veux dire des perſonnes, qui aprés avoir donné un certain tems à l'étude des paroles, s'attachent enſuite pour le reſte de leurs jours, les uns à la Philoſophie, les autres à la Theologie, les autres à la Prédication de l'Evangile, &c. mais on y en trouve peu, qui aprés avoir paſſé leur jeuneſſe dans l'exercice de la haute

& ſublime Science de la Grammaire, ayent encore aſſez de perſeverance pour y vouloir vivre & mourir, comme nôtre Grammairien, qu'on peut appeller pour ce ſujet le Grammairien par excellence.

Peut-être dira-t-il qu'il ne m'a pris aucunes Remarques, & qu'il n'a fait que ſe rencontrer avec moy dans tous les endroits que je raporte. A la bonne heure ! je veux bien que ces rencontres me tiennent lieu de ſon ſuffrage, j'en fais cas: Mais qu'étoit-il neceſſaire d'avertir, comme il a fait, qu'il ne m'avoit pas

pris *Preſident au Mortier* ? Sa judicieuſe induction de *femme au lait* & de *femme à lait* me le perſuadoit aſſez. Je vois bien qu'il a voulu *épuiſer* la Remarque, je la lui cede de bon cœur, elle ne me donne aucune jalouſie, non plus que beaucoup d'autres dont il a ſçu enrichir ſon Livre, & qui luy ſont toutes particulieres ; comme lors qu'il obſerve, par exemple, qu'un homme eſt *dégoutant* quand il eſt mal propre, qu'il ſent mauvais & qu'il bave en parlant. L'exemple n'eſt-il pas bien choiſi ? Qu'un Ecriteau eſt un morceau de

Suite des Remarques nouvelles. p. 28.

papier ou de carton, dans lequel on écrit quelque choſe en groſſes lettres, pour donner un Avis au Public : Que tirer les vers du nez, tordre le nez, avoir la langue bien penduë, mettre la puce à l'oreille, ne ſont pas du ſtile ſublime, non plus que cette autre expreſſion : *Qui trop embraſſe mal eſtreint* : Qu'une femme abandonnée ſignifie autre choſe qu'un homme abandonné & delaiſſé, & une coureuſe autre choſe qu'un coureur : Qu'on ne dit point : Henry IV. *engendra* Loüis XIII. Que le mot *engendrer* s'em-

ploye

ploye au ſujet de la vermine (toutes idées nobles comme on void.) Que quand on dit que la malpropreté *engendre* la vermine, ce qu'il y a là de ſale eſt d'une eſpece differente; Et cent autres curioſitez de la ſorte.

Suite des Remarques nouvelles. p. 228.

Ces trois Cenſeurs, qui ſemblent s'être unis pour me critiquer, ſe ſont un peu écartez dans la maniere dont ils l'ont fait; ſelon le premier, qui eſt celuy auquel je ne réponds point, il m'arrive ſouvent de reprendre Port-Royal, & ſelon les deux autres, j'approuve aveuglement tout

ce qui en vient. L'un de ces derniers me fait un procez, d'avoir dit que le mot de *gras* mis à tout n'étoit pas une façon de parler nouvelle, & l'autre ſoûtient que j'ay raiſon en ce point. Nos Grammairiens ſe contrarient ainſi en pluſieurs autres rencontres, en ſorte qu'on peut dire, que c'eſt un petit Royaume diviſé, dont il ne faudroit pas même ſe mettre en peine, quand le ſujet dont il s'agit ſeroit de plus grande conſequence.

Il me reſteroit à parler ici de ces ſecondes Réflexions, mais je n'ay rien à

en dire que ce que j'ay dit des autres dans la Preface de mon premier Volume. J'avertiray ſeulement que comme un de mes Critiques m'accuſe de m'être contenté d'effleurer dans les premieres beaucoup de Remarques importantes, comme ſi elles n'avoient pas été dignes de mon application, l'on verra ici par celles que j'ay eſſayé d'approfondir, que je ne demande pas mieux que de me corriger; & que ſi mon Cenſeur ſçait ſi bien profiter, comme il dit, des avis qu'on lui donne, je tâche du moins de faire en ſorte que ceux que

je reçois, ne me ſoient pas inutiles.

J'avois même deſſein de toucher de nouveau dans ces Réflexions, la remarque que j'ay donnée dans les autres ſur un certain ſtile; Et je l'aurois fait, ſans que mon Critique, qu'on ne peut nier qui ne ſoit Connoiſſeur en cette matiere, a trouvé lui-même que j'avois *épuiſé* la Remarque, qu'on n'y pouvoit rien ajoûter, & que j'en avois parlé à fonds & en maître; car j'ay crû devoir m'en rapporter à ſon jugement, comme à celuy d'un homme verſé là-deſſus. Auſſi

je luy ay rendu juſtice ſur ce ſujet il y a long-tems; & ceux qui ont lû mes premieres Réflexions, peuvent ſe ſouvenir qu'il y tient rang parmi les perſonnes qui parlent le mieux ce langage. Il a la bonté de dire que je l'entends en perfection, & que ce ſeroit me faire injuſtice que de ne pas convenir, que je le ſçay mieux qu'un autre; mais pour luy il a l'avantage de l'entendre & de le parler. Et on n'a qu'à lire ſa galante Remarque ſur [a] *l'ablatif abſolu*, celle qu'il a faite ſur [b] *au reſte*, celle de [c] *garde*, de [d] *faſtidieux*, de [e] *perſpi-*

Suite des Remarques nouvelles. p. 111.

[a] Suite des Remarques nouvel. p. 259.
[b] p. 295.
[c] p. 58.
[d] p. 27.
[e] p. 21.

p. 57. *cacité*, de *puerile*, &c. & l'on verra ſi perſonne parla jamais ce langage plus naturellement que luy. Il faut loüer le merite où on le trouve, & rendre juſtice à tout le monde.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 7e Juillet 1693. Signé, CARPOT: Il eſt permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé, *Suite des Réflexions Critiques ſur l'uſage preſent de la Langue Françoiſe*, par Mr ANDRY DE BOIS-REGARD, & ce pendant le temps de huit années conſecutives, à compter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois; Et défenſes ſont faites à tous autres de l'imprimer, vendre ni diſtribuer, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ſes ayans cauſe, à peine de trois mille livres d'amande, de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus au long porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de

Paris, le 9. Juillet 1693. ſuivant l'Edit, Statuts & Reglemens.

Signé, P. AUBOÜYN, Syndic.

Achevé d'imprimer le 17. Aouſt 1693.

SUITE

SUITE DES REFLEXIONS CRITIQUES SUR L'USAGE PRESENT DE LA LANGUE FRANCOISE.

A

TOMBER A TERRE, TOMBER PAR TERRE.

CEs deux expreſſions ne ſont pas auſſi indifferentes que l'on croiroit. *Tomber par terre* ſe dit de ce qui étant

déja à terre tombe de ſa hauteur, & *tomber à terre* de ce qui étant élevé au deſſus de terre tombe de haut.

Un homme, par exemple, qui paſſe dans une ruë, & qui vient à tomber *tombe par terre*, & non à terre, car il y eſt déja; mais un Couvreur à qui le pied manque ſur un toit, *tombe à terre*, & non par terre.

Une maiſon qui tombe, *tombe par terre*, un arbre tombe par terre auſſi; mais les fruits de l'arbre *tombent à terre*, la greſle tombe à terre, une étincelle tombe à terre.

Sentimens des Jeſuites ſur le peché Philoſophique. Auſſi le Pere Bouhours dit: ce n'étoit qu'une étincelle tombée à terre qui ſe ſeroit éteinte d'elle-même, ce qui eſt bien mieux que s'il eut dit ce n'étoit qu'une étincelle tombée par terre.

Vaug. S'ils lançoient quelques jave-

lors, dit Monſieur de Vaugelas, ils ſe rencontroient & s'entre-choquoient en l'air : de ſorte que la plûpart tomboient à terre ſans effet, il ne dit pas *par terre.* Quint. Li. 5.

Mais s'il s'agit d'une choſe ou d'une perſonne qui ſoit déja à terre, il faut dire tomber par terre, comme : lors donc que JESUS leur eut dit, c'eſt moy, ils furent renverſez, & tombe-rent tous par terre. Traduct. du Nouv. Teſtam.

A QUOY, AUXQUELS.

A quoy ſe met fort bien pour *auxquels* ce ſont des choſes à quoi il faut ſonger. Des affaires *à quoy* il faut tenir la main. Vous croïez élever ces enfans ſi chers & vous renverſez leurs maiſons par les recherches odieuſes *à quoy* vous les expoſez. Il y a dans la Langue de certains ſcrupuleux qui ne veulent jamais dire *à quoy* au plurier, mais ils ſe gênent mal-à-propos. On dit également bien Serm. ſur la Reſtit. par le P. Cheminais.

les ſignes *à quoy* vous le connoîtrez, & les ſignes *auxquels* vous le connoîtrez.

A RAISON.

A raiſon que, paroît à un de mes Critiques du nombre de ces termes qui ſont ſi mauvais, qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir qu'ils ne ſe diſent pas ; je ne l'ay pourtant point condamné comme il le ſuppoſe, j'ay dit ſeulement que je ne le croyois pas ſi bon, *qu'à cauſe* ou que *parce que*. En effet il ſe trouve dans de bons Auteurs, & ne paſſe point pour mauvais parmy les plus polis. Je m'étois contenté d'un exemple tiré de la *Traduction de la Rhétorique d'Ariſtote* : En voicy un autre d'un fameux Prédicateur, dont l'authorité vaut bien celle de mon Critique. Un homme qui ne veut obſerver la Loy, que quand elle oblige abſolument, eſt criminel devant Dieu, à rai-

Le P. Chemi nais diſcours ſur la parfaite Obſer.

ſon de cette ſeule diſpoſition. de la Loi de Dieu.

Parler A LUY,

LUY PARLER.

Je veux *parler à luy*, dit-on quelquefois, pour, je luy veux parler.

Parler à luy a quelquefois un ſens plus fort que *luy parler.* M. de Vaugelas s'en eſt ſervy, ce me ſemble, fort à propos dans ces deux exemples cy. Ils luy répondirent qu'il repoſoit, & que pour lors il n'y avoit pas moyen de *parler à luy*; mais qu'il pouvoit, comme ſon amy, entrer dans le Port, & que le lendemain il le verroit. Le fils de Parmenion, le Colonel de la Cavalerie à qui le Roy confioit ſes plus ſecrettes penſées, fait ſemblant de n'avoir pû *parler à luy*, pour amuſer toûjours Cebalinus. & l'empêcher de s'adreſſer à un autre. Vaug. Quint. Vaug. Quint.

Paſſer ſur le ventre A L'ENNEMI, DE L'ENNEMI.

Ce ſont deux choſes differentes, *paſſer ſur le ventre à ſon ennemi*, c'eſt le faire à deſſein. *Paſſer ſur le ventre de ſon ennemi*, c'eſt le faire ou ſans y penſer, ou ſans eſprit de vengeance : comme par exemple, ſi l'ennemi étant mort l'on ne pouvoit s'empêcher de paſſer ſur lui pour aller outre. Suivant ce principe, en parlant d'un Soldat qui vient de monter à la bréche & de paſſer ſur ſes camarades qui ont été tuez, je ne diray pas qu'il a paſſé ſur le ventre à ceux qui avoient combattu avec luy ; mais ſur le ventre, ou ſur le corps de ceux qui avoient combattu avec luy. Hors ces occaſions il faut dire *à* & non *de* : comme.

Vaug, Quint. Il luy demanda s'il luy ſembloit aſſez puiſſant pour *paſſer ſur*

le ventre à ſon ennemi.

Il ſe ſignala entre tous les ſiens *paſſant ſur le ventre* à ceux qui s'avançoient trop & tournant les autres en fuite. Vaug.

Je ne veux que mes chariots armez de faux pour leur *paſſer ſur le ventre.* Vaug.

A DIRE QUE.

Exemple, il n'y avoit que deux doigts *à dire que* l'eau n'entrât dans le bateau : il ſeroit difficile de bien rendre raiſon de cette maniere de parler, & de la reduire à une conſtruction reguliere ; mais elle en eſt d'autant plus belle, & nos meilleurs Auteurs s'en ſervent. Ces deux mers, dit M. de Vaugelas, venant à ſerrer la terre des deux côtez, font une pointe qui attache à la terre ferme cette Province, laquelle étant preſque toute environnée d'eau a comme la forme d'une Iſle, & il n'y a que

cette petite pointe *à dire que* les deux mers ne ſe joignent.

AFFECTIF, AFFECTUEUX.

S'il en faut croire l'Auteur des Remarques nouvelles, *affectif*, n'eſt point en uſage ; mais s'il faut s'en rapporter à tout ce qu'il y a de gens qui ſçavent nôtre Langue, *affectif* eſt un bon mot. Cét Auteur ne conſidere pas qu'*affectif* a un ſens different d'*affectueux*. *Affectif* eſt ce qui produit, ou peut produire des ſentimens touchans, & *affectueux* eſt ce qui contient les affections mêmes ou qui les exprime. Par exemple, certaines veritez ſont *affectives*, & les ſentimens qu'elles inſpirent ſont *affectueux* ; ainſi on peut dire : des veritez affectives, des ſentimens affectueux, des diſcours affectifs, des mouvemens affectueux. Et *Theologie affective* que nôtre Auteur condamne, eſt ſans comparaiſon

mieux que *Theologie affectueuſe.*

ANTITHESE.

Un de nos Critiques demande s'il eſt permis à un Grammairien de dire que les *antitheſes* ſont des eſpeces de jeux de mots. Il n'eſt pas neceſſaire, ce me ſemble, d'être fort habile pour réſoudre la queſtion.

Ce mot, ſelon ſon étimologie, ſignifie *oppoſition & combat :* & par conſequent l'on peut bien appeller ce combat un jeu. Perſe dont l'authorité vaut bien celle de nôtre Critique, ne le regarde point autrement, & voulant ſe railler de ceux qui dans des affaires importantes ſe joüent ſur les mots ; il rapporte l'exemple d'un certain Pedius qu'on accuſoit de larcin, & qui pour ſe juſtifier ne ſongeoit qu'à arranger ſes mots en cadence & à répondre par *antitheſe.* Il compare méme ceux qui employent ainſi

Crimina raſis Librat in antitheſis. Perſ. Sat. 1.

Men' moveat quippe & cantet ſi naufragus. Perſ. Sat. 1.

ces ſortes de figures, à des gens, qui aprés un naufrage ſe mettroient à rire & à chanter pour toucher les autres de compaſſion.

Quis ferat contrapoſitis & pariter cadentibus & conſimilibus iraſcentem, flentem, rogantem. Quint. Inſt. orat. Li. 9. cap. 1.

On peut joindre à ce témoignage celuy de Quintilien, qui dit qu'un Orateur qui s'exprime par *antitheſes*, lors qu'il s'agit de parler avec vehemence & avec douleur, n'eſt pas à ſupporter. Si ces authoritez ne ſuffiſent pas, nous pouvons rapporter celle du Dictionnaire Univerſel, qui dit que l'*antitheſe* eſt une figure de Rhétorique qui conſiſte dans un jeu, ou dans une oppoſition de mots & de membres de periodes. Quand l'Auteur du Dictionnaire auroit eu nôtre Cenſeur en veuë, il n'auroit pû mieux s'expliquer.

DE L'ARRANGEMENT DES MOTS.

P. 283. Critique.

Les exemples feront mieux ſentir ce que c'eſt. En voicy de pluſieurs ſortes qu'un de mes Criti-

ques me fournit. Exemple, nôtre Critique peut, s'il veut, comparer l'idée d'un grand homme, qui reſulte de ce jugement avec la ſienne : cela eſt mal rangé ; il falloit, l'idée qu'il a d'un grand homme, avec celle qui reſulte de ce jugement, & non pas, l'idée d'un grand homme, qui reſulte de ce jugement avec la ſienne.

Autre Exemple.

C'eſt une précaution que la vanité ſeule & la crainte qu'on ne parle mal de nous, quand nous ne ſerons plus nous font prendre. Ce verbe à la fin à mauvaiſe grace, il n'y avoit qu'à ranger ainſi. C'eſt une précaution que nous font prendre la vanité & la crainte qu'on ne parle mal de nous quand nous ne ſerons plus. P. 36.

Troiſiéme Exemple.

Il les nomme preſque toûjours, ſoit qu'il les approuve ou les re- P. 152.

prenne ſans les loüer. Il falloit. il les nomme preſque toûjours ſans les loüer, ſoit qu'il les approuve ou qu'il les reprenne.

Quatriéme Exemple.

p. 212. Il me ſuffit de vous faire voir que le reſpect aveugle qu'il leur porte, luy fait admirer tout ce qui vient d'eux ſans aucun diſcernement. Quel arrangement! Tout ce qui vient d'eux ſans aucun diſcernement: pourquoy ne pas dire, lui fait admirer ſans diſcernement tout ce qui vient d'eux.

Cinquiéme Exemple.

p. 473 Il ne faut pas qu'ils pretendent s'en faire honneur & déguiſer la vanité qu'ils tirent de ſa reputation, ſous le voile ſpecieux d'une amitié immortelle. Il falloit: & déguiſer ſous le voile ſpecieux d'une amitié immortelle, la vanité qu'ils tirent de ſa reputation.

ATTRAPER.

Ce mot qui ſe dit communé-

ment pour *tromper*, ou pour atteindre en courant, s'employe élegamment au ſens d'arriver, ou de parvenir à une perfection; comme, tous les Orateurs cherchent à plaire, mais peu attrapent ces manieres douces & inſinuantes qui donnent de la grace aux moindres choſes.

Il y a peu de Peintre qui réüſſiſſe dans le coloris; c'eſt une choſe difficile à *attraper*.

AVEC CE QUE, *pour* OUTRE QUE.

L'expreſſion eſt fort élegante. Il s'éleva une tempeſte horrible, de ſorte que le vaiſſeau, avec ce qu'il étoit déja vieux, ne pût reſiſter long-temps. Cette maniere de parler eſt tres-énergique.

AVEC L'AGE,
AVEC LE TEMPS.

Avec l'âge ne ſe dit qu'au ſujet de choſes un peu conſiderables. Les enfans ont bien des défauts qui paſſent *avec l'âge*. La

plûpart de nos inclinations changent *avec l'âge*. Le jugement eſt peut-être la ſeule choſe qui croiſſe *avec l'âge*.

On dira d'une choſe importante, qui pour s'apprendre demandera de l'experience & de la maturité, qu'elle s'apprend *avec l'âge*; mais s'il ne s'agiſſoit que d'une bagatelle, ce ſeroit parler fort improprement, que de dire qu'on l'a appriſe *avec l'âge*: comme de dire, par exemple, avec l'Auteur des Remarques nouvelles, qu'on a appris *avec l'âge*, qu'aucun terme ne pouvoit exprimer ce que ſignifie temporiſement; *avec le temps*, eut été meilleur dans cét exemple: car il me ſemble que la ſignification d'un mot, & d'un mot tel que *temporiſement*, n'eſt pas quelque choſe de ſi important à ſçavoir, qu'on doive remercier *l'âge* de nous l'avoir appriſe. *Temporiſement*,

dit-il, ne me plaiſoit pas autrefois ; mais j'ay ſurmonté ma repugnance naturelle qui étoit peut-être mal fondée, & j'ay trouvé *avec l'âge*, qu'aucun terme ne pouvoit exprimer ce que celui-là ſignifie.

AVOIR LA CRAINTE DE DIEU DEVANT LES YEUX.

Ce qu'on peut dire de meilleur en faveur de cette expreſſion, c'eſt qu'elle eſt de l'Ecriture : c'eſt une raiſon qu'un de mes Critiques ne devoit pas avoir oubliée. David s'en ſert en deux ou trois endroits des Pſeaumes, & S. Paul aprés luy dans l'Epître aux Romains. C'eſt une Phraſe Hebraïque qui s'eſt conſervée dans toutes les verſions, elle ſe trouve dans l'Arabe, dans le Syriaque, dans le Chaldéen, dans le Grec, dans le Latin, ſans aucune alteration ; mais comme elle n'eſt point Françoiſe, je ne voudrois m'en ſervir

Pſ. 13. 3.

Rom. 3. 18.

qu'en faiſant connoître que je fais alluſion aux paſſages de l'Ecriture où elle ſe trouve : car enfin la crainte n'eſt pas devant les y ux, c'eſt dans le cœur qu'elle reſide. *Avoir la crainte de Dieu devant les yeux*, ſignifie ſe repreſenter ſans ceſſe les objets qui inſpirent la crainte de Dieu. La Phraſe Hebraïque met ainſi l'effet pour la cauſe.

AUTEUR.

Le titre d'*Auteur* n'eſt point un titre dont il faille faire parade. Il y a des gens qui croyent que c'eſt beaucoup loüer un homme, que de dire, c'eſt un *Auteur*. Ils ne ſçavent pas apparemment que ce mot a un grand penchant à être pris en mal, je l'ay déja obſervé dans mes premieres Réflexions ; mais je vois bien que cette remarque a beſoin d'être rebattuë, puis qu'un homme auſſi poli que l'Auteur des Remarques nouvelles

nouvelles n'en a pas profité. Si j'avois le temps, dit-il, de relire tout ce que j'ay écrit depuis que je ſuis *Auteur*, je ne doute pas que je n'y trouvaſſe bien des choſes contre la pureté de la Langue. Pour moy je ne doute pas que les perſonnes polies qui auront lû cét endroit, n'ait bien trouvé à redire à ce mot d'*Auteur*.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Langue.

AUTREMENT, BEAUCOUP. EXTRAORDINAIREMENT.

Je remarque que *autrement* ſe dit ſouvent pour *beaucoup fort extraordinairement*; il ne fait pas *autrement* froid aujourd'huy, dit-on ſouvent : quand il me dit cela, je n'y fis pas *autrement* de réflexion : cette maiſon eſt logeable, mais elle n'eſt pas *autrement* grande. Ce mot pris en ce ſens à quelque choſe de naif, Coeffeteau l'employe quelquefois à cét uſage. Un Aſtrologue, dit-il, conſiderant l'aſpect des Aſtres & la

conſtellation de l'Enfant, prédit deux choſes remarquables de luí; ſçavoir, qu'il ſeroit Empereur & qu'il feroit mourir ſa mere. Agripine ſans s'effrayer *autrement* d'un ſi ſiniſtre préſage, pouſſée d'une prodigieuſe ambition s'écria, *qu'il me tuë*, moyennant qu'il regne.

Hiſt. Rom. par Coeffeteau. Liv. 5.

AVOIR FAUTE, AVOIR BESOIN.

Il y a une tres-grande difference entre l'un & l'autre. *Avoir beſoin* ne ſignifie pas toûjours *manquer*, mais quelquefois il fait entendre que la choſe dont on a beſoin, nous eſt ſeulement neceſſaire ou utile : comme par exemple, *j'ay beſoin de mon cheval*, je ne veux pas m'en défaire.

Si vous n'avez pas *beſoin* de vôtre caroſſe, vous m'obligerez de me le preſter.

Ce Livre ne ſort jamais de mon cabinet, parce que j'en ay toûjours *beſoin*.

Au lieu que *avoir faute* ſignifie toûjours *manquer*, & emporte neceſſairement privation. Comme, il n'eut pas *faute* de Soldats, il n'eut pas *faute* d'argent. Cette année ſera abondante & je ne crois pas qu'on ait *faute* de bled; il n'eſt perſonne qui ne ſente que ſi je diſois qu'on ait *beſoin* de bled, je ne dirois pas ce que je voudrois dire, puiſque le bled étant toûjours neceſſaire on en a par conſequent toûjours *beſoin*.

Il faut remarquer cependant qu'*avoir faute* n'eſt que du ſtile mediocre & même du plus mediocre, & que dans un diſcours un peu élevé ce ſeroit une faute conſiderable de s'en ſervir, au lieu de *manquer*. Par exemple, M. de Vaugelas dit dans ſon Quint-curce, quand ce vint au jour du combat Alexandre n'eut point *faute* de Soldats, cela eſt bon dans l'endroit où il le dit; mais dans une

piece d'éloquence, on ne l'excuſeroit pas, il faudroit dire Alexandre ne *manqua* point de Soldats.

B

BARBOTER.

IL n'y a perſonne, dit un de mes Critiques, qui ait beſoin d'être averti qu'on ne dit pas *barboter*. C'eſt-à-dire que ce Cenſeur regarde ce mot comme un terme qui ne ſe dit jamais, enquoy il ſe trompe beaucoup. *Barboter* eſt un terme de chaſſe qui ſe dit des cannes & des cannars, & de quelques autres oyſeaux aquatiques, lors qu'ils font un certain bruit avec le bec en cherchant à manger dans les eaux bourbeuſes ; on appelle même *barboteur* un canard privé, pour le

diſtinguer des canards ſauvages. *Barboter* ſe dit auſſi dans le diſcours familier d'un homme qui parle entre les dents.

BEVEÜE.

La définition que M. de Furetiere donne de ce mot dans ſon Dictionnaire n'eſt pas exacte. Une *beveuë*, dit-il, eſt une faute que l'on commet pour ne ſçavoir pas bien les choſes, & quand on prend l'un pour l'autre.

Ce n'eſt pas cela, une *beveuë* proprement, c'eſt une mépriſe groſſiere dont on a eu le temps & les moyens de ſe donner de garde : il ne ſuffit pas de prendre l'un pour l'autre pour faire une *beveuë*, il faut qu'il y ait dans la mépriſe quelque choſe de plus que l'inadvertance, & que la legereté ou la paſſion y ayent quelque part. Une perſonne qui en parlant dit un mot pour l'autre, ne fait pas une *beveuë ;* pren-

dre pour ſon ami un inconnu qui lui reſſemble, n'eſt pas une *beveuë* non plus : Mais une veritable *beveuë*, ſi l'on en veut un exemple, c'eſt celle que fait l'Auteur du Livre de la Critique, en reprenant cette Phraſe dont je me ſuis ſervi dans mes Réflexions.

Au lieu d'*impiteux*, ay-je dit, on ſe ſert d'*impitoyable*, qui eſt un mot qu'on attribuë à Ronſard ; ce relatif *qui*, demande mon Cenſeur, ne ſe rapporte-t-il pas naturellement à impitoyable qu'il ſuit immediatement ? & cependant n'eſt-ce pas l'intention de l'Auteur qu'il ſe rapporte à impiteux ? car c'eſt apparemment impiteux qu'il entend qu'on attribuë à Ronſard & non pas impitoyable.

Voilà une *beveuë* dans toutes les formes ; ce relatif *qui*, demande donc nôtre Critique, ne ſe rapporte-t-il pas naturellement à impitoyable, je réponds qu'*oüy;*

mais cependant n'eſt-ce pas mon intention qu'il ſe rapporte à impiteux, je réponds que *non;* & voicy ma remarque qui n'eſt pas en termes fort obſcurs. *Impieuſement a été fait par Amiot, auſſi-bien qu'impiteux* (l'on void déja ſi j'attribuë *impiteux* à Ronſard) ſuivons; *mais on ne s'en ſert point aujourd'huy; au lieu d'impieuſement, on dit avec impieté; au lieu d'impiteux, on dit impitoyable, qui eſt un mot qu'on attribuë à Ronſard.* Qu'y a-t-il de plus clair, puiſque je dis en termes exprés, qu'impiteux eſt un terme qu'Amiot a fait; c'eſt donc une grande *beveuë* de croire aprés cela, que lorſque je dis qu'il faut dire impitoyable, qui eſt un mot qu'on attribuë à Ronſard, mon intention ſoit de faire rapporter ce relatif *qui* à impiteux, & que c'eſt impiteux que j'entends qu'on attribuë à Ronſard, moy qui ay

dit qu'on l'attribuoit à Amiot ; l'Auteur avoit le temps de relire ma Remarque, ainſi ſa mépriſe eſt une veritable *beveuë*.

BEAUCOUP.

On dit bien, il s'eſt *beaucoup* enrichi, il s'eſt *beaucoup* diſtingué, il s'eſt *beaucoup* tourmenté, &c. & l'on ne dit pas de même, il eſt *beaucoup* riche, il eſt *beaucoup* diſtingué, il eſt *beaucoup* tourmenté, *beaucoup* ne s'accorde qu'avec un adjectif ſouſ-entendu, comme : je le crois habile, & l'on m'a dit qu'il l'étoit *beaucoup*. Il faut remarquer neanmoins que ſi la propoſition eſt negative, *beaucoup* ſe peut mettre devant l'adjectif ſans qu'il y ait faute. Comme, il n'eſt pas *beaucoup* riche, il n'eſt pas *beaucoup* ſage. Tandis que ces choſes ſe faiſoient dans l'Aſie, la Grece & la Macedoine n'étoient pas *beaucoup* tranquilles, dit M. de Vaugelas.

Vaug. Quint.

BENI,

BENI, BENIE.

Le Critique dont nous venons de parler, voudroit que l'on confondît *beni* avec *benit*, *benie* avec *benite*, & il ne trouve aucune difference entre l'un & l'autre. Il faut apparemment que je ne me ſois pas expliqué aſſez clairement là-deſſus dans mes premieres Réflexions. Voici ce qui pourra éclaircir la queſtion.

Benir fait *beni* & *benie* au participe en pluſieurs ſens. Premierement, quand il ſignifie ſouhaiter du bien à quelqu'un, faire des ſouhaits pour ſa proſperité, pour ſon avantage, &c. comme : les hommes charitables ſont *benis* des pauvres, les bons Princes ſont *benis* de leurs peuples.

Secondement, quand il ſignifie loüer Dieu, le glorifier, le remercier : comme, Dieu ſoit *beni*, ſon ſaint Nom ſoit *beni*.

Troiſiémement, quand il ſignifie ſe réjoüir en memoire de quelque bien ; comme : *beni* ſoit le jour & l'heure que, &c.

Quatriémement, quand il ſignifie proteger, faire réüſſir, conduire à un bon ſuccez ; ce qui ne ſe dit jamais que de Dieu ; comme : nos études ſont vaines ſi elles ne ſont *benies* de Dieu : la ſainte Vierge eſt *benie* entre toutes les femmes : Ceux qui font l'aumône ſont *benis* de Dieu, &c.

Voilà pour ce qui eſt de *beni* & de *benie* ; voyons à preſent quand il faut dire *benit* & *benite*.

Benir fait *benit* & *benite*, quand on l'employe par rapport aux Ceremonies Eccleſiaſtiques, & aux prieres que l'Egliſe fait pour obtenir du Ciel des graces ſur les choſes ou ſur les perſonnes qu'elles conſacre à ſon ſervice, comme : de l'eau *benite*,

du pain *benit* , un cierge *benit* : cet Abbé n'eſt pas encore *benit*, cette Abbeſſe fut *benite* hier.

Il fait encore *benit* , *benite*, quand il ſe dit par rapport à quelqu'autre forme de benediction qui approche de celle-là , comme : il ne faut point ſe mettre à table que les viandes ne ſoient *benites* , Jacob fut *benit* par ſon pere , &c.

BON HOMME,
Ce qu'il ſignifie.

On me reprend d'avoir dit que *bon homme* ſe prenoit ſouvent en mauvaiſe part , & l'on m'ajoûte qu'il ſe prend ſouvent pour un homme qui a de la bonté, & ſouvent auſſi pour un homme fort âgé : & partant en bonne part, (ce ſont les termes de l'Auteur) puiſque *vieux* n'eſt pas une injure.

J'avouë que *bon homme* ſe prend ſouvent en bonne part, &

pour un homme qui a de la bonté ; mais il ſe prend ſouvent auſſi pour un homme qui manque d'eſprit & de jugement.

Pour ce qui eſt de ce que le Critique ajoûte, qu'il ſe prend ſouvent en bonne part pour un homme fort âgé ; c'eſt ce qu'il ne perſuadera jamais. Quand *bon homme* ſe dit au lieu *de vieux*, c'eſt un terme de mépris qui nous fait entendre quelque défaut dans la perſonne dont on parle. Dira-t-on d'un ſage vieillard, d'un vieillard ſenſé & prudent, que c'eſt un *bon homme :* Dira-t-on, par exemple de l'Auteur des Remarques nouvelles ſur la Langue Françoiſe, que c'eſt un *bon homme ?* Je doute qu'il prit plaiſir qu'on luy donnât cette qualité, puiſque Saint Gregoire lui-même, tout grand ſaint qu'il étoit, ne pût s'empêcher de témoigner dans la ré-

Ego igitur qui in Sereniſſimorum Dominorum juſſionibus

ponſe qu'il fit à un Empereur, qu'il ne trouvoit nullement bon qu'on l'eut traité de la ſorte. Quand mes Sereniſſimes Maîtres, dit-il, m'appellent *bon homme* dans leurs Lettres, pour m'être laiſſé ſurprendre aux artifices d'Arnulphe, il eſt tout évident qu'ils me font paſſer pour un ſot. C'eſt ainſi que s'explique ce ſaint Pape, d'où il eſt facile de voir ſi j'ay ſi grand tort, d'avoir dit que *bon homme* avoit un grand penchant à être pris en mauvaiſe part.

ab Arnulphi aſtutia deceptus non adjuncta prudentiæ ſimplex denuncior conſtat procul dubio, quia fatuus appellor. Greg. Li. 4. Epît. 31. Indict. 13.

LES BIENS DE FORTUNE, DE LA FORTUNE.

Je croirois le premier meilleur, ſur tout dans un diſcours Chrêtien, parce qu'il ſemble donner une idée moins réelle *de la fortune*. Le Pere Cheminais le préfere auſſi dans ſes Sermons.

La crainte de Dieu eſt-elle imprimée bien avant dans vôtre

Serm. ſur la Vigil. Chreſt.

eſprit ? Vous êtes-vous accoûtumé de longue main à mépriſer *les biens de fortune.*

Diſcours ſur la Reſtitution.

On compte l'injuſtice qu'on fait dans *les biens de fortune* ; mais pour le tort qu'on fait à la reputation, & par lequel on empêche enſuite le bien temporel d'une perſonne : il ne vient pas ſeulement dans l'eſprit de croire qu'on ſoit obligé à le reparer.

Serm. ſur les 3. vœux de Relig.

Le monde eſt rempli d'eſtime pour *les biens de fortune*, & c'eſt par là qu'il meſure la grandeur.

Ibid.

Quelque eſtime que faſſe le monde *des biens de fortune*, il ne peut s'empêcher d'eſtimer ceux qui les ſçavent mépriſer.

Ibid.

Le monde qui ne peut refuſer au pauvre volontaire l'honneur qu'il merite dans ſa pauvreté, n'auroit que du mépris pour lui s'il ſortoit des bornes de ſon état par la poſſeſſion *des biens de fortune.*

Le pauvre en renonçant *aux biens de fortune*, perd en même temps le deſir d'en avoir. *Ibid.*

BREF.

Je pardonnerois à un homme de quatre-vingts ans, qui depuis plus de cinquante années n'auroit veu le monde, de s'étonner qu'on luy dît que *bref* n'eſt plus bon aujourd'huy pour *enfin*; c'eſt pourtant dequoy s'étonne un de mes Critiques.

BRISEMENT.

J'ay approuvé *briſement* dans mes Réflexions, mais je ne l'ay approuvé qu'en matiere de devotion; je ſçay bien qu'on ne dira pas le *briſement* d'un vaſe de Porcelaine, mais on dira bien le *briſement* du cœur; pour dire, la douleur & la contrition du cœur.

C

CE VINT,
QUAND CE VINT.

C'Eſt une maniere de parler fort ordinaire dans le diſcours familier. *Quand ce vint* au fait & au prendre, dit-on quelque-fois ; *quand ce vint* à payer, *quand ce vint* à compter. Mais *quand ce vint* à partir, c'eſt alors qu'il ne pût cacher ſa douleur. *Quand ce vint* au jour du combat, dit M. de Vaugelas, Alexandre n'eut point faute de Soldats. Cette expreſſion n'eſt que du ſtile mediocre : Il parloit differemment aux Soldats ſelon l'humeur des Nations ; *quand ce venoit* aux Grecs, il leur remontroit, &c.

Vaug. Quint.

CET *au lieu de* UN.

Quand on cite *un* Auteur ſur une choſe que chacun ſçait être de luy, il eſt plus élegant de dire *cet* Auteur, *ce* Philoſophe, &c. que non pas *un* Auteur, *un* Philoſophe, comme ſi l'on craignoit que ceux à qui l'on parle, n'euſſent pas connoiſſance de ce qu'on leur veut faire entendre. La ſoif outrée de l'or & de l'argent, dit le Pere Cheminais, vous fait franchir la barriere du devoir: *Rem*, diſoit *cet* Ancien, *ſi poſſis juſtè; ſi non, quocumque modo rem.* Diſcours ſur les vœux de Relig.

Ce qui eſt beaucoup mieux que s'il eût dit *rem*, diſoit un Ancien, *ſi poſſis juſtè, &c.*

CHARGEANT, ONEREUX.

Un de mes Critiques s'étonne que j'aye dit que *chargeant* étoit un bon mot, mais apparemment qu'il ne ſçait pas qu'un

de nos plus polis Ecrivains n'a pas fait difficulté de s'en ſervir. C'eſt le Traducteur de l'Hiſtoire du Cardinal Commendon, dont l'authorité, à ce que je crois, vaut bien celle de l'Auteur du Livre de la Critique ; ils trouvoient (dit-il) que cette dignité étoit *tres-chargeante* pendant les troubles de ce Siecle.

CHEMINER.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit que *cheminer* dans le propre n'eſt pas d'uſage, mais il devoit au moins avoir ajoûté que M. de Vaugelas l'avoit employé „ dans ſon Quint-curce. Pour la „ premiere & la ſeconde jour- „ née (dit-il) elles furent aſſez „ paſſables, parce qu'ils n'étoient „ point encore entrez dans ces „ grandes & affreuſes ſolitudes, „ quoy qu'ils *cheminaſſent* déja „ ſur une terre ſéche & com- „ me morte. Je ne ſçay même

ſi *cheminer* dans cét exemple eſt ſi fort à reprendre; je penſe pour moy que ce mot peut ſe dire en certaines occaſions, comme en parlant d'une armée, ou de troupes de gens de guerre. Ces troupes qui étoient venuës au ſecours s'égarerent dans des bois, & aprés avoir *cheminé* plus de trois jours dans des déſerts ſablonneux ſans y trouver une goutte d'eau, arriverent enfin toutes hors d'haleine.

Le Pere Bouhours pouvoit encore ajoûter que *cheminer* ſe trouvoit employé au propre dans le Livre des Caracteres de ce Siecle. Arfure *cheminoit* vers le grand Portail de SS ***

Il pretend que *cheminer* ſe dit dans le figuré, mais je ne ſçay quelle authorité il en a. Un tel *cheminera* (dit-il) s'avancera, pouſſera ſa fortune, il a *cheminé* fort vîte, il eſt parvenu en

peu de temps à quelque choſe de conſiderable.

Il veut qu'on diſe encore d'un diſcours uni & coulant, que le diſcours *chemine* bien ; mais je doute que les gens polis s'accommodent de ce langage, & luy-même ne fait pas honneur à ſon expreſſion, quand il dit : Il y a d'autres repetitions que la regularité du ſtile demande, & ſans leſquelles le diſcours ne marche pas bien ; je m'étonne qu'il n'ait pas dit, *ne chemine pas bien*, l'occaſion étoit belle.

CHOSE.

Voicy une des plus curieuſes Critiques qu'on ait peut-être veuës. J'ay expliqué le mot de *pratiquer*, & aprés en avoir rapporté les divers ſens, j'ay dit que *pratiquer* ſe prenoit encore pour bien ménager une choſe; comme: j'ay *pratiqué* un petit cabinet dans ma chambre. Un de mes

Cenſeurs, par une ſubtilité qui fait ſeule ſon éloge, trouve que je me ſuis mal expliqué de m'être ſervi là du mot de *choſe*. Il eſt difficile (dit-il) de s'expliquer plus imparfaitement qu'en appellant un cabinet, une *choſe*; comme ſi mon deſſein avoit été de ne parler que d'un cabinet, & non pas de comprendre ſous le terme general de *choſe*, tout ce à quoy le mot de *ménager* peut s'appliquer. Voilà comme la paſſion fait faire des fautes.

CITATIONS PROPHANES.

Les *Citations des Auteurs Prophanes* ne ſont pas toûjours à condamner dans les diſcours Chrétiens, tout dépend de la maniere dont on en uſe; Et en voicy un exemple qui confirme ce que je dis. L'Auteur aprés avoir dit que Dieu s'eſt élevé en quelque ſorte en s'abbaiſſant pour ſauver les hommes, ajoûte:

Un ſage Payen a reconnu cette verité avec beaucoup de lumiere dans les loüanges qu'il donne à un Empereur, en diſant que lors qu'un Prince par ſa qualité de Souverain eſt monté au comble de la grandeur, il ne luy reſte plus qu'un moyen pour s'élever encore plus haut, qui eſt de s'abaiſſer par les témoignages de ſa bonté vers ceux qui luy ſont ſoûmis. Un de mes Critiques dit là-deſſus qu'il faut bien aimer *Pline* ou *Trajan* pour emprunter comme cela d'eux les loüanges de Dieu ; mais ſans être fort éclairé, on pourroit luy répondre que Saint Paul aimoit donc bien les Poëtes Grecs, quand il les citoit ; pour dire que nous ſommes les Enfans & la race de Dieu, qu'il aimoit donc bien Menandre pour emprunter, comme il a fait, un vers de luy; afin de nous dire que les mau-

Paul. ad Cor. c. 25. v. 33.

vais entretiens corrompent les mœurs.

CITATIONS PUERILES.

Exemple. Il étoit encore moins utile d'examiner un mot (c'eſt du mot de *meſquinerie* dont il s'agit) qu'Ariſtote a défini avec ſa juſteſſe ordinaire, pour n'en donner qu'une définition tres-imparfaite : ſans mentir l'autho- rité d'Ariſtote eſt employée là bien *puerilement*, & je n'aurois pas crû que pour ſçavoir ce que ſignifie parmi nous un mot Fran- çois qui n'a nul rapport au Grec, il fallut l'aller demander à Ariſtote. p. 265.

L'Auteur de cét exemple, aprés avoir dit que ce n'eſt pas bien parler de dire, le point & la virgule ; mais que le point & virgule, ou bien le point avec la virgule, ſeroit beaucoup mieux, il cite ce beau mot, *punctum cum virgula.* La *citation* eſt ſça- vante. p. 305.

Mais pour revenir à Ariſtote, ne diroit-on pas de la maniere que nôtre homme l'a cité, qu'Ariſtote eſt un Auteur de Cour, que tous les gens du monde liſent ordinairement, & qu'il ſuffit qu'il ait écrit une choſe pour qu'il ſoit inutile de la redire aprés luy ? il étoit encore moins utile, nous dit-on, d'examiner un mot qu'Ariſtote a défini avec ſa juſteſſe ordinaire : parleroit-t-on autrement, quand il s'agiroit de quelque remarque de Vaugelas, ou de M. Ménage ?

COMPOSITION.

On dira bien la *compoſition* d'une eau, la *compoſition* d'un remede, la *compoſition* d'un parfum, &c. mais on ne dira pas de même, la *compoſition* d'un ſçavant homme, la *compoſition* d'un grand homme, la *compoſition* d'un homme genereux ; quoy

quoy qu'on diſe, ce qui *compoſe* un ſçavant homme, ce qui *compoſe* un grand homme, ce qui *compoſe* un homme genereux, &c. c'eſt à quoy n'a pas pris garde un certain Auteur, qui croit que faire entrer quelque vertu dans la *compoſition* d'un grand homme, eſt une Phraſe élegante. Comment (dit-il) un devot peut-il imaginer un grand homme, ſans faire entrer quelque vertu dans ſa *compoſition*; mais comment un homme qui ſe meſle de reprendre les autres peut-il parler ſi mal; ne diroit-on pas qu'il s'agit icy de quelque mixtion & de quelques drogues? p. 282.

COMPRENDRE.

Un de nos Cenſeurs demande ſi c'eſt parler juſte, que de dire (comme a fait Monſieur le Maître) que nous avons *compris* une Loy ſans l'avoir ni lûë, ni appriſe. Je réponds qu'*oüy*,

que c'eſt parler juſte ; car le mot de *comprendre* ne ſuppoſe point que ce dont on a l'intelligence, ait été appris par la voye des enſeignemens & des preceptes ; les principes generaux des Sciences nous les *comprenons* ſans que perſonne nous les ait appris ; chacun *comprend* qu'une choſe ne peut pas tout enſemble être & n'être pas, & cela ſans l'avoir appris de perſonne : il en eſt de même de la Loy naturelle, dont la connoiſſance eſt née avec nous, nous la connoiſſons, nous la *comprenons*, ſans avoir eu beſoin qu'on nous l'enſeignât ; c'eſt ce qu'on ne ſçauroit nier, à moins que de ſentir le contraire en ſoy-même.

CONCERT.

Un de mes Critiques ne peut pas croire que ce mot ſoit en uſage nulle part. Mais un homme qui ſe pique d'habilité peut-

il ignorer que *concept* eſt un terme particulier aux Philoſophes, & fort en uſage parmy eux. C'eſt tout ce que j'en ay dit dans mes Réflexions. La Philoſophie devint pointilleuſe, ſous les Arabes par ces préciſions & par ces *concepts* abſtraits qu'elle introduiſit dans l'Ecole. Réflex. ſur la Philoſophie.

CONFIANCE, DANS LA CONFIANCE DE LA VICTOIRE.

Monſieur de Vaugelas ſe ſert ſouvent de cette Phraſe, mais le Pere Bouhours la trouve vicieuſe, il veut qu'on diſe : *dans l'eſperance qu'ils avoient de remporter la Victoire*, je m'étonne (dit-il) que cette faute ſoit échappée à un ſi grand Maître; & moy je m'étonne que cette Critique ſoit échappée au Pere Bouhours. Que trouvera-t-on, par exemple, à reprendre dans cette Phraſe ci. L'on voyoit nos

troupes *dans la confiance de la victoire* fondre ſans ordre ſur les ennemis, ne ſuivre que leur premiere fureur & ſe mêler de telle ſorte avec les ennemis, qu'à peine pouvoit-on les reconnoître. Selon ce Puriſte, il ne faudra plus dire la crainte du mal, l'amour du prochain, la frayeur de la mort, &c. mais la crainte qu'on a du mal, l'amour qu'on a pour le prochain, la frayeur qu'on a de la mort.

Monſieur de Vaugelas dit dans ſon Quint-curce, il leur repreſentoit qu'aprés avoir couru tant de Païs & de hazards *dans l'eſperance de la victoire*, ils n'avoient plus que ce ſeul peril à eſſuyer. Nôtre Auteur ne trouvera pas apparemment cette Phraſe bonne; ſelon lui, il faudra dire: aprés avoir couru tant de Païs & de hazards *dans l'eſperance qu'ils avoient de rem-*

porter la victoire, ils n'avoient plus, &c.

CONSPIRER UNE CHOSE, A UNE CHOSE.

Conſpirer à ſe dit de choſes où la volonté n'a point de part. Tout conſpire à ſon bonheur, tout ſemble conſpirer à le rendre malheureux ; il eſt étonnant que l'homme ſoit ſi attaché au monde, tandis que tout conſpire à l'en détacher.

Conſpirer une choſe ſe dit lors qu'il y a de la volonté & du deſſein. Conſpirer la mort de quelqu'un, ils ſe liguerent enſemble pour conſpirer la mort de cet Uſurpateur. Les Empereurs Romains ont été ſujets à voir ſouvent conſpirer leur mort.

Conſpirer à une choſe s'employe en bonne & en mauvaiſe part. Il ſemble que tout conſpire à ſon bonheur. On diroit que tout conſpire à ſa perte,

conſpirer une choſe ne ſe dit qu'en mauvaiſe part, conſpirer la ruine de quelqu'un.

CONTRE-SENS.

J'appelle *contre-ſens*, dire le contraire de ce qu'on veut dire. Un de nos Critiques nous en fournit un bel exemple dans la Traduction qu'il a voulu faire d'un paſſage Latin. Un Ancien parlant de cette maxime, qu'il eſt permis de deffendre ſa vie contre la violence des méchans, dit que ce n'eſt point une maxime que les hommes ayent faite, mais une Loy qui eſt née avec eux, qu'ils ont trouvé gravée en eux-mêmes, ſans avoir eu beſoin de l'étudier, de la lire, ni de l'apprendre de perſonne.

Cic. pro Milone.

Voicy comme ce paſſage a été traduit par un homme qui reproche aux autres de ne l'avoir pas ſçû traduire. C'eſt une Loy qui n'eſt pas faite par les

P. 121.

hommes, mais qui eſt née avec tous les hommes, qui n'eſt pas écrite au dehors, mais qui eſt empreinte au dedans de nous, qui n'eſt ni appriſe, ni receuë, ni luë. *

* *Quam non didiſcimus, accepimus, legimus.*

Cela n'eſt-il pas bien tourné! mais paſſe pour le tour, ſi le ſens y étoit. Je dis donc que ces mots *ni appriſe* font un contre-ſens, & ne rendent point le paſſage qui ſignifie, que nous n'avons point appris cette Loy par l'effort de l'étude, car c'eſt le propre ſens de *didiſcimus*. C'eſt à dire que nous n'avons pas eu beſoin de l'étudier pour la ſçavoir; & non, que nous ne l'avons point du tout appriſe, puiſqu'on ſuppoſe au contraire que nous l'avons appriſe de la Nature. Voila comme nôtre Auteur eſt heureux quand il ſe meſle de reprendre.

Mais puiſque nous ſommes

ſur ce paſſage, je ſuis d'avis de n'en point faire à deux fois, & de montrer tout d'un temps les autres contre-ſens qui s'y rencontrent, nous verrons que nôtre homme eſt également habile en François & en Latin. J'ajoûte donc que le terme de *receuë* ne rend pas non plus le ſens d'*accepimus*, qui en cet endroit ſignifie apprendre de quelqu'un, & non, recevoir, en ſorte que traduire ici *non accepimus*, par, qui n'eſt pas receuë, eſt une faute auſſi plaiſante que de traduire: *Accepi te bellè valere*: J'ay reçû que vous vous portiez bien. Un Traducteur qui ſe meſle de reprendre les autres, peut-il faire des fautes de cette nature?

Je dis en troiſiéme lieu que ces mots, qui *n'eſt pas leuë*, ne rendent point ce que ſignifient ici *non legimus*. Le ſens de l'Auteur étant que nous n'avons pas eu

eu beſoin de lire cette Loy pour la ſçavoir ; & non, que nous ne l'avons point leuë abſolument, ce qui ſeroit ridicule à dire. Voila comme il ne ſuffit pas de ſçavoir la ſignification ordinaire d'un mot, ſi l'on n'examine encore en quel lieu & en quelle circonſtance il eſt employé : *Non tam refert quid dicas quam quo loco* : Ce que dit un celèbre Prédicateur en parlant de la reſtitution, revient à ce paſſage. Dieu, dit-il, a gravé cette Loy dans l'eſprit de tous les hommes ; il n'eſt point beſoin de Maître pour nous apprendre qu'il ne faut point porter la main ſur le bien d'autruy ; ſelon le tour de nôtre Traducteur, il auroit fallu dire : c'eſt une Loy qui n'eſt point appriſe, qu'il ne faut point porter la main ſur le bien d'autruy. L'expreſſion ne ſeroit-t-elle pas juſte ?

Quint.

Le P. Chem. Serm. ſur la Reſtitut.

COUVRIR DE GLOIRE.

On dit couvrir de confuſion, couvrir de honte, mais pour *couvrir de gloire* c'eſt une Phraſe barbare; quoy qu'un Auteur ait dit : la Cour n'a jamais été plus belle, le Roy y a fait éclater ſa magnificence dans la Reception qu'il y a faite au Roy & à la Reyne d'Angleterre; les honneurs qu'ils y ont reçûs ont couvert le Roy d'une nouvelle gloire, & ont mis ſa Grandeur dans un nouveau jour.

CREUSER UNE MATIERE.

Cette expreſſion plaît à deux de mes Cenſeurs, qui diſent qu'ils ne voudroient pas la condamner comme j'ay fait. L'un des deux y a intereſt parce qu'il s'en eſt ſervi, mais cependant elle eſt à reprendre. Creuſer ne s'employe point au figuré dans un ſens actif; je dis *actif*, parce qu'il s'employe élegamment

au figuré dans un ſens neutre, pourvû qu'on ſçache s'en ſervir. On dira fort bien, par exemple, que les Modernes ont *creuſé* plus avant que les Anciens dans la Phyſique, mais on ne dira pas pour cela qu'ils ont *creuſé* la Phyſique ; c'eſt à quoy nos Cenſeurs devoient avoir pris garde. Tout ce que nous avons de bons Ecrivains emploïent ainſi ce verbe dans le figuré. Il faut nous attacher, dit M. l'Abbé Regnier, à reduire cet Exercice en pratique par pluſieurs actes, & ne point ceſſer de *creuſer* dans cette riche veine de la Providence paternelle de Dieu ſur nous. Il ne dit pas, & ne point ceſſer de *creuſer* cette riche veine ; mais, dans cette riche veine.

Pratique de la Perfection Chreſt.

C'eſt à cette tranquillité d'ame, dit le même Auteur, que nous devons tâcher de parvenir, en creuſant par le moyen de

l'oraiſon dans le tréſor de la Providence ; il ne dit pas, en creuſant le tréſor.

Les Maîtres de la vie Spirituelle, dit-il encore, nous enſeignent que quand nous venons à *creuſer* dans la connoiſſance de nôtre miſere & de nôtre foibleſſe, il ne faut pas que nous nous arreſtions là.

Le Pere Cheminais qui ſçavoit ſans doute bien nôtre Langue, employe *creuſer* de la même maniere : la raiſon, dit-il, non contente des maux preſens, s'attache à *creuſer* juſques dans l'avenir, il ne dit pas à *creuſer* l'avenir.

Pour ce qui eſt de *creuſer* un homme, pour dire, penetrer dans ſa penſée, c'eſt une Phraſe qu'un de nos Cenſeurs voudroit faire paſſer ; mais qui n'eſt pas en uſage, quoy qu'il diſe qu'on s'en ſert à la Cour.

Il ſemble que M. l'Abbé Regnier, que j'ai déja cité, ſe ſerve de *creuſer* en un ſens *actif* dans le figuré, lors qu'il dit: La veuë de nos pechez eſt tres-utile pour nous entretenir dans le mépris de nous-mêmes, & il y a bien en cela de quoy *creuſer* & de quoy approfondir; mais cependant il l'employe là dans un ſens *neutre*, comme j'emploirois dans un ſens *neutre* le verbe *marcher*; ſi je diſois, par exemple, ce chemin eſt ſi étroit qu'il n'y a pas de quoy marcher.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit que je n'auray pas trouvé dans mes vieux Dictionnaires le mot de *creuſer*, au ſens qu'il le prend; mais que ſi je l'avois cherché dans le commerce des honneſtes gens, je l'aurois trouvé. Je ne ſçay ce qu'il entend par ſes vieux Dictionnaires, moy qui n'ay cité ni Monet, ni

Pajot, ni quelqu'autre Dictionnaire que ce ſoit, excepté celui que l'on appelle le Dictionnaire de l'Abbé D.... où j'ay repris quelques fautes, mais ce n'eſt pas un vieux Dictionnaire. Je ne réponds point à ce qu'il dit enſuite ; les exemples que j'ay citez font voir comme il a employé à propos le mot de *creuſer*, & ſi ceux qui parlent bien l'employent comme luy.

L'authorité du Secretaire de l'Academie vaut bien celle de l'Auteur des Remarques nouvelles.

D

De.

LE Critique dont je viens de parler, ne trouve pas que le 6me. Aouſt, le 7me Octo-

bre, le 8^me^. Février, ſoient des manieres de parler correctes; il faut, ſelon luy, ajoûter *de*, & dire le ſixiéme d'Aouſt, ce premier *de* Septembre, le 7^me^. *de* Février, le 4^me^. d'Octobre, il ne veut pas même qu'on abrege en mettant 6. *de* Nov. 5. *de* Jan. il faut mettre tout du long le 6. *de* Novembre, le 5. *de* Janvier. Voila une excellente remarque pour le ſtile; En effet pourquoy retrancher ainſi les *de*. N'eſt-ce pas eſtropier le langage? S'il y avoit ſongé, il auroit repris auſſi le Pont Nôtre-Dame, la ruë ſaint Denis, la ruë ſaint Martin, &c. qui ne ſont pas plus corrects que le 6^me^. Octobre & le 8^me^. Avril; mais il faut eſperer que ce Grammairien reformera tout cela, & qu'il fera voir au public qu'on doit dire le Pont *de* Nôtre-Dame, la ruë *de* ſaint Denis, le Fauxbourg *de* ſaint

Germain, & la Foire *de* ſaint Laurens.

LA DAME DU LOGIS.

Cela ne ſe doit point dire d'une Dame de qualité. Le Commandeur de..... étoit proche parent de *la Dame du Logis*, dit un Auteur nouveau en parlant d'une Dame qualifiée, chez qui ſe tint une converſation entre des perſonnes du premier rang, qui s'y étoient renduës. Mais cet Auteur n'eſt pas à imiter en cela.

DE'MARCHE.

Le mot de *démarche* dans le figuré emporte d'ordinaire une idée de ſoûmiſſion. Croyez-moy (diray-je à un ami que j'exhorterai d'écrire à ſon ennemi pour ſe reconcilier avec lui,) le bien de la paix & l'intereſt de vôtre conſcience meritent bien que vous faſſiez cette *démarche*. Ce mot dans le propre n'a point de *plu-*

rier ; la plûpart des femmes & des jeunes gens ont la *démarche* affectée ; il ne faut rien avoir de contraint dans ſa *démarche*. On connoît les Provinciaux à leur *démarche*, le bon air veut une *démarche* aiſée.

Dans le figuré il ſe dit & au *plurier* & au *ſingulier*.

Au *ſingulier*. Comme : il s'eſt fort bien conduit, il n'a pas fait une fauſſe *démarche*. Vous avez fait là une *démarche* que je n'aurois pas voulu faire.

Au *plurier*. Comme, dans les reconciliations celuy qui fait les premieres *démarches* eſt le plus à loüer. Il y a de certaines *démarches* que c'eſt une baſſeſſe de ne vouloir pas faire, comme il y en a que c'eſt une baſſeſſe de faire.

Aprés toutes les *démarches* qu'il a faites, vous ne devriez pas luy refuſer ce qu'il vous demande.

DES, DES-LA.

Il ne faut pas les confondre, l'exemple en fera connoître la difference.

Quand la tentation nous preſente quelque objet fâcheux pour nous rallentir dans l'exercice des vertus, il faut alors faire face à l'ennemi ; La raiſon de cette défenſe eſt que nous ſommes vaincus *dés-la* que nous ceſſons de combattre ; *dés* que nous ceſſons de combattre, ne diroit pas la même choſe, ou ne le diroit pas ſi bien. C'eſt que *dés* eſt plus propre pour marquer le temps, & *dés-la* pour marquer la cauſe, comme : lors qu'un homme ſe laiſſe aller à l'oiſiveté, *dés-la* il eſt perdu ; c'eſt à dire, par cela même qu'il ſe laiſſe aller à l'oiſiveté il eſt perdu.

Serm. du P. Cheminais ſur la Vig. Chreſt.

Ce ne ſont pas les richeſſes qui nous rendent heureux, l'on

eſt malheureux *dés-la* qu'on croit l'être, c'eſt à dire par cela même qu'on croit être malheureux. Voila la difference qu'il y a entre *dés* & *dés la;* elle paroîtra encore davantage par les exemples ſuivans.

On a toûjours honte d'avoüer qu'on a merité la mort, & ainſi il aimera mieux qu'on croye que vous lui avez fait tort, que non pas que vous luy ayiez fait grace, & *dés-la* vôtre vie eſt en compromis. Vaug. Quint.

Ah ! Seigneur, s'écrioit Saint Auguſtin, qu'eſt-ce que l'homme quelque grand qu'il puiſſe être *dés-la* qu'il eſt homme. Serm. du P. Chemi- nais ſur la Vig. Chreſt.

Il eſt facile de ſentir que qui mettroit en cet exemple, *dés que* pour *dés-la* ne ſeroit plus le même ſens.

Dés-la qu'on eſt Chrêtien, on eſt perſuadé que ſelon les principes de l'Evangile, il n'y a

Le P. Chemin. Serm. ſur le Pard. des Injures,

point de ſalut pour ceux qui refuſent de pardonner à leurs ennemis. C'eſt à dire en cela même qu'on eſt Chrêtien, en vertu de ce qu'on eſt Chrêtien.

DE'TERRER.

Ce mot eſt fort à la mode dans le figuré : ſi cet Ecrivain entendoit bien les intereſts de ſa communauté, il auroit ſçû bon gré à ſon Adverſaire de n'avoir pas *déterré* cet endroit de la Cenſure.

Hiſt. des Cenſ. de Louvain.

Nous n'aurions peut-être jamais entendu parler de cette affaire ſans le ſoin que vous avez pris de la *déterrer*.

Senti-ment des Jeſ. ſur le peché Philoſ. premiere lettre.

DONNER.

JE ME SUIS DONNE UNE TELLE CHOSE.

Cette façon de parler pour dire *je me ſuis achetté une telle choſe*, eſt fort à la mode aujourd'huy.

Je me ſuis donné une Pendule,

je me ſuis donné un Meuble ; je me ſuis donné un ſervice d'argent, &c. mais il faut remarquer qu'elle s'employe plus au ſujet du ſuperflu que du neceſſaire, & que pour s'en ſervir à propos, il faut que la choſe dont il s'agit, ſoit plus pour la commodité ou pour l'ornement, que pour la neceſſité. J'ay envie *de me donner une garniture de cheminée, je me ſuis donné ſix beaux fauteüils, &c.*

E

ECHAPPER UN DANGER, ECHAPPER D'UN DANGER.

MOnſieur de Vaugelas les confond (ce me ſemble) dans ſes Remarques, mais ils ſont neanmoins fort differens ; *échaper un danger* c'eſt l'éviter,

& échaper d'un danger c'eſt s'en tirer aprés y être tombé. Je retranche les exemples, la choſe eſt aſſez claire d'elle-même.

EDILE, EDIL.

Il faut dire *edile* & non *edil*, quoy que l'Auteur des Remarques nouvelles pretende que tous les mots qui viennent du Latin *ilis* & dont la terminaiſon Latine eſt longue, font *il* en François au maſculin, comme : *gentilis* fait gentil ; C'eſt une raiſon de College dont les gens du monde ne s'accommoderont pas; & je ne crois point que pour faire valoir cette regle on s'aviſe jamais de dire avec nôtre Auteur, *pueril*, & *ſervil*, au lieu de dire avec tous ceux qui parlent bien, *puerile*, *ſervile* ; le défaut du ſtile enflé, c'eſt de vouloir aller au de là du grand. Il en eſt tout au contraire du *puerile*, il y a je ne ſçay quoy

de ridicule & de puerile dans la maniere ordinaire de ſe venger. Nôtre Auteur veut qu'on diſe je ne ſçay quoy de *ridicule* & de *pueril* ; mais rien n'eſt ſi pueril, pour me ſervir de ſon terme, que de vouloir ainſi changer le langage pour établir une regle qu'on a faite.

Il s'en est fui, Il s'est enfui.

Il s'en eſt fui marque à proprement parler une fuite de précaution, & *il s'eſt enfui* marque une fuite qui ſuppoſe qu'on eſt pourſuivi. *Il s'eſt enfui* fait entendre qu'on n'a pas prévenu le danger qui a obligé de fuir, *& il s'en eſt fui* fait entendre qu'on l'a prévenu. Si les Soldats, par exemple, entrent dans le Camp ennemi, & que l'ennemi ſurpris prenne la fuite, je diray qu'il *s'eſt enfui*. Mais ſi l'ennemi prévoyant la ſurpriſe s'enfuit

avant que l'on vienne, en ſorte que les Soldats qui eſperoient le ſurprendre dans ſon Camp ne l'y trouvent pas, je diray que l'ennemi *s'en eſt fui*, & c'eſt ainſi qu'en uſe M. de Vaugelas.

Vaug. Quint. Parmenion, dit-il, que le Roy avoit envoyé en diligence avec quelques troupes de Cavalerie pour empêcher l'embraſement, voyant que les Barbares *s'en étoient fuis* ſur le bruit de ſa venuë, entra dans la Ville qu'ils avoient ſauvée.

Vaug. Quint. Avec ce renfort il entra dans le païs des Dances peuple guerrier, dont Barzantes étoit Satrape : lequel apprehendant le ſupplice qu'il avoit merité, comme complice de Beſſus, *s'en étoit fui* aux Indes.

Il vint de là à une contrée nommée Dedale, que les habitans avoient abandonnée, *s'en*

Vaug. Quint. *étant fuis* en des montagnes inacceſſibles. Aprés

Aprés qu'on eut emporté le corps, le Roy commanda qu'on amenât auſſi Amintas & Simas; car Polemon leur plus jeune frere *s'en étoit fui*, lors qu'il ſçût que Philotas étoit à la queſtion. Vaug. Quint.

D'un homme qui aura abandonné ſon parti & ſe ſera refugié chez les ennemis, je diray de même qu'il s'en eſt fui du Camp, & non, qu'il *s'eſt enfui*, parce que ſa fuite eſt volontaire & deliberée, & c'eſt auſſi comme parle M. de Vaugelas dans ſon Quint-curce : Un certain Bion s'en étant fui du Camp des ennemis, vint à toute bride avertir Alexandre que Darius avoit fait cacher ſous terre des chauſſes-trapes de fer du côté qu'il croyoit que la Cavalerie ennemie devoit donner.

EPISTRE DEDICATOIRE.

On voit des Epîtres dedicatoires au Pere Eternel, au ſaint

Eſprit, à la Trinité, à Nôtre-Seigneur, à la ſainte Vierge, aux Saints; & il y a des Auteurs qui y ſignent froidement, vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur: Il ne reſteroit plus qu'à mettre la datte du jour & de charger le Saint à qui on écrit, de faire nos complimens aux autres Saints de Paradis. Il y a un certain Livre qu'on appelle *le Bouquet Sacré*, où eſt à la teſte une Epître à Nôtre-Seigneur & à la ſainte Vierge, dont l'adreſſe eſt en ces termes: *Au Roy des Rois, Jeſus Eternel, Fils de Dieu, Createur des Cieux & des Elemens, Gouverneur de l'Univers, Redempteur du Genre humain, &c. Et à tres-Haute & tres-Puiſſante Princeſſe Marie, Epouſe du Pere Eternel, Mere du Fils tout-Puiſſant, Imperatrice des Anges, Reine des Cieux, Avocate des Pecheurs & briſe-teſte du Serpent*

Infernal. Cette Epître eſt un peu ancienne, mais j'en pourrois raporter de plus nouvelles qui ſont pour le moins auſſi plaiſantes. C'eſt une ſimplicité bien groſſiere d'écrire ainſi des Lettres à Dieu & à ſes Saints; on a beau dire que c'eſt la pieté qui a introduit cet uſage, il faut que la pieté ſoit raiſonnable. On adreſſe des Prieres aux Saints; mais pour leur écrire des Lettres, c'eſt une puerilité plûtôt qu'une devotion.

En la main, entre les mains.

L'Auteur des Remarques ſur la Langue ne trouve pas que ce ſoit bien dit, il a le van en la main; on ne tient pas, dit-il, un van comme un évantail, on l'a entre les mains, & non pas à la main. Mais nôtre Grammairien n'a pas pris garde que le ſens de ſaint Jean-Baptiſte, de

qui ſont ces paroles, n'eſt pas que Dieu vanne déja ſon bled; mais ſeulement qu'il eſt preſt à le vanner; comme, il ne dit pas non plus qu'il nettoye déja ſon aire, mais qu'il l'a nettoyera. Or il me ſemble que quand on tient le van ſeulement pour s'en ſervir, & qu'on ne s'en ſert pas encore, il eſt bien plus naturel de le tenir d'une main que des deux. Le voila qui a déja le van à la main & qui vient pour nettoyer ſon aire, diſoit un Prédicateur qui entend parfaitement nôtre Langue : Qui ne ſent que ce ſeroit une faute de dire, le voila qui a déja le van entre les mains & qui vient pour nettoyer ſon aire, puiſque quand il n'y a point de grain dans un van, rien n'oblige à le tenir des deux mains comme ſi l'on vanoit. On void par là qu'il n'eut pas été déſavantageux à nôtre *Fai-*

ſeur de Remarques d'être un peu plus *Faiſeur de Réflexions*. Je ne dis rien de ce mot d'*évantail* dont il s'eſt ſervi, on ne tient pas un van comme un évantail; il y avoit mille autres exemples qui pouvoient venir là auſſi-bien que l'évantail, mais ce dernier luy a paru plus joli.

SES ENTRAILLES FURENT EMÜES DE COMPASSION.

Cette expreſſion qui eſt de l'Ecriture exprime parfaitement cet excez de tendreſſe dont JESUS-CHRIST fut émû. Un de nos Grammairiens l'improuve neanmoins, & veut qu'on diſe ſeulement JESUS-CHRIST en eut pitié; mais j'ay pitié moi-même de cette Critique. Le Grammairien n'en demeure pas là, & aprés avoir renvoyé au ſtile de Phraſe l'expreſſion dont nous venons de parler, il y ajoûte celle-ci, *être ravi en cd-*

miration, & ne veut pas qu'on diſe que quand JESUS-CHRIST parloit, les peuples qui l'écoutoient étoient ravis en admiration, mais ſeulement l'admiroient; & il n'y a authorité de l'Ecriture qui tienne, il ne veut pas qu'on diſe non plus, tomber dans la condamnation, mais être condamné, ni être aſſujetti au trouble de ſes paſſions, mais être paſſionné, qui ſignifie neanmoins toute autre choſe.

EDIFIER, BASTIR.

Edifier peut ſe dire en ce ſens dans le ſtile ſublime, le plus ſeur neanmoins eſt de s'en abſtenir, parce que ce terme ſemble être particulierement deſtiné pour ces expreſſions-ci. Edifier le prochain, édifier l'Egliſe. Il y a une autre façon de parler, cependant où il ſe dit au lieu de *bâtir*, & c'eſt en celle-ci, ruïner au lieu d'*édifier*, en ſorte que

c'eſt ſans ſujet que l'Auteur du Livre des Doutes reprend M. de Balzac, d'avoir dit le Courtiſan étourdi & intereſſé met toutes ſes affaires en deſordre, & ruïne au lieu d'*édifier ; bâtir* feroit une faute en cet endroit.

ENTENDU.

Qu'on diſe un deſſein bien entendu, une maiſon bien entenduë, cela paroît regulier ; mais qu'on dife un homme entendu, une femme entenduë, pour dire : qui entendent bien ce qu'ils font, c'eſt une bizarerie où l'uſage fait bien voir ſon authorité, car c'eſt une expreſſion élegante, & d'autant plus élegante qu'elle eſt plus irreguliere : elle revient à celles-ci qui ne ſont pas moins uſitées ; une chambre tenduë, des chemins ſemez de fleurs, un manteau parſemé de fleurs-de-lys.

Il s'encourt.

Vaug. Quint. Monſieur de Vaugelas s'en ſert. Sur cela, dit-il, s'étant ſeparez, Nicomachus s'encourt à ſon frere nommé Cebalinus, luy découvrit tout ce qu'il venoit d'apprendre ; mais cette façon de parler n'eſt pas du bel uſage, & je ne conſeillerois à perſonne de s'en ſervir, pas même dans la converſation.

Envier, porter envie.

P. 38. Nous eſtimons trop la vie, dit un certain Auteur, pour envier encore ceux qui n'en joüiſſent plus. Cela n'eſt pas correct, on ne dit point *envier* quelqu'un, mais *porter envie* à quelqu'un ; on dit bien envier le bien d'autruy, envier une choſe à quelqu'un, envier le bonheur de quelqu'un ; mais pour envier quelqu'un, on ne le dit pas. Si la fortune m'accompagne auprés de vous, dit M. de

Voiture

Voiture, je n'envieray pas à Alexandre toutes ſes Conqueſtes; nôtre Auteur devoit donc dire: nous eſtimons trop la vie pour porter encore envie à ceux qui n'en joüiſſent plus; mais je m'apperçois que vie & envie font là un mauvais effet. Changeons donc la Phraſe & diſons, nous eſtimons trop la vie pour envier encore le bonheur de ceux qui n'en joüiſſent plus; mais je trouve encore ici une faute: Il y a de l'équivoque en ces mots, le bonheur de ceux qui n'en joüiſſent plus; comment donc faire, le voici, je crois: Nous eſtimons trop la vie pour être encore jaloux contre ceux qui n'en joüiſſent plus. Il n'y a plus là d'équivoque, ni de faute de conſtruction.

EXERCER UNE VENGEANCE.

Exercer une colere, exercer une vengeance, ce ſont des Phraſes

à quoy l'on ne prend pas assez garde. On dira bien exercer sa vengeance, exercer sa colere; mais pour exercer une vengeance, exercer une colere ce n'est point parler correctement. Dieu exercera une vengeance severe contre ces faux Chrêtiens: Nous ne devons pas douter que Dieu n'exerce une plus rigoureuse colere contre ceux qui auront abusé de cette grace, que contre ceux qui ne l'auront pas reçûë. Cela n'est pas exact, il faut dire: Dieu exercera severement sa vengeance contre ces faux Chrêtiens; nous ne devons pas douter que Dieu n'exerce plus rigoureusement sa colere contre ceux qui auront abusé de cette grace, que contre ceux qui ne l'auront pas reçûë. On ne dira pas non plus exercer une Critique, mais exercer sa Critique. Il y a des esprits chagrins qui

exercent une cruelle Critique ſur les meilleures actions ; il faut, qui exercent cruellement leur Critique ſur les meilleurs actions.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit dans la Preface de ſon ſecond Volume, il exerce une impitoyable Critique ſur d'autres Ouvrages & ſur d'autres Ecrivains. Il devoit dire, il exerce impitoyablement ſa Critique ſur d'autres Ouvrages & ſur d'autres Ecrivains.

ESTRE DE MISE.

C'eſt une façon de parler qui eſt plus à la mode que jamais ; on s'en ſert dans la converſation, & même dans le haut ſtile. Un homme integre n'a pas ſouvent la force de reſiſter aux reproches qu'on lui fait de vouloir cultiver un caractere qui n'eſt plus *de miſe* dans le monde.

Serm. du P. Chemins ſur le choix des amis

ESTRE OBLIGE'.

L'exemple fera entendre dequoy il s'agit : quand même nous ne donnerions pas pour
p. 69. indubitable la Critique que nous faiſons, elle eſt obligée de l'être en qualité de Critique, dit un de mes Cenſeurs. Je dis que ces mots, *elle eſt obligée*, ne ſont pas propres là, & qu'il falloit dire, elle doit l'être. Et voici là-deſſus une remarque qui ne ſera pas inutile ; c'eſt que, *être obligé* ne ſe peut dire des choſes que lors qu'il marque une neceſſité Phyſique comme en ces exemples : Une balle pouſſée contre un corps dur eſt obligée de réfleehir. Un poids balancé par un plus grand eſt obligé de monter : un corps eſt obligé de perdre autant de ſon mouvement qu'il en communique, &c.

Mais quand être obligé ne marque qu'un devoir moral, il

ne ſe dit que des perſonnes & jamais des choſes ; en ſorte qu'on ne doit point dire, par exemple, que l'amitié eſt obligée d'être conſtante, quoy qu'on diſe qu'un ami eſt obligé d'être conſtant ; on ne dira point non plus, que nos paroles ſont obligées d'être ſinceres, que la vertu eſt obligée d'être ſans affectation. Il faut dire, on eſt obligé d'être ſincere, la vertu doit être ſans affectation. Nôtre Auteur s'explique donc mal quand il dit, que la Critique eſt obligée d'être inconteſtable, au lieu de dire, qu'elle doit être inconteſtable, ou bien qu'un Critique eſt obligé de ne rien avancer que d'inconteſtable.

EXPRESSIONS QUI NE SE DOIVENT PAS PRENDRE A LA LETTRE.

Il y a des expreſſions qui ſeroient ridicules étant examinées

à la rigueur, leſquelles ne laiſſent pas d'être tres-bonnes étant conſiderées par rapport à l'uſage ; c'eſt à quoy un de nos Critiques n'a pas fait aſſez de réflexion, quand il cenſure ces exemples : l'admiration de l'eſprit eſt plus admirable que tout „ ce qu'il admire : & les deſirs „ de l'homme ſont quelque choſe de plus noble que tout ce „ qu'il deſire. Je voudrois bien „ ſçavoir, dit-il, ſi lorſque quel„ qu'un admire & deſire Dieu, „ ſon admiration eſt plus mer„ veilleuſe que ce qu'il admire, „ & ſon deſir plus noble que ce „ qu'il deſire. Ce Cenſeur n'a pas pris garde qu'on dit tous les jours, qu'il n'eſt rien de plus eſtimable que le bon ſens, de plus précieux que le tems, de plus cher que la ſanté, de ſi utile que le jugement ; que ſont cependant toutes ces choſes en com-

paraiſon de Dieu ?

Autre Exemple. Quoy qu'il ſoit vray que Dieu étant l'être Souverain, ne puiſſe rien ajoûter à ſa grandeur ; on peut dire neanmoins que lors qu'il s'eſt abaiſſé ſi profondément pour ſauver les hommes, il s'eſt relevé en quelque ſorte au-deſſus de lui-même ; nôtre Cenſeur ne trouve pas cela bien Catholique. Que Dieu, dit-il, en qui la “
grandeur & la bonté ſont égale- “
lement veritables, infinies & “
eſſentielles, ſe ſoit élevé en “
quelque ſorte au-deſſus de lui- “
même en s'abaiſſant pour ſau- “
ver les hommes ; c'eſt ce que “
perſonne qui penſera juſte & “
dans l'exacte verité, comme “
on doit penſer ſur cette ma- “
tiere, ne dira jamais. Mais il “
n'a pas pris garde que celuy qui trouve étrange qu'on diſe, que Dieu s'eſt élevé en quelque ſor-

te au-deſſus de lui-même, en s'abaiſſant pour ſauver les hommes ; doit trouver étrange auſſi qu'on diſe, qu'il s'eſt aneanti pour ſauver les hommes, puis qu'il n'eſt non plus poſſible que Dieu devienne petit, qu'il eſt poſſible qu'il devienne plus grand. Cependant l'Ecriture ne dit-elle pas qu'il s'eſt aneanti, elle le dit même ſans y ajoûter ni *en quelque ſorte*, ni *on peut dire*. Ce qu'il faut donc remarquer ici, c'eſt qu'il y a une infinité d'expreſſions fort bonnes & fort en uſage, qui ne ſe doivent point prendre cruëment & à toute rigueur. Je diray, par exemple, avec l'Ecriture, que Dieu oublie les pechez de ceux qui ſe repentent ; je diray qu'il ſe repent lui-même, ſelon la multitude de ſes miſericordes ; & ſi quelqu'un s'aviſoit de répondre, que celui qui eſt impec-

cable & à qui tout eſt preſent, ne peut ni ſe repentir, ni oublier ; je ne crois pas qu'on dût beaucoup ſe mettre en peine d'une objection, qui feroit voir que celuy qui la propoſeroit, n'auroit pas ſeulement les notions les plus communes.

EXEMPLES,

Du choix qu'on en doit faire.

Je ne parle point ici de ces Exemples, qui ſe tirent des Livres, & qu'on eſt obligé de rapporter tels qu'on les trouve. Je parle de ceux qui ſe tirent de l'entretien ordinaire, & qu'il eſt libre de choiſir à ſa fantaiſie ; & je dis que pour être bons, ils doivent être vrais & ordinaires, en ſorte que quand on les cite, chacun les reconnoiſſe : Par exemple, quand l'Auteur des veritables Principes de la Langue Françoiſe, pour montrer

qu'on ſe ſert ſouvent de l'*actif* dans un ſens *paſſif*, cite ces façons de parler ; *un fruit bon à manger*, *du Tabac propre à maſcher*, les exemples ſont bien choiſis ; Mais quand l'Auteur des Remarques nouvelles, en nous donnant cette même obſervation comme ſi elle étoit de lui, quoy qu'elle n'en ſoit pas, cite pour exemples, *un homme preſt à marier*, *preſt à pendre* ; ces exemples ſont mal choiſis, car le premier n'eſt point vray, & l'autre n'eſt point ordinaire : on dit bien, une fille preſte à marier, pour dire, preſte à être mariée, & c'eſt l'exemple qu'il devoit prendre ; mais pour un homme preſt à marier, cela eſt nouveau, & j'aimerois autant qu'on me dit, un homme nubile. L'autre exemple n'eſt point ordinaire, car enfin entend-t-on dire ſi ſouvent, un homme preſt à pendre;

Suite des Remarques ſur la Lang. Franç.

il faut bien manquer d'exemples pour en choiſir de ſemblables. Il cite encore, de la viande qui ne vaut rien qu'à jetter, au lieu de tant d'autres qui paroiſſent beaucoup plus ordinaires & moins groſſiers., comme ſeroient : une choſe facile à faire, une choſe facile à trouver, & mille autres qui ſe preſentent d'eux-mêmes. J'ajoûte que les exemples ne doivent rien avoir de trop bas, quelques vrais & quelques ordinaires qu'ils ſoient d'ailleurs ; & c'eſt en quoy le même Auteur a un peu manqué de politeſſe, quand pour nous expliquer ce qu'on entend par le mot de *dégoûtant*, il nous apporte le bel exemple dont j'ay déja parlé dans ma Preface, car je ſuis bien aiſe de me diſpenſer de le rapporter une ſeconde fois ; les belles choſes ne veulent pas être dites ſi ſouvent.

Je puis ajoûter encore, qu'il faut éviter de mettre enſemble certains exemples, dont l'un peut faire prendre quelquefois l'autre en mauvaiſe part : comme ſeroit, par exemple, *Cordelier à la grand'manche, & chien au grand collier*, que le Pere Bouhours rapporte de ſuite.

Suite des Remarques ſur la Lang. Franç.

ÉQUIVOQUE.

Les équivoques dont il s'agit ici, ſont un peu differentes de celles dont j'ay parlé dans mes premieres Réflexions. Exemple. *Je l'ay trouvé allant aux Tuilleries.* On ne ſçait lequel alloit aux Tuilleries. Si c'eſt moy, il faut que je diſe, m'en allant aux Tuilleries ; ou, comme j'allois aux Tuilleries ; ſi c'eſt lui, il faut dire, je l'ay trouvé s'en allant aux Tuilleries ; ou, comme il alloit aux Tuilleries.

„ Il alla le 8^me^. jour dire la „ Meſſe à ſainte Geneviéve, de

laquelle il crut avoir reçû un grand ſecours en cet accident. « Vie du P. Cotton, Liv. 2.

Sainte Geneviéve en cet exemple, ſignifie l'Egliſe qui porte ce nom, & non la ſainte ſous l'Invocation de qui elle eſt. Ainſi il y a de l'équivoque à dire, qu'il fut dire la Meſſe à ſainte Geneviéve, de laquelle il croyoit avoir reçû du ſecours. Qu'on l'examine tant qu'on voudra, cela n'eſt point correct.

Autre Exemple. *J'examineray pluſieurs negligences qui luy ont échappé*, dit un de mes Critiques. Quand je lûs cet endroit, je crus d'abord que c'étoit des negligences où j'étois tombé, & je fus tout ſurpris de voir aprés que c'étoit des negligences que je n'avois pas remarquées dans les Auteurs que j'avois lûs. Il n'y a perſonne qui ne s'y trompât, & cet exemple eſt un des Suite des Remarques ſur la Lang. Franç.

plus équivoques que j'aye encore vûs.

Un autre Critique trouve de l'équivoque dans cet exemple : Une femme qui mene à la Cour une mauvaiſe vie. Ne falloit-t-il point, me demande-t-il ? qui mene une mauvaiſe vie à la Cour. Voyons ſur quoy eſt fondée cette belle difficulté ; c'eſt, dit-il, qu'en liſant tout de ſuite, une femme qui mene à la Cour, avant qu'on life le reſte, on entend naturellement que c'eſt quelqu'un que cette femme mene à la Cour ; & quand aprés cela, continuant de lire, on vient à trouver que c'eſt, une mauvaiſe vie, & non pas une perſonne que cette femme mene à la Cour, alors on reconnoît qu'on s'eſt trompé.

J'avouë que je ne comprens pas comment on s'y peut tromper, & s'il y a de l'équivoque

dans cette Phraſe, il faut dire qu'il y en a dans toutes les expreſſions du monde ; & pour me tenir à un exemple, ſi je diſois, on ſe loüe fort à la Cour de la conduite d'un tel, il y auroit donc de l'équivoque ; car ſi le raiſonnement de nôtre Puriſte eſt bon, en liſant tout de ſuite, *on ſe loüe fort à la Cour*, avant qu'on liſe le reſte, on doit entendre naturellement, que c'eſt que l'on ſe vante beaucoup à la Cour ; & quand aprés cela continuant de lire, on vient à trouver que c'eſt d'un tel qu'on ſe loüe ; alors on doit reconnoître qu'on s'eſt trompé. Je pourrois rapporter mille autres exemples de cette nature, pour faire voir comme nôtre Cenſeur ſe connoît en netteté de ſtile.

ESTRE DANS LA BOUCHE.

Cette Phraſe s'employe ſouvent dans un ſens figuré ; c'eſt

un mot, dit-on, qui eſt dans la bouche de tout le monde, pour dire, que tout le monde dit, dont tout le monde ſe ſert; mais il eſt à remarquer que le mot de *bouche*, pris en ce ſens là, a une certaine ſignification vague & confuſe, qui ne ſouffre pas bien le rapport d'un pronom; il me ſemble, par exemple, qu'on ne s'exprimeroit pas correctement, ſi aprés avoir dit qu'un mot eſt dans la bouche de tout le monde, on ajoûtoit qu'il eſt ſur tout dans celle des femmes; ce pronom, *celle*, ôteroit ce me ſemble, l'idée du ſens figuré où la Phraſe ſe prendroit, & donneroit en la place l'idée d'un ſens propre où elle ne ſe prendroit pas.

L'Auteur des Remarq. nouv. dit en parlant de, *il faut voir, il faut ſçavoir*, que cela a été quelque tems dans la bouche de tout le monde,

monde, ſur tout *dans celle* des femmes, n'auroit-il point mieux fait de dire : dans la bouche de tout le monde, & ſur tout des femmes ? Peut-être pouſſai-je trop loin ma delicateſſe, mais je dis ce que je ſens. Je ne déſaprouverois pas cependant qu'on diſt, ce mot ſied fort bien dans la bouche d'un homme, & ſur tout dans celle d'une femme. Des paroles qui ſont indifferentes dans la bouche d'un Seculier, deviennent quelquefois criminelles dans celle d'un Religieux.

Je crois que ce qui eſt cauſe que ce pronom *celle*, ne choque point dans ces derniers exemples, c'eſt que le mot de *bouche* n'y eſt pas pris indéterminement & d'une maniere vague, comme dans le premier.

Enfin, il me ſemble que de dire qu'un mot a été quelque

tems dans la bouche de tout le monde, & ſur tout dans *celle* des femmes, eſt une Phraſe qui ne choque pas moins, que de dire qu'il y a des défauts qui ſautent aux yeux de tout le monde, & ſur tout à ceux des femmes. Si le mot de *ceux* ne peut pas s'excuſer dans cet exemple, pourquoy dans l'autre le mot de *celle* s'excuſera-t-il davantage ?

EXPRESSIONS CONTRADICTOIRES.

J'appelle expreſſion contradictoire toute expreſſion dont les termes ſe détruiſent. Venons aux Exemples.

Je demande, dit un de mes Critiques, ſi ce n'eſt point ſe joüer du Public, que de le payer d'un il n'y a pas d'apparence, quand il faut apporter de bonnes raiſons ; car qu'ap-

prend-t-on par ce diſcours, qu'il n'y a pas d'apparence ? Mais quand il ſemble contre toute apparence, eſt-ce aſſez pour faire voir qu'il n'en eſt rien, de dire froidement qu'il n'y a pas d'apparence.

Je dis qu'il y a de la contradiction dans ces mots ; *mais quand il ſemble contre toute apparence*, parce que ce n'eſt que l'apparence qui fait que les choſes ſemblent.

L'Auteur de cet Exemple trouve de la contradiction dans cette Phraſe ci : L'on ſuppoſe qu'on aura quelque jour le tems de penſer à la mort, & ſur cette fauſſe aſſûrance on prend toute ſa vie le parti de n'y penſer point. "

Il dit qu'il n'y eut jamais expreſſion qui impliquât une contradiction plus manifeſte : & la raiſon, dit-il, c'eſt qu'on ne

ſçauroit prendre parti ſur une choſe qu'en y ſongeant, & que prendre toute ſa vie le parti de ne point ſonger à la mort, c'eſt y ſonger toute ſa vie.

Examinons un peu ce raiſonnement, prendre toute ſa vie le parti de ne point penſer à la mort, n'eſt-ce pas y ſonger toute ſa vie, oüy; mais ce n'eſt pas y ſonger pour s'y preparer, qui eſt la ſeule maniere de ſonger, dont il s'agit dans cet Exemple. Ainſi c'eſt là un ſophiſme des plus groſſiers, que de s'appuyer ſur un mot qui a deux ſens, comme s'il n'en avoit qu'un; c'eſt comme qui diroit: penſer à la mort, eſt une choſe ſalutaire. Or penſer que la mort ne nous ſurprendra pas, c'eſt penſer à la mort. Donc penſer que la mort ne nous ſurprendra pas, c'eſt une choſe ſalutaire. Si le raiſonnement de nôtre Critique

eſt bon, il faut que celui-là le ſoit ; & il faudra dire que prendre le parti de ne point payer ſes dettes, c'eſt ſonger à les payer. Que prendre le parti de ne point penſer à ſe corriger, c'eſt penſer à ſe corriger. Je doute que nôtre homme s'accommodât fort de cette maniere de raiſonner, & qu'ayant prié un amy de ſonger à quelque affaire, il crut luy être fort obligé, ſi cet amy prenoit le parti de n'y point ſonger du tout, ſous pretexte qu'on ne peut prendre parti ſur une choſe qu'en y ſongeant.

On void bien, ajoûte ce ſubtile Logicien, que l'Auteur a voulu dire, qu'on prend le parti de ne ſonger à la mort de toute ſa vie. Sans mentir, voila un Exemple bien corrigé, de dire que parce qu'on ſuppoſe qu'on aura un jour le tems de penſer

à la mort, on prend à cauſe de cela le parti de n'y penſer en aucun tems. Le Critique a voulu dire lui-même, de n'y ſonger qu'à la fin de ſa vie, & non pas de toute ſa vie. Quand on veut ſe meſler de reformer, il faut du moins ſe donner de garde de tomber dans les fautes qu'on reprend. *Non modo accuſator ſed nec objurgator quidem ferendus eſt is qui quod in altero vitium reprehendit, in eo ipſe deprehenditur*, dit un Ancien.

Cic. orat. 8. in Verr. Lib. 3.

Autre Exemple.

„ L'admiration de l'eſprit eſt „ quelque choſe de merveilleux.

Cette expreſſion paroît contradictoire à nôtre Critique; parce, dit-il, que l'admiration ne venant que d'ignorance, qui eſt la choſe du monde la plus naturelle à l'homme, on ne peut pas dire qu'elle ſoit merveilleuſe. Ce raiſonnement n'eſt pas tout à

fait juſte, & l'Auteur me pardonnera bien, ſi je luy dis qu'il ne prend pas garde que quand on dit que l'admiration de l'eſprit eſt merveilleuſe, il s'agit alors de l'action de l'eſprit par laquelle il admire, & non de la cauſe qui le porte à admirer, car on ſçait bien qu'il n'eſt pas merveilleux qu'il admire ce qu'il ignore ; mais ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt l'action de l'ame par laquelle elle admire. Il n'eſt pas plus étonnant, par exemple, qu'un homme ſente de la douleur quand on le picque, qu'il eſt étonnant qu'il admire ce qu'il ignore ; cette douleur cependant ne laiſſe pas d'être quelque choſe de merveilleux, que les Philoſophes ont bien de la peine à expliquer. Il n'eſt pas étonnant, non plus que l'on voye quand on ouvre les yeux, l'action cependant par la-

quelle on voit, & qui s'appelle *viſion*, eſt quelque choſe de bien merveilleux. Il en eſt de même de l'admiration : il n'eſt pas étonnant qu'on admire ce qu'on ignore ; mais l'action par laquelle nous admirons eſt une choſe fort obſcure, & dont nôtre Critique ſeroit peut-être bien empêché de donner la définition, ainſi il ne doit pas s'étonner qu'on l'appelle merveilleuſe.

S'ESLEVER DE QUELQUE CHOSE.

Exemple. Comme nous n'avons aucun avantage que nous n'ayions reçû de Dieu, il ne faut s'élever de rien.

Sans la grace, l'homme n'eſt capable d'aucun bien, c'eſt une verité dont il eſt important que nous ſoyions perſuadez, pour ne nous élever jamais des bonnes œuvres que nous faiſons.

Cette maniere de parler eſt fort

fort bonne aujourd'huy. Je ſçay bien que l'Auteur des doutes ſur la Langue Françoiſe, lequel decide plus qu'il ne propoſe, la déſaprouve fort ; mais on doit conſiderer que ce Gentilhomme bas-Breton n'eſt pas infaillible.

EPUISER UNE REMARQUE.

Le Faiſeur de Remarques nouvelles ſur la Langue, trouve extraordinaire que *le Faiſeur* de Réflexions l'ait repris d'avoir dit *épuiſer une remarque* ; & pour ſe tirer d'affaire, il a recours à une diſtinction ſcholaſtique qui ne me paroît pas luy être fort favorable : c'eſt que, dit-il, *remarque*, ſe prend dans cette Phraſe pour la matiere, ou pour la queſtion que l'on traite, & que ſi c'eſt une bonne Phraſe, *épuiſer* une matiere, *épuiſer* une queſtion ; ce n'en eſt pas une fort mauvaiſe *épuiſer* une remarque.

Si ce raiſonnement eſt bon, il s'enſuit qu'on pourra dire : decider une remarque ; parce qu'on dit decider une queſtion, qu'on pourra dire auſſi épuiſer un examen, parce qu'il n'y aura qu'à répondre que *examen* ſe prend pour la matiere qu'on examine. Voila où nous en ſerions ſi les ſubtilitez & les chicanes ſcholaſtiques étoient une fois admiſes dans le langage ; mais que diroit nôtre Grammairien, ſi quelqu'un diſoit qu'on peut parvenir à épuiſer une obſervation, comme il a dit qu'on pouvoit parvenit à épuiſer une remarque ? Pourquoy fera-t-il plus de grace à *remarque* qu'à *obſervation ?*

ETERNEL, ETERNELLEMENT.

Ces mots ſont fort à la mode : les hypocrites parlent de Dieu avec un fort grand reſpect, dit un Auteur nouveau ; ils font des

éloges éternels de la Vertu & de la Sainteté.

Les perſonnes qu'on nourrit dans une trop grande contrainte, ſont éternellement attentives à épier les momens de s'en délivrer.

Voila la deſtinée de la plûpart des hommes, il faut ſouffrir dans la vie d'éternels ennuys pour quelques bons quart-d'heures.

F

IL A FAILLI, IL A PENSE'.

LE dernier eſt le meilleur, M. de Vaugelas, à la verité, dit dans ſon Quint-curce, Menidas & Benus *faillirent* à être bleſſez; il eut beaucoup à ſouffrir des pluyes continuelles Vaug. Quin-

& des tempeſtes qui *faillirent* à le perdre. Il s'eſt reglé en cela ſur Coeffeteau, qui dit toûjours *failli* au lieu de *penſé*. Mais ce mot qui étoit bon en ce ſens du tems de ces Auteurs, ne l'eſt plus gueres aujourd'huy. On dit il s'eſt penſé tüer, il a penſé mourir, le vaiſſeau *penſa* perir, mieux que il a *failli* à ſe tüer. Il a *failli* à mourir, le vaiſſeau *faillit* à perir. Alexandre n'eut pas plûtôt paſſé le Caucaſe, que ſon Armée faillit à perir faute de vivres, dit M. de Vaugelas;
Quint. il faudroit dire aujourd'huy, *penſât perir* faute de vivres.

FASSE LE CIEL.

Expreſſion uſée dont ſe parent encore certains Prédicateurs, qui ne croiroient pas avoir fait un beau diſcours, s'ils n'avoient dit vingt fois, *faſſe le Ciel.*

Faſſe le Ciel, que je puiſſe par le foible ſon de ma voix,

(car c'eſt là leur ſtile) faire entrer ces grandes veritez dans vos cœurs.

Faſſe le Ciel , que mon foible eſprit puiſſe ſoûtenir le poids de ces grandes veritez , pour pouvoir vous les expoſer dans tout leur jour.

Faſſe le Ciel , que tous ceux qui m'entendent ne ſortent point de cet Auditoire , ſans que les fléches de cette divine parole ayent penetré juſqu'au fonds de leur cœur.

Ils feroient bien mieux , les bonnes gens , d'implorer le ſecours du Ciel , pour parler plus raiſonnablement & de meilleur ſens.

FAISEUR.

L'Auteur des Remarques nouvelles , à raiſon de dire que *Faiſeur* n'eſt bon , ſelon le genie de nôtre Langue , que pour ſe moquer des ignorans qui font les

habiles. Je remarque, en effet, que ſi l'on peut dire un Faiſeur de Réflexions en parlant d'un Grammairien, qu'on n'eſtimeroit gueres ; on pourroit bien dire de même, un Faiſeur de Remarques, un faiſeur d'entretiens, un faiſeur de Dialogues, un faiſeur de Vies, en parlant d'un Auteur qui ſe meſleroit de faire des Remarques, des entretiens, des Dialogues & d'écrire des Vies ſans y réüſſir. L'obſervation de nôtre Auteur eſt fort juſte, je voudrois ſeulement, que puis qu'il a ſçû que *faiſeur* étoit un terme de mépris ; il n'eut pas ajoûté, comme il a fait, à la Remarque qu'il m'a priſe ſur *breſil* & *braſil*, que Samſon & Duval diſent Breſil avec la plûpart des *Faiſeurs* de Voyage. Puiſque le mot de *faiſeur* eſt odieux, ſelon luy, il ne falloit pas s'en ſervir dans cette occaſion.

FEINDRE.

„ Exemple. *Les gens du monde* „ ſont bien aiſes de nommer les „ choſes, comme il leur eſt „ avantageux de les feindre. J'ay voulu dire, ſelon un de mes Critiques : *Comme il leur eſt agreable de ſe les repreſenter les plus criminelles ſous des Images innocentes ; car*, continuë-t-il, *il faut ajoûter tout cela à ſon diſcours pour le rendre intelligence.* p. 203.

Certainement voila une Phraſe bien corrigée ? Les gens du monde ſont bien aiſes de nommer les choſes, comme il leur eſt agreable de ſe les repreſenter les plus criminelles ſous des Images innocentes. Le beau langage ? Mais que dirons-nous de cette belle maniere de parler : rendre un diſcours intelligence ? J'aime mieux croire que c'eſt une faute d'impreſſion.

FIGURE, IDOLE.

oablanc. Cóment. de Cef. liv. 6.

Exemple. Les Gaulois ont des Idoles d'une grandeur extraordinaire, qu'ils rempliſſent d'hommes vivans, & où aprés ils mettent le feu. L'un des Critiques dont nous avons parlé, reprend ce mot d'*Idoles* & ſoûtient qu'il faut dire, les Gaulois ont des figures d'une grandeur extraordinaire, &c. par la raiſon que le mot d'Idole ne ſe dit pas de figures, qui ne ſont l'objet d'aucun culte. Mais n'en déplaiſe au Cenſeur, cette raiſon bonne ou mauvaiſe juſtifie le mot d'Idole, dont je me ſuis ſervi ici aprés M. d'Ablancourt, puis qu'il eſt certain que ces figures étoient en veneration chez les Gaulois, quelque penſée que nôtre Cenſeur ait du contraire. Il eſt vray qu'ils y mettoient le feu, mais c'étoit pour brûler les hommes qu'ils y avoient enfermez, &

non pour conſumer leurs Idoles qui étant de fer ou d'airain, quoy qu'entre-laſſées d'ozier étoient à l'épreuve du feu. Les Ammonites n'adoroient-ils pas l'Idole de Moloch, & cependant ils y mettoient le feu pour y brûler des hommes.

J'ajoûte à cela, qu'une grande marque que le mot de *Simulachres* que porte le Latin, & que j'ay rendu par celuy d'Idoles, ſe prend pour des figures qu'on adoroit, c'eſt que Ceſar l'employe en ce même ſens quatre lignes plus bas; ils honorent principalement Mercure, dit-il, dont ils ont pluſieurs Simulachres, *hujus ſunt plurima Simulachra.* D'ailleurs y a-t-il apparence que ſi ces figures monſtrueuſes n'avoient été l'objet de quelque culte, une Nation auſſi ſuperſtitieuſe que celle-là, eut mieux aimé faire conſtruire des

Ceſ. Liv. 6. Com.

figures d'hommes ou d'animaux, pour y brûler des hommes, que de faire élever des Tours ou d'autres choſes ſemblables plus propres à cet uſage.

Il ne faut pas croire pour cela, que je pretende défendre ici le terme d'Idole ; j'avouë qu'il ſeroit mieux d'avoir traduit le mot de Simulachres par celuy de Statuës ou de figures ; mais ce n'eſt pas par la raiſon qu'en apporte nôtre Critique, c'eſt parce que le mot d'Idole ſe prenant parmi nous en mauvaiſe part, lors qu'il ſe prend pour des figures adorées, & renfermant une idée de mépris pour toutes les divinitez du Paganiſme : il eſt viſible que c'eſt une mépriſe de le mettre dans la bouche d'un Idolâtre comme Ceſar qui parle dans ce paſſage ; ainſi il falloit dire, ils ont des figures d'une grandeur déme-

furée qu'ils rempliſſent d'hommes vivans & qu'ils brûlent aprés. Voila à quoy celuy qui m'a repris ne s'attendoit pas ſans doute.

SE FIT, SE TINT.

On dira bien le diſcours ſe fit, la harangue ſe fit ; mais on ne dira pas de même, la converſation ſe fit, il faut dire, la converſation ſe tint. Un Auteur nouveau a dit neanmoins, je crois ne pouvoir mieux vous éclaircir là-deſſus, qu'en vous faiſant part d'une fameuſe converſation, qui ſe fit il n'y a pas long-tems chez une femme de qualité ; il devoit dire, qui ſe tint il n'y a pas long-tems chez une femme de qualité, ou mieux, chez une Dame. Cette converſation, pourſuit-t-il, ſe fit entre trois hommes & trois femmes ; il falloit, ſe tint entre trois hommes & trois femmes.

Faire métier.

Je n'ay jamais oüy dire, que faire métier ſignifiât ſe reſoudre, être preſt ; & je ne comprens pas comment un homme qui ſe meſle de critiquer les Traductions des autres, a pû croire que lors qu'un Auteur Latin a dit qu'il falloit être ſans reproche, quand on vouloit reprendre, il ait voulu dire quand on faiſoit métier de reprendre : c'eſt pourtant ainſi que le Traducteur a rendu ces mots de Ciceron.

Cic. Lib. 1. off. p. 229. *Carere debet omni vitio qui in alterum eſt dicere paratus.* Il faut être ſans reproche, dit-il, quand on fait métier de reprendre les autres. Ciceron cependant ne pretend dire autre choſe dans ce paſſage, ſinon que lors qu'on ſe mêle de reprendre quelqu'un, il faut être ſi exempt de défaut, qu'on ne donne aucune priſe ſur ſoy.

FAIRE A DEUX FOIS.

Exemple. Il y a des gens qui dans la premiere entre-veuë nous diſent tout ce qu'ils ſçavent & qui n'en font point à deux fois, cette expreſſion eſt ordinaire dans le diſcours familier ; elle s'écrit, & même l'Auteur des Remarques nouvelles n'a pas fait difficulté de s'en ſervir dans ſon dernier Livre : Comme je ſuis contraint, dit-il, d'avoüer mes fautes & de ne me point ménager, je croi qu'il n'en faut point faire à deux fois, & que je ne puis mieux finir mon Livre, que par une retractation ſolemnelle, qui marque au Public que je ne ſuis pas fort attaché à mon ſens, & que je ſçay me dédire quand il faut. Suite des Remarques nouv.

Cet Exemple eſt inſtructif d'ailleurs, & renferme une Leçon importante pour bien des gens ; rien n'étant ſi beau que

d'avoüer qu'on a manqué, & quoy qu'il ne s'agiſſe ici que de fautes de Grammaire, cet aveu a toûjours quelque choſe de genereux.

SE FIER A, SE FIER EN.

Se fier en a un ſens plus fort que *ſe fier à*, ce dernier ſignifie ſeulement ce que nous entendons par le mot de *croire*; comme, je me fie à vous, ne me trompez pas: On peut ſe fier à luy, quand il dit quelque choſe, ce n'eſt pas un homme qui aime à mentir, on peut ſe fier à luy; au lieu que ſe fier en, marque une confiance entiere fondée ſur la perſuaſion, où l'on eſt de la probité & de la fidelité de la perſonne. M. de Vaugelas s'en ſert en ce dernier ſens, quand il dit: Il commanda à Thymondas de prendre tous les Soldats étrangers que comman-

Vaug. Quint.

doit Pharnabaze, deſirant s'en ſervir en cette guerre, comme de ceux en qui il ſe fioit le plus.

Sur ces entre-faites il reçût des lettres de Parmenion, celuy de tous les Grands de ſa Cour en qui il ſe fioit le plus. Vaug. Quint.

Qui ſeroient deſormais les Etrangers qui voudroient ſe fier en luy, s'il ſe ſoüilloit du ſang de tant de braves Soldats. Vaug.

G

GROS SEIGNEUR.

L'Auteur d'un certain Livre nouveau, & un de mes Critiques avec luy, croyent que *gros Seigneur* ſignifie un homme de qualité, gros de taille & non un homme puiſſant en biens; & qu'au lieu de gros Seigneur, en

parlant d'un homme par rapport à ſon bien, il faut dire grand Seigneur, mais ils ſe trompent; & cela m'oblige à faire ici une Remarque qui ne ſera pas inutile. C'eſt que ce qui fait *le grand Seigneur* c'eſt la naiſſance, & que ce qui fait *le gros Seigneur* c'eſt le bien. On dira d'un homme de rien qui aura fait fortune, que c'eſt *un gros Seigneur*, & d'un homme d'une grande naiſſance, que c'eſt *un grand Seigneur*, quoy que même il ne ſoit pas riche; c'eſt pourquoy l'on dit quelquefois dans le monde, que *les grands Seigneurs* ne ſont pas toûjours les plus riches; c'eſt un *grand Seigneur*, mais il n'eſt pas riche. Voila la difference de *grand* & de *gros Seigneur*. Un *grand Seigneur* eſt donc un homme d'une naiſſance illuſtre; riche ou non; *un gros Seigneur* eſt un homme de

de fortune, qui d'une naiſſance ou baſſe, ou mediocre eſt parvenu à de grands biens. Pour ce qui eſt du mot de *gros* mis à tout dans le figuré, c'eſt un mot ridicule.

GALLICISME.

On appelle *Galliciſme* une maniere de s'exprimer, particuliere à la Langue Françoiſe, & qui a quelque choſe contre les regles de la Grammaire des autres Langues, comme on apelle Hebraiſme une expreſſion particuliere à l'Hebreu; cependant un de nos Auteurs appelle *galliciſmes* des Phraſes qui ſont communes au Latin, & même plus particulieres à cette Langue qu'à la nôtre: comme: je réponds de vôtre liberté, & que vous n'aurez point à ſoûtenir le faſte & les fiers regards des Macedoniens; pour, je vous aſſûre de vôtre liberté, & vous réponds que vous n'aurez

p. 77.

Vaug. Quint.

p. 77.

point à ſoûtenir, &c.

Dablanc. Com. de Ceſ. Ceſar apprit la verité par ſes coureurs, & que la frayeur avoit troublé la vûë à Conſidius : pour, & connut que la frayeur, &c.

Lett. de Voitur. Mon Terence n'eſt pas ſi correct que le vôtre, ni moy ſi correct que vous: pour, ni je ne ſuis pas &c.

Il y a beaucoup de choſes qu'il importe peu ou point de ſçavoir. Il faut attendre tout de Dieu, & rien de ſoi-même.

Il appelle ces Phraſes de veritables *galliciſmes*, mais elles n'en furent jamais ; car on en trouve ſans fin dans la Langue Latine, dont le genie eſt de ſous-entendre ainſi les verbes & d'en faire ſervir un pour pluſieurs. En voici des Exemples.

Premier Exemple.

Cic. de Senect init. *Sæpe numero mirari ſoleo tuam excellentem perfectamque ſapientiam tum vel maximè quod Senectutem nunquam tibi gravem*

eſſe ſenſiſti. C'eſt à dire mot à mot : J'admire ſouvent non ſeulement vôtre ſageſſe, qui eſt parfaite & accomplie, mais ſur tout que vous n'ayiez jamais trouvé vôtre vieilleſſe incommode. Au lieu qu'en François il faut dire : je ne ſuis pas ſeulement charmé de vôtre grande ſageſſe ; mais ce qui me ſurprend le plus, c'eſt que vous n'ayiez jamais trouvé vôtre vieilleſſe incommode. Cet exemple revient à celuy de M. de Vaugelas, que nous avons rapporté ; *Je réponds de vôtre liberté, & que &c.* ce n'eſt donc pas un galliciſme.

Second Exemple.

Minime vero aſſentior iis qui negant eum locum à Panætio prætermiſſum, ſed conſultò relictum. *Cic. Lib. 3. de off.* C'eſt à dire à la lettre, je ne ſuis point du ſentiment de ceux qui ne croyent pas que Panætius ait oublié cet endroit, mais

qu'il l'a paſſé à deſſein.

Au lieu de dire comme il le faudroit en François ; mais *qui pretendent* , ou ; mais *qui ſoûtiennent qu'il l'a paſſé à deſſein.*

Troiſiéme Exemple.

Phed. Fab. 1. Lib. ***Non veto dimitti verum cruciari fame.*** C'eſt à dire : je n'empêche pas qu'on les renvoye, mais qu'ils ſoient punis par la faim, pour dire : je n'empêche pas qu'on les renvoye, mais je veux qu'on les puniſſe par la faim ; ce mot, *je veux*, ou *j'ordonne* , eſt ſouſ-entendu dans le Latin.

Quatriéme Exemple.

Cic. de Senect. n init. ***Nec Hercule ſi ego Scriphius eſſem, nobilis nec tu ſi Athenienſis eſſes , clarus unquam fuiſſes.***

C'eſt la réponſe que fit un jour Themiſtocle à un homme de Scriphe , qui luy reprochoit de ne devoir ſa reputation qu'à celle de ſa patrie. Vous ne ſeriez

pas ſi celebre que vous êtes, lui dit-il, ſi vous êtiez d'Athenes, ni moy ſi celebre que je ſuis, ſi j'étois de Scriphe. Cette expreſſion répond juſte à celle que j'ay citée de M. de Voiture : mon Terence n'eſt pas ſi correct que le vôtre, ni moy ſi correct que vous.

Voila les Gallicifmes de nôtre Auteur, qu'on trouve dans Ciceron & dans Phedre. Voyons ſi nous n'en trouverons point de la même ſorte dans la Langue Grecque.

En voicy quelques exemples que je rapporteray en François, mais que je traduiray mot à mot, & ſelon l'ordre du texte, pour ne bleſſer la delicateſſe de perſonne par des citations Grecques.

A Dieu ne plaiſe que je me glorifie en autre choſe qu'en la Croix de Nôtre-Seigneur JESUS- Gal. c. 6 v. 14.

CHRIST, par qui le monde eſt crucifié pour moy, & moy pour le monde. C'eſt dans l'Epître aux Galates ; au lieu qu'en François il faudroit dire ; par qui le monde eſt crucifié pour moy, comme je le ſuis pour le monde.

Autre Exemple.

Theſſ. 1. c. 3. v. 6. Vous avez ſans ceſſe de nous un ſouvenir plein d'affection deſirant de nous voir, comme nous vous ; pour dire : comme nous deſirons de vous voir ; ce qui revient à ces façons de parler fort ordinaires dans nôtre Langue ; il ne me connoît pas, ni moy luy ; il ne m'a pas veu, ni moy luy. Pour, ni je ne l'ay pas veu.

Autre Exemple.

Theſſ. 2. Ep. 1. v. 12. Afin que le Nom de Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST ſoit glorifié en vous & vous en luy. Pour, & que vous ſoyez glorifiez en luy. J'omets à deſſein pluſieurs autres Exemples.

Voila les Galliciſmes de nôtre Auteur bien en déroute.

Il devoit ſçavoir que nôtre Langue a tiré de la Latine & de la Grecque, pluſieurs manieres de parler, & que ce que nous prenons quelquefois pour un tour purement François, eſt ſouvent un tour Latin. Cette Remarque peut ſervir à lever bien des ſcrupules qui arrétent la plûpart de ceux qui écrivent en Latin, ou qui veulent porter jugement des pieces qui ſont compoſées en cette Langue. Une expreſſion qui leur paroît approcher un peu du François, leur eſt d'abord ſuſpecte, parce qu'ils ne font pas réflexion, que cette conformité qu'ils y trouvent peut venir fort ſouvent de ce que l'expreſſion Françoiſe aura été tirée de la Latine ; & pour en apporter quelques Exemples en paſſant, combien de gens ne

croiroient pas que ce fut parler Latin, de dire : *res incipit melius ire*. La choſe commence à mieux aller. C'eſt cependant Ciceron qui le dit : *Incipit res melius ire quam putaram.* De dire, *nolo eſſe longus*, je ne veux pas être long.

Cic. Ep. 17. Lib. 14. ad Att.

Cic. de nat. Deor. Lib. 1.

Cic. Lib. 2. de finib.

Id facis cum vis. Vous le faites quand vous voulez.

Cic. Ep. 18. Lib. 3. ad Att.

Quidquid vult, valde vult. Ce qu'il veut, il le veut bien.

Nec habeo quid mandem tibi. Je n'ay rien que je vous puiſſe mander.

Cic. de orat.

Non eſt res tam difficilis quam neceſſaria. Ce n'eſt pas une choſe ſi difficile que neceſſaire.

Cic.

Ad me ſcribe quod in buccam venerit. Ecrivez-moy ce qui vous viendra à la bouche.

Cic. Lib. 2. Ep. 1. ad Att.

Sumus ambo bellè curioſi. Nous ſommes tous deux bien curieux.

Cic. de amicit.

Amicitias plurimas & maximas commoditates continet.

Et une infinité d'autres de cette nature qu'il m'ennuye de copier. Voila où nous ont menez les pretendus Galliciſmes de nôtre Auteur. Mais aprés avoir montré qu'il a pris pour galliciſme ce qui ne l'étoit pas, il ne ſera pas inutile de faire voir quelles ſont dans nôtre Langue les façons de parler, qu'on peut appeller veritablement des galliciſmes.

QUELLES EXPRESSIONS DE NOSTRE LANGUE ON DOIT APPELLER GALLICISMES.

Nous avons pluſieurs façons de parler irregulieres, qui ſont tellement propres à nôtre Langue qu'on ne les trouve en aucune autre. Les unes conſiſtent à mettre le verbe auxiliaire *eſtre* pour celuy d'*avoir*. Ce qui fait une ſi grande irregularité de conſtruction, qu'on ne peut y trouver de regime, comme : il

s'eſt voulu tuer, pour : il a voulu ſe tuer. Il ne s'eſt pas voulu ſervir de mon cheval, pour : il n'a pas voulu, &c. & pluſieurs autres de la ſorte où le verbe auxiliaire *eſtre* ſe trouve joint à des verbes qui dans leurs conjugaiſons n'en reconnoiſſent point d'autres que celuy d'*avoir*, car on conjugue j'ay voulu, tu as voulu. Où eſt dans cette Phraſe, *il s'éſt voulu tuer*, le regime de ce verbe *eſt* ; quelle conſtruction en faire ? je dis le même de ces autres : Il s'eſt piqué le doigt, il s'eſt caſſé le bras, il s'eſt fait peindre, il s'eſt fait Religieux, il s'eſt fait paſſer Docteur. Le ſens naturel eſt : il a piqué à ſoy le doigt, il a caſſé à ſoy le bras, il a fait peindre ſoy, il a fait paſſer ſoy Docteur ; & c'eſt comme parlent les Etrangers quand ils apprennent nôtre Langue, parce que ce ſont

des irregularitez qu'il n'y a que l'uſage qui leur puiſſe apprendre. On dira peut-être que ce ſont des Phraſes Grecques que nous avons imitées à l'exemple des Latins ; comme *fractus membra* dans Horace, pour : *fractus ſecundum membra. Manus revinctum* dans Virgile, pour : *per manus, juxta manus. Os humeroſque Deo ſimilis* dans le même, pour : *circa os, ſecundum os.* Et qu'ainſi quand on dit il s'eſt piqué le doigt, c'eſt comme ſi l'on diſoit : il s'eſt piqué au doigt. J'en conviendrois s'il n'y avoit que cela, mais que faire de ce pronom reciproque *ſe* qui eſt aſſurément au datif & qui eſt joint au verbe *eſtre ?* D'ailleurs il ne faut pas donner un ſens paſſif à une Phraſe qui en a un actif ; car, il s'eſt piqué le doigt ne veut pas dire ſeulement qu'il eſt piqué en cette partie, mais

il veut dire encore que c'eſt lui-même qui s'eſt fait ce mal, ſoit par mépriſe ou autrement ; car ſi c'eſt un autre qui l'ait piqué, on ne dira pas qu'il s'eſt piqué; Mais comment encore expliquera-t-on par une Phraſe Grecque : il s'eſt fait peindre, il s'eſt donné la mort, & pluſieurs autres de cette nature ; je ſçay bien que nous avons en nôtre Langue certaines Phraſes qu'on ne peut expliquer ſans recourir à des prépoſitions ſouſ-entenduës, comme ſont : dormir la nuit, joüer le jour, ſe chauffer l'Hyver, ſe baigner l'Eté, demeurer une heure, courir les campagnes ; c'eſt à dire pendant la nuit, pendant le jour, durant une heure, en Hyver, en Eté, par les campagnes, &c. Mais il y a bien de la difference entre ces ſortes de Phraſes & celles dont il s'agit, car il eſt viſible que le mot

de *jour*, de *nuit* & d'*heures* n'eſt là le cas d'aucun verbe qui précede; au lieu que dans ces autres cy, il s'eſt piqué la main, il s'eſt brûlé le doigt, l'on voit clairement que la main eſt le cas du verbe *piqué*, & que le doigt eſt le cas du verbe *brûler*.

Les autres conſiſtent à mettre le pronom reciproque *ſe* avec un verbe qui ne le ſçauroit gouverner, comme en ces exemples cy : il s'en va, il s'enfuit, il ſe meurt, car on ne dit pas : aller quelqu'un, enfuïr quelqu'un, mourir quelqu'un, &c. Il s'en va, ne peut donc être regulier comme il s'en réjoüit, il s'en fâche, &c. car comment conſtruire ce pronom reciproque *ſe* avec le verbe *aller*.

D'autres conſiſtent dans l'irregularité du nombre, comme : il eſt neuf heures, il eſt dix heures, pour : ils ſont neuf heures,

ils ſont dix heures, ce qui ſe diſoit autrefois ; il faut avoüer pourtant qu'à la rigueur il n'y a point là d'irregularité de nombre, parce que neuf heures ſe prend dans un ſens ſingulier, & que quand on dit il eſt neuf heures, cela veut dire : il eſt le tems appellé neuf heures ; mais quand il y auroit de l'irregularité, je n'oſerois traiter ces expreſſions de galliciſmes, parce qu'on trouve ſouvent en Grec des nombres pluriers avec un nombre ſingulier, comme en Latin des verbes pluriers avec des nominatifs ſinguliers. On dit encore il luy eſt deû deux mille écus, il ſe fait bien des crimes, il a un Livre à moy, qui ſont les Confeſſions de Saint Auguſtin ; il ſeroit aiſé de rendre raiſon de ces irregularitez apparentes, mais cet examen nous écarteroit.

Il y a des gens, il y a des

hommes &c. & autres Phraſes irregulieres pour le nombre ; mais que je n'oſerois non plus traiter de galliciſmes, parce qu'il s'en trouve beaucoup de cette ſorte dans la Langue Grecque.

Il y en a d'autres qui ont de la regularité dans la conſtruction, mais qui n'en ont pas dans le ſens, à prendre les mots à la lettre, comme ſont : ſe loüer de quelqu'un, ſe battre contre quelqu'un, &c. car ſe donner des loüanges à ſoi-même, ſe vanter, n'eſt point ce que *ſe loüer* ſignifie en cette occaſion ; ſe donner des coups à ſoi-même, n'eſt point ce que ſignifie ici ſe battre. Il n'en eſt pas de ces expreſſions comme de celles-ci, ſe plaindre de quelqu'un, ſe fâcher contre quelqu'un ; car ſe plaindre de quelqu'un, c'eſt veritablement ſe plaindre ſoi-même de quelqu'un, comme nous

plaindrions quelqu'un de quelque choſe ; ſe fâcher contre quelqu'un , c'eſt veritablement ſe fâcher ſoi-même , s'exciter au chagrin, comme nous y exciterions quelqu'autre ; mais ſe loüer de quelqu'un , ſe battre contre quelqu'un , c'eſt un vray galliciſme qu'on ne ſçauroit expliquer qu'en abandonnant la ſignification naturelle des termes.

Il y a des galliciſmes de mille ſortes, & je n'aurois jamais fait ſi je les voulois tous rapporter. J'ajoûteray encore ceux-ci, faire beau, faire ſombre, faire chaud, faire froid, faire du Soleil, être ſur ſa bouche, pour dire : être ſujet à ſa bouche ; faire bon, pour dire : ſe faire caution de quelqu'un ; faire bon encore, pour dire, y avoir du plaiſir ou du profit , comme : il fait bon ſe promener le ſoir en Eté, il fait bon vivre en un tel lieu , il

fait bon avec luy ; j'y ajoûte, il fait mauvais, comme : il fait mauvais avoir à faire à luy, faire ſa main, pour dire : profiter induëment de quelque maniement qui nous a été confié ; & ces autres encore, ſe prendre à pleurer, ſe prendre à rire, dont il ſeroit aſſez difficile de rendre raiſon.

Porter ſur une choſe, pour dire, être appuyé ſur une choſe ; connoître quelqu'un de longue main, pour dire, depuis long-tems ; ſe connoître à une choſe, s'entendre à une choſe, & une infinité d'autres que j'omets à deſſein.

GUERIR UN VICE.

La Phraſe eſt bonne, nonobſtant ce qu'en croit un de nos Critiques, lequel la trouve ſi nouvelle qu'il s'imagine que j'en ſuis l'Auteur ; mais il faut l'excuſer, il ne ſçait pas qu'elle eſt p. 235.

d'Amiot, lequel dit dans le Traité *du trop parler :* c'eſt une Cure bien fâcheuſe & bien mal aiſée à la Philoſophie, qu'entreprendre de guarir le vice de ceux qui parlent trop. Guerir un vice n'eſt donc pas une Phraſe ſi nouvelle.

GRAND HOMME, GRAND SENS.

J'ay dit dans mon premier Volume, en parlant de *grand homme*, que ce terme marquoit un grand ſens & une vaſte prévoyance, &c. Le Critique dont je viens de parler dans la Remarque precedente ne trouve pas cela juſte ; & il demande comment un devot, car c'eſt ainſi qu'il me fait l'honneur de me traiter, peut imaginer un grand homme, ſans faire entrer quelque vertu dans ſa compoſition, comme ſi la veritable grandeur ne renfermoit ni droi-

ture, ni bonté. Mais il me ſemble qu'on peut bien luy demander comment un homme éclairé peut imaginer un grand ſens, ſans y comprendre aucune vertu : il devoit ſçavoir qu'un grand ſens, ſelon l'Écriture, eſt une qualité inſeparable de la vertu. C'eſt pourquoy nous liſons dans l'Eccleſiaſtique, que ſi l'on a une fille à marier, il la faut donner à un homme de grand ſens. Et dans les Proverbes, que les parens peuvent bien donner des richeſſes, mais qu'il n'y a que Dieu qui donne la femme prudente & ſenſée. Voila comme l'envie de reprendre fait de tems en tems égarer mes Cenſeurs.

Eccleſ. c. 7. v. 27. & homini ſenſato da illam.

Prover. c. 19. à Domino autem uxor prudens.

GRIEF CONSIDERABLE.

Monſieur Menage a dit que *grief* étoit bon, l'uſage n'a point changé là-deſſus depuis ſa Remarque. Ce mot eſt encore de bon goût, quoy qu'en diſent

certains précieux & certaines précieuſes ; on le trouve dans les Livres les plus nouveaux & les mieux écrits. Le Pere Cheminais s'en ſert en mille endroits de ſes Sermons.

Un homme, dit-il, qui ſe contente d'obſerver la Loy, lors qu'elle oblige ſous peine de peché mortel, ne peut pas prudemment ſe promettre de ces graces ſpeciales, dont nous avons beſoin pour nous maintenir dans la voye des Commandemens ; d'où je concluërai qu'un homme alors, quoy qu'il ſe flatte de ne vouloir point commettre de peché *grief* contre la Loy, eſt dans un peril évident & preſque infaillible d'en commettre.

Sermon ſur la parfaite obſerv. de la Loi de Dieu.

Vous n'êtes pas homme à vous faire violence ſur les emportemens continuels qui vous arrivent, vous vous contentez de ne vous échaper pas dans la co-

Sermon ſur le même Sujet.

lere à des paroles ou à des actions qui aillent à une offence *griéve.*

Si Heli avoit eu pour maxime de ne rien ſouffrir contre la Religion, Pilate contre la Juſtice, ils ſe ſeroient preſervez l'un & l'autre de ces fautes *griéves* où des illuſions ſi delicates les ont conduits.

H

HAÏR A MORT, HAÏR A LA MORT.

IL faut dire: *haïr à mort*, cela eſt inconteſtable, & l'uſage n'eſt point pour, *haïr à la mort*, qui d'ailleurs renfermeroit une équivoque. Les Rivaux ſe haïſſent à mort, dit un de nos Auteurs. La choſe eſt trop claire pour avoir beſoin d'exemples.

HUMAINEMENT PARLANT.

J'ay dit qu'*humainement* & *fauſſement* étoient preſque ſemblables, & que ce premier cachoit ſouvent ce que les choſes avoient de faux pour n'y laiſſer voir que ce qu'elles avoient de conforme à la cupidité. Et pour contredire ma Remarque, on me ſoûtient qu'il porte naturellement l'eſprit à entendre qu'on fait abſtraction de la Religion en s'en ſervant, & par conſequent de la rigueur de la verité ; & qu'ainſi bien loin de la bleſſer, il marque en quelque ſorte de l'égard pour elle. Je puis me tromper, mais il me ſemble que dire qu'*humainement parlant*, porte naturellement l'eſprit à entendre qu'on fait abſtractoin de la Religion & de la verité, c'eſt dire qu'il le porte naturellement à entendre qu'on va parler d'une maniere qui ne ſera con-

forme ni à la Religion, ni à la verité. Ainſi je dis une choſe, & mon Critique pour la combattre la repete en d'autres termes, je ne connoiſſois point encore cette methode de raiſonner.

Il eſt à remarquer, pourſuit-t-il, que cet adverbe humainement ne ſe prend pas ici dans le ſens avantageux de l'adjectif humain, & du ſubſtantif humanité, qui ſe diſent d'ordinaire en bonne part, mais bien plûtôt dans un ſens déſavantageux qui deſigne la foibleſſe & la miſere de la nature. Peut-on ſe contredire davantage ? car enfin puis qu'*humainement* ſe prend dans un ſens déſavantageux qui deſigne la foibleſſe & la miſere de la nature, il s'enſuit donc que quand on dit : humainement parlant, c'eſt comme ſi l'on diſoit : *ſelon la foibleſſe & la miſere de la nature.* Or je demande ſi parler ſelon la p. 207.

foibleſſe & la miſere de la nature, ce n'eſt pas parler fauſſement, injuſtement, déraiſonnablement ? Mon Cenſeur eſt bien obligeant de prouver ainſi mon ſentiment, au lieu du ſien.

HONNESTES GENS.

Ce terme n'eſt pas toûjours oppoſé à *mal honneſtes gens*. Par les honneſtes gens, on entend ſouvent les gens polis, les gens qui ont du monde & qui ſçavent vivre ; comme par exemple, en parlant d'un mot que l'on déſaprouvera : ce mot, dira-t-on, n'eſt que du petit peuple, il n'eſt pas en uſage parmi les honneſtes gens : C'eſt un homme groſſier, dit-on encore quelquefois, lequel n'a jamais vêcu avec les honneſtes gens. Un de mes Cenſeurs l'employe en ce ſens, quand il dit : il falloit ſe défier encore de la prononciation des Pariſiens, plus qu'il n'a fait;

ſait ; je n'entends pas du peuple, j'entends des *honneſtes gens* de Paris. Le Pere Bouhours s'en ſert dans le même ſens, quand il dit au ſujet de la Phraſe de *parler raiſon*, qu'il y a d'*honneſtes gens* qui uſent de cette Phraſe : & ailleurs, que quand on dit qu'un Prédicateur n'eſt ſuivi que du peuple, on exclud les gens de la Cour & les honneſtes gens de la Ville. Il dit encore en parlant de jour ouvrier, qu'il n'y a que le peuple qui diſe jour ouvrable, que tous les *honneſtes gens* diſent jour ouvrier.

Suite des Remarques nouvelles.

HAUTEUR.

C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un temeraire Auteur,
Prétend de l'Art des Vers atteindre la hauteur,

Art Poët. de M. Deſpreaux.

dit un de nos meilleurs Ecrivains. Ces Vers, dit le Cenſeur, dont nous avons parlé en dernier lieu, ne ſont pas les meilleurs du Livre d'où ils ſont

p. 107.

tirez, & pourquoy ? c'eſt à cauſe de ce mot de *hauteur* qui ne luy paroît pas bon en cet endroit ; il ne peut pas croire qu'on puiſſe dire, la hauteur d'un art, comme ſi ce terme ne pouvoit s'employer que dans le propre, & qu'il ne fût pas permis de s'en ſervir dans le figuré, au moins aux Poëtes ; on dit bien la ſublimité d'un art, pourquoy ne pourra-t-on pas dire la *hauteur*, pour la *ſublimité*, on s'en ſert en ce ſens en pluſieurs occaſions. La *hauteur* des Jugemens de Dieu, la hauteur des Myſteres de la Religion, &c.

Traduction de Lucien.

On trouve même dans Monſieur d'Ablancourt *la hauteur des Speculations* ; pour, *la ſublimité*, elle ſe mocque (dit-il) de la *hauteur* de leurs ſpeculations.

HABILE, POLI.

C'eſt quelque choſe d'aſſez curieux que la delicateſſe que

fait paroître un de mes Antagoniſtes, lors qu'il trouve à redire que j'aye mis *poli* au lieu d'*habile* dans ce paſſage de Quin- p. 140.
tilien : J'appelle uſage de la Langue la maniere dont les perſonnes polies ont coûtume de parler, comme j'appelle uſage du monde la conduite ordinaire des honneſtes gens : je devois, à ce qu'il dit, avoir mis *habiles* & non *polies*, parce que le Latin porte *eruditorum*, & qu'*eruditus* ſignifie habile. Ce Critique fait paroître en cela un grand diſcernement, & je m'étonne qu'il ne m'ait pas repris auſſi d'avoir traduit *Vocabo* par *j'appelle*, au lieu de le traduire par *j'appelleray*. Comment peut-on ignorer qu'un homme habile dans la politeſſe du langage, s'appelle un homme poli, comme un homme habile en matiere de Theologie s'appelle un Theolo-

gien, en matiere de Philoſophie un Philoſophe, de Mathematique un Mathematicien, &c. Or comme ici par le mot de *Eruditorum*, Quintilien n'entend parler que de ceux qui ſont habiles dans la politeſſe de la Langue, peut-on mieux le traduire que par *perſonnes polies*; le beau langage que c'eût été de mettre : j'appelle uſage de la Langue, la maniere dont les perſonnes habiles ont coûtume de parler; Comme s'il n'y avoit pas pluſieurs ſortes d'habiles gens, & qu'on n'en trouvât pas tous les jours qui ne ſçavent ce que c'eſt qu'élegance & que politeſſe de langage : nôtre Cenſeur eſt allé un peu vîte cette fois.

HOMME D'HONNEUR, HONNESTE HOMME.

N'eſt-ce point ſe ſervir d'un terme impropre, dit le même

Critique, que de dire de certains Prédicateurs indiſcrets, qu'ils diſent quelquefois à la face des Autels, ce qu'un homme d'honneur n'oſeroit dire dans la moindre compagnie ? Il vouloit dire, reprend-t-il, un honneſte homme, un homme ſage, poli, modeſte ſi vous voulez ; car pour homme d'honneur, on void bien qu'il ne s'agit pas là d'une affaire d'honneur.

Je ne ſçay quelle diſtinction on peut mettre entre un honneſte homme, & un homme d'honneur. J'avois crû juſques ici que c'étoit la même choſe, & j'avoué que je ne comprends pas qu'on puiſſe être homme d'honneur ſans être honneſte homme, ni honneſte homme ſans être homme d'honneur. Il faut pour y trouver de la difference avoir la penetration de nôtre Cenſeur.

HORS CELA, HORS DE LA.

Au lieu de dire *hors cela*, un de mes Cenſeurs pretend que j'ay dû dire *hors de là*, mais il n'a pas pris garde que lorſque *hors* ſignifie *excepté*, qui eſt le ſens où il ſe prend ici, on ne met point la particule *de* aprés ce mot. On dira en ce ſens *hors vous*, *hors luy*, & non *hors de vous*, *hors de luy*, tout le fâche. *Hors une choſe*, & non *hors d'une choſe.*

L'Auteur des Remarques nouvelles, qui admire le Livre de mon Cenſeur, a crû ſans doute devoir profiter de ſa Critique; car aprés avoir remarqué que *Mont* ſe dit, quand on y joint quelque choſe, comme : le Mont Liban, le Mont S. Michel, il ajoûte, *hors de là* on dit toûjours montagne, il n'a oſé dire *hors cela* de peur de dire mal, & c'eſt pourtant com-

me il devoit dire ; car *hors* ſe prend là pour *excepté*, & en ce ſens *hors* eſt la même choſe que *horſmis* ; en ſorte que quand on dit *hors cela*, c'eſt comme ſi l'on diſoit : *cela hors*, *cela étant mis hors*, *cela excepté*, & ainſi la particule *de* n'y convient pas. *Hors*, à le bien prendre, eſt veritablement là un adverbe & non une prépoſition, parce que s'il eſt mis devant le mot, ce n'eſt que par une tranſpoſition qui a paſſé en uſage ; Nous avons dans nôtre Langue pluſieurs termes de cette ſorte, que l'on prend pour des prépoſitions, parce qu'ils ſont devant les mots, & qui cependant n'en ſont pas, comme : *durant* & *excepté* ; car on dit, durant cette ſaiſon, durant la guerre, excepté eux, excepté lui ; pour dire, eux exceptez, luy excepté, cette ſaiſon durant, la guerre durant. Ce qui

fait qu'on ne s'apperçoit pas de ces tranſpoſitions, c'eſt que l'oreille y eſt accoûtumée; nous en avons de bien plus fortes que celles-là, dont nous ne nous appercevons pas, comme ſont : en ſon corps défendant, en chemin faiſant, &c. pour, en défendant ſon corps, en faiſant chemin; l'uſage ôte ce qu'il y a de rude dans une expreſſion ſi-tôt qu'il l'authoriſe.

I

IMMONDE, IMPUR.

IMpur ne ſe doit point dire quand il eſt queſtion des impuretez légales des Juifs. Hors cela on peut dire *impur*, au lieu d'*immonde*; comme, par exemple, en parlant du demon : l'eſprit impur, l'eſprit immonde, &

c'eſt

c'eſt critiquer à plaiſir que de pretendre, comme fait l'Auteur des Remarques nouvelles, que l'*eſprit impur* n'eſt pas une expreſſion correcte. J'avouë que l'eſprit immonde eſt bien dit, mais cela n'empêche pas que l'eſprit impur ne ſoit bien dit auſſi. Tout dépend de l'occaſion, ou l'on place les mots.

MOTS COMPOSEZ DE *in*.

Nous diſons fort bien : impeccable, intariſſable, innombrable, inépuiſable, & cependant l'on ne dit point peccable, tariſſable, nombrable, épuiſable ; j'en dis autant d'inſurmontable, incurable, inſatiable, & de quelques autres, comme : inéfacable, inéfable, inſcrutable, inextricable : à quoy j'ajoûte imperceptible, indicible, infructueux, inadvertance, indolence ; car on ne dit point, perceptible, dicible, fructueux, &c.

On y peut joindre, invincible, inévitable, indiſpenſable, indubitable, & impie, que j'ay remarqué dans mon premier Volume être inuſités au ſimple.

Il eſt vray que l'Auteur des Remarques nouvelles, en parlant d'*évitable*, m'attribuë de n'avoir obſervé que celuy-là; mais il fait voir en cela ou ſa bonne foy, ou ſon exactitude. Ces quatre ou cinq mots que j'ay rapportez valent bien inéxorable, implacable & irreconciliable, qu'il me reproche d'avoir oubliez, & qu'il regarde apparemment comme les ſeuls qu'on puiſſe ajoûter à inévitable.

Les mots qui commencent par R. prennent *ir* au lieu de *in*, devant eux, comme: irreligion, irreverence &c. Et de ceux-là nous en avons quelques-uns, dont les ſimples ſont auſſi hors d'uſage, comme: irrepara-

ble, irrevocable, irreconciliable, irremediable, irreprochable.

J'ay oublié de rapporter avec ceux en, *in*, incomprehenſible, incongruité, indecis, inenarrable, infatigable, intrepide, intrepidité, inviolable, invulnerable; car on ne dit point comprehenſible, congruité, decis, enarrable, fatigable &c. Ajoûtons-y inconteſtable, indomptable, inexpiable, immanquable, imprenable, intraitable, infiniment, inopiné : car on ne dira pas finiment, opiné &c.

Les mots qui commencent par une L. prennent *il*, au lieu de *in*. comme illicite, illegitime. Nous n'avons, je crois, que ces deux là où *il* ait la force d'une negation ; ils ſont tous deux uſités au ſimple, comme : licite, legitime.

Avant que de finir cette remarque, il n'eſt pas inutile d'ob-

ſerver qu'il y a des mots compoſez de *in*, leſquels ſont inuſitez au ſimple, quand la propoſition eſt affirmative, & uſitez quand elle eſt negative, tels que ſont, incompatible, inconſolable, inconcevable, inexplicable; par exemple, on dira bien, cela n'eſt pas concevable, cela n'eſt pas compatible, & cependant l'on ne dira pas, il eſt conſolable, cette difficulté eſt explicable, cela eſt concevable, cela eſt compatible &c. ce ſont des bizarreries de l'uſage.

JALOUSIE,
AVOIR DE LA JALOUSIE.

P. 340. *Exemple.* La jalouſie que les Connoiſſeurs ont les uns des autres, fait qu'au lieu de ſe rendre juſtice mutuellement, ils gardent un ſilence religieux ſur le merite des Livres.

On dit : avoir de la jalouſie d'une choſe, mais on ne dit

point avoir de la jalouſie de quelqu'un, il faut dire : *contre quelqu'un*. L'Auteur devoit donc mettre : la jalouſie que les Connoiſſeurs ont les uns *contre les autres ;* & non, les uns des autres. Il eſt vray qu'on dit, être jaloux de quelqu'un, mais on ne dit pas pour cela, avoir de la jalouſie de quelqu'un.

IL SE DIT QUE.

Je ſuis bien trompé ſi ce n'eſt là une Phraſe Provinciale : Je ſçay qu'on dit, il ſe dit bien des choſes de luy, il ſe dit bien des nouvelles, il ſe dit bien des menſonges ; mais pour, *il ſe dit que*, c'eſt une Phraſe barbare. Il ſe dit de Saint Ignace, qu'il liſoit tous les jours au matin un des Chapitres de ce Livre, dit un certain Traducteur de l'Imitation. Voila une authorité, je l'avouë ; mais tous les Traducteurs de l'Imitation ne ſont pas

des modelles de politeſſe en nôtre Langue.

IL N'Y A SI &c.

Cette façon de parler : *il n'y a ſi* &c. n'eſt que du ſtile mediocre & du diſcours familier, mais elle y eſt tres-élegante : Il n'y eut ſi petit eſpace qui ne fut rempli de ſes troupes, dit M. de Vaugelas. On ſe portoit, dit le même Auteur, la pointe de l'épée contre le viſage les uns des autres, & il n'y avoit homme ſi lâche qui s'en pût défendre.

Dans le diſcours ſublime, j'aimerois mieux un autre tour, quoi que plus long. Dans l'entretien, par exemple, je ne crois pas qu'on dût faire difficulté de dire : il n'y eut famille ſi pauvre qui ne s'efforçât de contribuer par ſes charitez à une œuvre ſi ſainte; mais dans un diſcours d'un ſtile un peu élevé, je crois qu'il faudroit dire : il n'y eut point de

famille, pour pauvre, ou, quelque pauvre qu'elle fut, qui ne s'efforçât de contribuer par ſes charitez à une œuvre ſi ſainte.

IMITER.

Imiter ne ſe dit que du moindre au plus grand, ou d'égal à égal; & une perſonne qui parlera bien, ne dira point par exemple, que Dieu imite les hommes, à moins qu'il ne veüille marquer que Dieu prend quelquefois plaiſir à s'abaiſſer juſques-là. On dit, *imiter ſes Anceſtres*, imiter les Grands, imiter les Saints, imiter un Auteur. Selon ce principe, je ne ſçay ſi l'on doit approuver l'expreſſion d'un certain Ecrivain, qui aprés avoir parlé du Teſtament de ce Philoſophe, qui ordonna que ſon corps fut jetté à la voirie, pour être encore bon à quelque choſe aprés ſa mort: ajoûte qu'un ſaint Evêque imita la ge-

nerosité de ce Philosophe, dans une maladie dont il crut mourir à Padouë, en legant son corps aux Chirurgiens de cette Ville pour en faire une Anatomie. Il me semble que ce n'est pas bien s'y prendre pour loüer un saint, que de dire qu'il imita la generosité d'un Payen, puisque la vertu d'un Philosophe est fort au-dessous de celle d'un Chrêtien.

INTESTIN, INTERNE, INTERIEUR.

Voicy la difference qu'il y a entre ces trois mots. *Intestin* adjectif ne se dit que dans le figuré, *interne* que dans le Physique, & *interieur* que dans le moral. Une gûerre intestine, une maladie interne, une joye interieure.

Intestin se dit en mauvaise part, & *interne* & *interieur* en bonne & en mauvaise. On ne

dira pas une paix *inteſtine*, comme on dit une guerre *inteſtine*: mais *interieur* & *interne* ſe diſent également en bien & en mal : une fiévre interne, un remede interne, une joye interieure, une triſteſſe interieure.

IMMISERICORDIEUX.

IMPIEUSEMENT, INCHARITABLE.

Perſonne, à ce que pretend un certain Puriſte, n'a beſoin d'être averti que ces mots ne ſe diſent pas ; On ne voit neanmoins aujourd'huy que précieux & que précieuſes affecter ces ſortes de termes, & il n'y a pas long-tems que j'entendois dire de ſang froid, Intheologien, Inphiloſophe &c. Il faut pourtant tenir ici un milieu, car il y a des mots qui s'accommodent mieux que d'autres de cette particule *in*, & je me ſouviens là-deſſus d'inconvertible, que j'ay oüy dire avec beaucoup de gra- P. 324.

ce en un ſens moral, à un Prédicateur qui poſſedoit bien nôtre Langue. Si les perſonnes du Siecle, diſoit-il, ſe convertiſſent dans le monde, ſerez-vous inconvertible dans le Monaſtere? ce mot eſt hardi ainſi employé dans le figuré, mais il eſt bien placé dans cet exemple.

Le P. Chemi-nais.

JADIS.

J'ay dit dans mes premieres Réflexions, que ce mot n'étoit bon qu'en Poëſie; je m'en retracte, il eſt tres-beau en Proſe quand on ſçait bien le placer; & il me ſemble que M. de Vaugelas l'employe ſi à propos, en parlant de cette fameuſe Ville de Perſépolis qu'Alexandre brûla, qu'on pourroit dire encore aujourd'huy avec la même grace qu'il l'a dit autrefois: Tel fut le deſtin de cette Ville, l'œil de l'Orient & le Siege de ſon Empire, où venoient autre-

fois tant de Nations emprunter des Loix pour ſe policer, qui fut *jadis* l'unique terreur de la Grece, & qui ayant équipé une Flotte de mille voiles, & aſſemblé les Armées prodigieuſes, dont l'Europe fut inondée, couvrit la Mer de vaiſſeaux, perça les Montagnes, & les rendit navigables.

J'en dis autant de cet autre Exemple : alors Marie avoüa que le tout-Puiſſant avoit accompli en elle les promeſſes qu'il avoit fait *jadis* à leurs Peres. Ce terme a ſur tout de la beauté dans le ſtile ſublime, parce que les vieux mots donnent ſouvent de la majeſté au diſcours. Le Prédicateur dont nous venons de parler dans la remarque precedente, diſoit dans un celebre Auditoire, en parlant de la profeſſion Religieuſe, ce ſeroit une choſe bien

digne de nos larmes, qu'une profeſſion *jadis* ſi venerable vint a tomber dans le mépris par nôtre tiedeur & nôtre negligence. C'eſt ſuivant ces Exemples qu'on a dit dans l'Edition nouvelle de l'Imitation, qui paroît à preſent ſous ſon ancien Titre de *Conſolation Interieure*. David ce Roy ſi pieux, danſa devant l'Arche par un tranſport divin, en repaſſant dans ſa memoire les faveurs que Dieu avoit *jadis* accordées à ſes Peres.

Conſolation interieure, 4. Partie.

IDOLE.

L'un des deux Auteurs, dont nous avons déja rapporté tant de fautes, pretend qu'*Idole* ne convient qu'à des figures fabriquées, pour être l'objet d'un culte Religieux; il a voulu dire, d'un culte ſuperſtitieux, ou bien d'un culte Divin; car nos Images, par exemple, ne ſont pas des idoles, mais cela n'eſt rien,

voyons ce que ſignifie le mot d'*Idole* : ſelon le Grec, il ſe dit de toute figure, qui nous repreſente quelque choſe ou de vray, ou de fabuleux, ſi ce n'eſt dans les Auteurs Eccleſiaſtiques où il ſe prend particulierement pour les Dieux des Payens. Homere & Plutarque appellent même de ce nom, les images que l'eſprit ſe forme des objets ; & un autre Auteur appelle ainſi le corps de l'homme, quand il eſt mort : l'ame (dit-il) abandonnant le corps ſon domicile, ne laiſſe aprés elle qu'un idole froid & corruptible. Hipp. Aphor. ult.

Nous n'étendons pas moins en François la ſignification de ce terme, & nous appellons *Idole* les ſpectres, les phantômes, & tout ce qui n'ayant qu'une apparence de verité peut impoſer aux yeux : comme, par exemple : Orphée croyoit ramener

Euridice, & il ne trouva qu'une vaine idole. Ceriſi a dit dans ſa Metamorphoſe :

Et que le ſens charmé d'une trompeuſe Idole,
Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon vole.

Ainſi c'eſt ſe tromper que de croire avec nôtre Cenſeur, que ce terme ne puiſſe ſignifier que des Images de faux Dieux.

IL N'Y A PAS D'APPARENCE, IL N'Y A PAS MOYEN.

C'eſt une expreſſion fort irreguliere, mais fort en uſage. Voila un grand orage, il n'y a pas d'apparence de partir par ce tems-là ; pour, il n'y a pas moyen. Il envoya dire aux Grecs, que de penſer tirer la guerre en longueur, il n'y avoit pas d'apparence, à cauſe que l'Hyver étant proche, il n'y avoit pas aſſez de vivres pour une ſi grande Armée. Vaug. Quint.

Ce qui rend cette façon de parler irreguliere, c'eſt qu'il y

a quelque choſe de ſouſ-entendu. Quand je dis, par exemple, il n'y a pas d'apparence de partir par ce tems-là, cela veut dire ; il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit raiſonnable, qu'il ſoit convenable de partir par ce tems-là. Il y a peu d'expreſſions irregulieres dans nôtre Langue, dont on ne pût rendre ainſi raiſon, ſi l'on vouloit un peu les examiner.

IL EST FORCE, &c.

C'eſt une Phraſe dont la conſtruction ne paroît pas d'abord, mais qu'il eſt neanmoins facile de trouver. *Il eſt*, eſt mis là pour, *il y a*. Comme quand nous diſons, *il eſt* des hommes, pour ; *il y a* des hommes : il eſt force, eſt donc mis pour, il y a force. En ſorte que quand on dit : il eſt force que cela ſoit, c'eſt comme ſi l'on diſoit: il y a force, c'eſt à dire, ne-

ceſſité, afin que cela ſoit : car le *que* eſt mis là pour *afin que*. Quand une fois les membres plient, il eſt force, dit M. de Vaugelas, que le corps cede & ſuccombe ſous le poids.

INCARTADE.

Il y a des perſonnes qui n'oſeroient ſe ſervir de ce mot que dans la converſation ; on peut neanmoins l'employer ailleurs, & le Pere Cheminais s'en ſert, ce me ſemble, fort à propos dans cet Exemple : je ne dis rien de ces refus outrageans, qu'il faut ſouvent eſſuyer ; de ces bruſques *incartades* & de ces éclats fâcheux de creanciers avides, d'autant plus acharnez à nous faire inſulte, qu'ils eſperent nous contraindre plus aiſément par les voyes d'honneur.

Serm. ſur les vœux de Relig.

INVENTER LE PREMIER.

Il ſemble à quelques perſonqu'il ſuffiſe de dire *inventer* ſans ajoûter

ajoûter *le premier*, & qu'on ne puiſſe inventer, qu'on n'invente le premier. On entend neanmoins dire fort ſouvent, ces Peuples ſont les premiers qui ont inventé la Muſique, qui ont inventé la navigation, &c. & c'eſt fort bien parler ; car comme on peut ignorer une choſe qui aura déja été inventée par d'autres, on peut par conſequent l'inventer ſoi-même aprés, & les autres l'auront inventée les premiers ; Auſſi M. de Vaugelas ne fait pas difficulté de dire, en parlant des Tyriens. Ce Peuple a été le premier qui a inventé les Lettres. Les raffinemens gâtent tout en matiere de langage. Vaug. Quint.

S'INFORMER A QUELQU'UN,
S'INFORMER DE QUELQU'UN.

Ce n'eſt pas la même choſe ; la perſonne à qui l'on demande des nouvelles d'une autre, eſt

celle à qui l'on s'informe, & la perſonne dont on demande des nouvelles, eſt celle de qui l'on s'informe. Si, par exemple, je ſuis en peine d'un amy & que j'en demande des nouvelles, je m'informe de mon amy : & la perſonne à qui je m'adreſſe pour en ſçavoir, eſt celle à qui je m'informe. Les Provinciaux ont beſoin de cette Remarque.

Il me tarde.

Vaug Quint.

Cette façon de parler n'eſt que du diſcours familier, mais elle y eſt élegante. Quoy ? vous verrez regner ce monſtre, & vous le ſouffrirez ? Pour moy *il me tarde* que je ne le voye attaché en Croix, payer à tous les Rois & à tous les Peuples de la Terre, la peine de ſa perfidie.

Incapable.

Incapable, en quelque ſens qu'on le prenne ne convient qu'à

la perſonne. Un homme incapable d'une lâcheté, incapable de faire du mal. La vieilleſſe rend les gens incapables de travail, &c. on ne dira pas de même, qu'une choſe eſt incapable, & ce ne ſeroit qu'à un Etranger qu'on pourroit pardonner, de dire : qu'une chambre eſt incapable de tenir tant de monde ; que ce caroſſe eſt incapable de tenir plus de ſix perſonnes, c'eſt à quoy n'a pas pris garde l'Auteur du Dictionnaire Univerſel, quand il a dit : Cette digue eſt incapable de reſiſter ; ni l'Auteur des Remarques nouvelles, lequel appelle un roſeau, une choſe *incapable* de faire du mal, j'aurois crû ce Grammairien *incapable* de faire une telle faute.

JUSQUES.

Ce mot ſe prend en des ſignifications differentes, quelque-

fois il marque l'étenduë ou la durée, comme : juſqu'aux extrémitez du monde, juſques aux Siecles à venir, juſques à la nuit; & quelquefois ſeulement la qualité de la choſe, ſans aucun raport au tems ni au lieu, comme : eſtre affligé juſques aux larmes, eſtre triſte juſques à la mort, c'eſt à dire eſtre affligé juſqu'à verſer des larmes, eſtre triſte juſqu'à mourir. Tout le monde entend cela.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit neanmoins que cette derniere expreſſion renferme une équivoque, & que *je ſuis triſte juſqu'à la mort*, ſignifie : je ſuis triſte juſqu'au tems de ma mort, ma triſteſſe doit durer juſques à ce que je meure; & pour ôter cette pretenduë équivoque, il veut qu'on diſe : je ſuis ſaiſi d'une triſteſſe capable de me faire mourir. Cette Critique eſt pour

le moins auſſi delicate, que celle de celuy qui ne trouvoit pas que ce fût parler nettement, de dire; vous aimez la chaſſe, mais je l'aime encore plus que vous. Je crois que nôtre Puriſte ſeroit aſſez de ce ſentiment, & que s'il étoit conſulté là-deſſus, il diroit que de la maniere que la Phraſe eſt conçûë; on ne ſçait, ſi *je l'aime plus que vous*, veut dire: *je l'aime plus que je ne vous aime*, ou *je l'aime plus que vous ne l'aimez*. Ce qu'il dit ailleurs ſur les Puiſſances Eccleſiaſtiques & Seculieres, me perſuade qu'il eſt d'un diſcernement aſſez fin pour cela. Selon ce Puriſte, *eſtre malade à la mort*, ne ſignifiera autre choſe ſinon, eſtre malade à l'heure qu'on doit mourir, ou lors qu'on va mourir. Je doute qu'un ſi grand ennemi des équivoques, oſât dire: *jetter les yeux*, &

preſter l'oreille ; pour dire, regarder & écouter.

LABIALE.

On me reproche dans un certain Livre, d'avoir dit que *labiale* étoit bon. *La parole labiale.* On pretend même que ce n'eſt pas un mot qui ſe diſe. Voyons ce qui en eſt. On appelle *labiale*, en terme de Palais, les offres qui ſe font ſimplement de bouche ; & ceux qui étant faits par écrit n'ont pas plus de force, à cauſe qu'il n'y a point de deniers effectifs qui ſoient offerts. *Labiale* eſt outre cela un terme de Grammaire, les Grammairiens diſtinguant les lettres en *labiales*, *dentales*, *gutturales*, *&c.* Peut-on croire aprés cela, que ce ne ſoit pas un mot qui ſe diſe.

LIAISONS,

MAUVAISES LIAISONS DE MOTS.

J'appelle faire de mauvaiſes

liaiſons de mots, joindre enſemble des termes qui ne ſont pas faits l'un pour l'autre, comme : la privation de ce bien (c'eſt de la vie dont il s'agit) renferme la privation de tous les autres. p. 38.

La privation ne renferme pas, elle exclud : ainſi le mot de *renfermer* ne convient pas en cet endroit, il falloit dire : la privation de ce bien exclud tous les autres, ou bien exclud la poſſeſſion de tous les autres, & non pas *renferme* la privation de tous les autres, qui eſt une Phraſe Françoiſe-Allemande, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte.

Autre Exemple.

Un Ecrivain aſsûré du ſuccés de ſon Livre..... n'y regarde pas de ſi prés, comme il n'eſt point éclairé par la crainte du Jugement des hommes, il eſt 332.

ſujet à ſe laiſſer ébloüir par la premiere lueur de raiſon & de verité. L'Auteur a voulu dire: *comme il n'eſt point retenu par la crainte*, car la crainte n'eſt pas une lumiere pour éclairer. On dira bien être éclairé par les lumieres de la raiſon, du jugement, du bon ſens, &c. mais par la crainte, cela eſt nouveau.

Autre Exemple.

344. Un Livre où le bon ſens, l'érudition utile & la veritable politeſſe brillent de toutes parts.

Le bon ſens ne brille pas, c'eſt l'eſprit qui brille; c'eſt pourquoy on dit ſouvent, il n'a pas de brillant, mais il a bon ſens; il ne dit rien qui brille, mais ce qu'il dit eſt ſolide. Il ne faut point tant chercher ce qui brille, il faut s'attacher au bon raiſonnement; les penſées brillantes ne ſont pas toûjours les plus ſolides.

L

LE PLUS GRAND GENIE DE NOSTRE LANGUE.

ON dira bien : le plus grand genie de nôtre Siecle, le plus grand genie de nôtre tems ; mais pour, le plus grand genie de nôtre Langue, pour dire : le genie qui a le mieux ſçû nôtre Langue, c'eſt une Phraſe qui m'eſt ſuſpecte. Si quand on dit : le plus grand genie de nôtre Siecle, cela ſignifioit : le genie qui a le mieux entendu nôtre Siecle, j'approuverois qu'on dît : le plus grand genie de nôtre Langue ; mais comme le plus grand genie de nôtre Siecle ne ſe prend point en ce ſens, il me ſemble qu'on doit paſſer avec peine *le plus grand genie de nôtre Langue*, pour dire : le genie

qui a le mieux poſſedé nôtre Langue ; autrement il faudra donc dire auſſi le plus grand genie des Mathematiques, le plus grand genie des Fortifications, le plus grand genie de la Muſique, pour dire : qui entend le mieux, ou qui a le mieux entendu les Mathematiques, les Fortifications, la Muſique. Je doute donc que lorſque l'Auteur des Remarques nouvelles, en parlant de la Province où eſt né M. de Vaugelas, a dit qu'elle a porté le plus grand genie de nôtre Langue, il ait dit bien correctement ce qu'il a voulu dire.

LE *au lieu de* SON.

L'Exemple fera entendre ce qu'on veut dire : il le prit par le bras, il le tira par le manteau. Le premier eſt bon, & il y a faute au ſecond, il faut : par ſon manteau, & non : par le man-

teau. Pour ne point ſe tromper en ces ſortes de Phraſes, il n'y a qu'à obſerver ſi ce dont on parle, fait partie de quelque choſe de nous ; comme la main, le bras, &c. ou s'il nous eſt purement exterieur, comme nôtre épée, nôtre habit, &c. car dans le premier ſens, il ne faut point ſe ſervir de *ſon*, ni de *mon*, ni de *ton*, quand le verbe qu'on employe peut ſouffrir le pronom *ſe*. Ainſi l'on dit : il s'eſt caſſé le bras, il l'a pris par la main, & non il a caſſé ſon bras, il l'a pris par ſa main. Mais dans le ſecond ſens, c'eſt à dire lorſque la choſe eſt purement exterieure, il faut ſe ſervir de *mon*, de *ſon* & de *ton ;* comme : je l'ai tiré par ſon manteau, & non, par le manteau, il m'a tiré par ma robe, & non, par la robe.

LE, ME, TE, SE, NOUS, &c. *Où il les faut placer dans certaines Phraſes.*

Exemple. Je *le* veux voir, je veux *le* voir ; l'un & l'autre eſt bon ; On peut mettre ces pronoms comme ils ſe preſentent, tantôt devant, & tantôt entre les deux verbes : l'on en trouve des exemples dans les meilleurs Auteurs.

Devant, comme : Si les Payens ont enviſagé cette paſſion comme une honteuſe ſervitude, avec quels yeux les Chrêtiens ne *la* doivent-ils point regarder : pour, ne doivent-ils point *la* regarder.

Serm. du P. Cheminais ſur l'Imp.

Si vôtre main vous devient une occaſion de peché, il *la* faut couper : pour, il faut *la* couper.

Serm. ſur la difficul. du ſalut par le P. Cheminais.

Ceux qui ont été touchez d'un deſir ſincere de faire leur

ſalut, ſe ſont perſuadez qu'il n'y avoit point d'autre moyen de marcher par la voye étroite, que de l'*aller* chercher dans les Deſerts : pour, que d'aller *la* chercher. Serm. du P. Cheminais ſur la difficulté du ſalut.

Cette incertitude de la mort eſt le plus ſeur motif qu'on *luy* puiſſe propoſer, pour le faire ſortir de l'état où il eſt : pour, qu'on puiſſe *luy* propoſer. Serm. ſur l'Inc. de la mort par le Pere Cheminais.

Vous vouliez qu'il *vous* vinſt rendre compte de ſa conduite ; le voila, ſoûtenez ſi vous pouvez la terreur de ſes regards : pour, qu'il vint *vous* rendre, &c. Serm. du Pere Chem. ſur le jugement dernier.

Entre les deux verbes ; Comme : c'eſt bien ici que je puis *vous* adreſſer les paroles du Sage : pour, que je *vous* puis. Serm. du Pere Chem. ſur l'Inc. de la mort,

Ayez ſoin de plaire à Dieu, qui ne peut *ſe* reſoudre à vous perdre : pour, qui ne *ſe* peut reſoudre.

Pecheurs, quand on veut *vous*

Au même Sermon. guerir du trop grand ſoin que vous avez de vôtre corps, cela vous touche peu : pour, on *vous* veut guerir.

Il y a des occaſions où la Phraſe eſt rude, quand le pronom eſt placé devant, & d'autres où elle eſt rude, quand il eſt placé ailleurs ; alors c'eſt à l'oreille à en juger. Il n'y a perſonne, par exemple, qui ne ſente qu'il eſt mieux de dire, nous ne pouvons nous en délivrer ; que non pas, nous ne nous en pouvons délivrer. C'eſt l'épreuve la plus rude ou *ſe* puiſſe trouver la vertu ; que non pas, où puiſſe *ſe* trouver la vertu. Et ainſi de pluſieurs autres Exemples.

Serm. par le P. Cheminais ſur la Reſtitution. Apprenons de Zachée comment *nous nous* devons comporter envers nôtre prochain. Il falloit, comment *nous* devons *nous* comporter, cela euſt

été plus doux ; mais ce ne ſont pas là de grandes fautes. Cependant comme on eſt obligé de montrer toûjours ce qu'il y a de meilleur , il faut ſouvent éplucher les plus petites choſes & deſcendre juſqu'à des minuties ; & quoy que je me ſois peut-être trop étendu dans cette Remarque , je ne crois pas neanmoins pouvoir me diſpenſer d'ajoûter , qu'encore qu'il ſoit indifferent de mettre le pronom devant ou aprés , comme nous venons de le montrer : cependant la maniere la plus naturelle de le placer , c'eſt de le mettre devant les deux verbes, ou avant les particules qui precedent le verbe : comme ſont *pas , point , plus , &c.* & je remarque que M. de Vaugelas le fait preſque toûjours : Il arriva à la Ville de Caſtobule , où Parmenion *le* vint trouver : pour ,

vint *le* trouver.

Vaug. Quint. Rien ne fit tant paroître la puiſſance de la fortune, comme de voir que les mêmes Officiers, qui avoient dreſſé la tente de Darius avec tout l'appareil & le luxe qu'on *ſe* peut imaginer, peu d'heures aprés gardoient toutes ces richeſſes pour Alexandre : pour, qu'on peut s'imaginer.

Vaug. Quint. Je *vous* veux montrer que je ſçay vaincre & obliger les vaincus, pour ; je veux *vous* montrer.

Vaug. Quint. Ce ſable ardent penetroit juſqu'aux os, & s'y attachoit tellement qu'on ne l'*en* pouvoit tirer : pour, qu'on ne pouvoit l'*en* tirer.

Vaug. Quint. Un Corbeau volant pardeſſus l'Autel & *s'*allant percher ſur la prochaine Tour, s'empêtra tellement les aîles, qu'il fut pris à la main : pour, & allant *ſe* percher.

La guerre qui *luy* alloit tomber ſur les bras, &c. pour, qui alloit *luy* tomber. Ce que j'ay dit des pronoms, ſe doit entendre de la particule *en* & de la particule *y*. Comme : s'il *en* faut croire la renommée, le Peuple de Tyr a été le premier qui a inventé les Lettres : pour, s'il faut *en* croire. Vaug. Quint.

Il étoit accouru à Peluſe une grande multitude de peuple, croyant que le Roy *y* duſt paſſer. Pour, duſt *y* paſſer. Vaug. Quint.

LANGAGE CREUX.

J'appelle langage creux un diſcours où il ſemble qu'on diſe quelque choſe, & où cependant l'on ne dit rien ; comme par exemple : ce qui fait qu'on eſt ſi tiede pour le Service de Dieu, c'eſt qu'on n'a que de l'indifference pour accomplir ce qu'il nous commande, c'eſt qu'on ne ſe ſoucie pas de marcher dans ſes voyes.

Quel verbiage eſt-ce la ? J'aimerois autant qu'on me dît, que ce qui fait qu'on eſt tiede pour le Service de Dieu, c'eſt qu'on n'a que de la tiedeur pour ſon Service. En voici un autre exemple d'un de mes Cenſeurs.

P. 251. Je conviens avec l'Auteur, que ces mots, prophetiſoient au ſon des inſtrumens, tranſportez de l'eſprit de Dieu, ſont mal rangez ; mais ce n'eſt pas par la regle qu'il fait qu'il faut toûjours mettre à la fin de la periode les mots qui marquent l'action du verbe, la raiſon veritable & tout autrement aiſée à trouver, pourquoy il le faut corriger comme il le corrige, c'eſt qu'il ſemble que *tranſportez* ſe rapporte à inſtrumens.

Rien n'eſt plus creux que ce diſcours. J'ay remarqué que la Phraſe n'auroit pas renfermé cette équivoque, ſi l'on avoit mis

à la fin le mot qui marque l'action du verbe, en liſant par exemple : qui tranſportez prophetiſoient au ſon des inſtrumens : & l'on me vient dire, que la raiſon veritable & tout autrement aiſée à trouver, pourquoy elle eſt defectueuſe, c'eſt qu'elle eſt équivoque ; c'eſt comme ſi l'on diſoit, que la raiſon veritable & tout autrement aiſée à trouver, pourquoy un tel eſt malade, c'eſt qu'il a la fiévre.

Autre Exemple.

Maniere de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit.

Le meilleur moyen pour bien parler & pour bien écrire, c'eſt de parler & d'écrire comme faiſoit un de nos amis, qui étoit la gloire du Bareau. J'aimerois autant qu'on me dit : le meilleur moyen pour ſe bien porter, c'eſt de ſe porter comme un tel qui n'eſt jamais malade.

LATINISER, FRANCISER, CATHOLISER.

Ces mots ſont fort bons, quoy qu'un certain Auteur n'en demeure pas d'accord ; ce n'eſt pas que ſon autorité ne vaille quelque choſe, mais une raiſon vaudroit encore mieux, & il n'en a point apporté. Qu'y a-t-il de plus rude dans *Latiniſer*, *Franciſer*, *Catholiſer*, que dans Evangeliſer ; ce dernier neanmoins eſt fort bon. Fonde t-elle des Hôpitaux, dit un de nos plus polis Ecrivains, elle y joint des Miſſions, afin que les Pauvres ſoient nourris & Evangeliſez ? Mais venons à *Latiniſer* : Les Ecrivains François, dit un Auteur dont l'ouvrage paroît depuis quelques années, pour vouloir *Latiniſer* leurs noms, font en ſorte qu'on ne les connoît plus. Et l'on a été contraint, pourſuit-t-il, de faire un Dictionnaire pour enten-

Oraiſon funeb. de Madame de Montauſier par M. l'Abbé Fléchi

dre M. de Thou, à cauſe des mots qu'il a *Latiniſez*.

LES PUISSANCES ECCLESIASTIQUES ET SECULIERES.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Lang.

Selon l'Auteur des Remarques nouvelles, il faut dire : *Les Puiſſances Eccleſiaſtiques & les Puiſſances Seculieres*, ou bien, *les Puiſſances Eccleſiaſtiques & les Seculieres ;* parce qu'autrement, dit-il, il y a de l'équivoque. Je crois qu'il ſuffit de propoſer cette Remarque, pour faire voir le cas qu'on en doit faire. Le Pere Cheminais, qui pour n'être pas Puriſte de profeſſion, n'en ſçavoit pas moins nôtre Langue, dit dans un de ſes Sermons : Les Libertins qui mépriſent toutes les autres Loix divines & humaines, ſe ſoûmettent à celle-là. L'Auteur des Remarques auroit dit : les Libertins qui mépriſent toutes les autres Loix, les divines & les hu-

Serm. ſur la Reſtit.

maines, ou bien, qui mépriſent toutes les autres Loix divines, & toutes les autres Loix humaines : ce langage ne ſeroit-t-il pas poli ?

Monſieur de Vaugelas dit dans ſon Quint-curce : Ils avoient ſaccagé leurs Villes, brûlé les Temples de leurs Dieux & violé toutes ſortes de droits divins & humains. Voila comme a parlé M. de Vaugelas ; mais voicy comme auroit parlé le Pere Bouhours : Ils avoient brûlé les Temples de leurs Dieux & violé toutes ſortes de droits divins & toutes ſortes de droits humains : ou bien, ils avoient brûlé les Temples de leurs Dieux & violé toutes ſortes de droits, les divins & les humains. Cet Auteur n'eſt-il pas heureux de s'entendre ſi bien en netteté de ſtile ?

Longues Periodes.

Les periodes trop longues ſont

un des plus grands défauts du ſtile. En voici des Exemples que j'ay tirez d'un Livre que l'Auteur des Remarques nouvelles ſur la Langue, regarde comme un modelle de politeſſe.

Exemple.

La premiere, par exemple, & la plus generale de toutes les regles de la prononciation, puis qu'elle ne ſouffre pas une ſeule exception; & c'eſt pourquoy je commence par celle-là, cette premiere regle, dis-je, eſt que toutes les ſyllabes où il y a une *ſ*, qui s'écrit & qui ne ſe prononce pas, ou qui s'écrivoit, & qui ne s'écrit plus à preſent, que toutes ces ſyllabes là ſont longues, ſans exception. Voila une periode de belle taille, celle qui ſuit ne l'eſt pas moins. p. 192.

Autre Exemple.

Mais un Ecrivain aſsûré du ſuccez de ſon Livre, quel qu'il p. 332.

puiſſe être, & perſuadé que perſonne n'oſeroit s'y oppoſer, qui ſe ſent porté comme ſur les aîles des vents par le credit d'une groſſe caballe, preſte à élever juſqu'aux nuës tout ce qui luy viendra au bout de la plume, & auſſi prévenuë pour lui, que lui-même n'y regarde pas de ſi prés. Ce verbe à la fin eſt quelque choſe à conſiderer.

Autre Exemple.

La raiſon veritable & tout autrement aiſée à trouver que ſa regle, pourquoy il faut corriger ce paſſage comme il le corrige.
P. 251. & 252. C'eſt qu'au lieu que *tranſporté* ſe rapporte à *Prophetes*. Il ſemble de la maniere qu'il eſt placé, qu'il ſe rapporte à *inſtrumens* qui eſt tout contre, & avec lequel il s'accorde en genre, en nombre & en cas : qui prophetiſoient au ſon des inſtrumens tranſportez de l'eſprit de Dieu;

&

& c'eſt afin que *tranſportez* ſe rapporte clairement à Prophetes, & qu'il ne puiſſe pas ſe rapporter à inſtrumens, comme il ſemble s'y rapporter, qu'il faut corriger comme nôtre Critique dit, cette troupe de Prophetes qui tranſportez de l'eſprit de Dieu, prophetiſoient au ſon des inſtrumens, quoy que cette maniere de conſtruire ſoit moins naturelle & moins aiſée que l'autre, comme je l'ay dit ; mais parce que la neceſſité d'éviter un faux rapport, doit l'emporter ſur ce qu'il y a de plus aiſé dans cet autre ; car il vaut mieux perdre une beauté que de tomber dans un vice, & qu'une Phraſe ſoit moins naturelle, que non pas qu'elle ſoit équivoque.

Cette derniere periode vaut p. 196.
bien les deux autres ; croiroit-t-on qu'elle fût d'un homme qui me reproche de ne m'être pas

aſſez declaré contre les longues Phraſes. Mais en voila aſſez pour faire voir quel défaut c'eſt de donner dans les longues periodes.

L'UN L'AUTRE.

L'un l'autre ſans & ne ſe dit que dans un ſens reciproque, comme : ils s'eſtiment l'un l'autre, ils s'aiment l'un l'autre. Qui diroit : ils s'eſtiment l'un & l'autre, ils s'aiment l'un & l'autre, feroit un ſens tout different, & cela voudroit dire que l'un s'eſtime, & que l'autre s'eſtime auſſi. Mais quand le ſens n'eſt pas reciproque, il faut mettre & & dire l'un & l'autre, & non, l'un l'autre : ſes parens & ſes amis, dit M. de Vaugelas, qui luy devoient la vie, & à qui il avoit donné des Roïaumes, lui avoient ravi l'un & l'autre. Il eſt viſible que l'un l'autre ſeroit une faute groſſiere en cet Exemple.

Ce ſont deux choſes differentes, de dire : ils ſe ſont tuez l'un l'autre, & de dire : ils ſe ſont tuez l'un & l'autre : le premier ſignifie qu'ils ſe ſont entre-tuez: & le ſecond, que chacun s'eſt tué ſoi-même.

M

MAL PARLER, PARLER MAL.

JE diray bien d'une perſonne qui aura offenſé quelqu'un par des paroles trop hardies, qu'il a mal parlé ; mais s'il ne s'agiſſoit que d'une faute de Grammaire, je m'expliquerois tres-mal de me ſervir de cette expreſſion : il faudroit dire qu'il a parlé mal, parce que c'eſt *parler mal* que de ſe ſervir d'une expreſſion hors d'uſage, & c'eſt *mal parler* que de dire des paroles offenſantes,

Traduct. du Nou. Testament.

S. Jean 18. 23.

ſur tout à ceux à qui l'on doit du reſpect. Ainſi c'eſt ſe ſervir d'une expreſſion propre, que de dire par exemple : JESUS luy répondit, ſi j'ay *mal parlé*, faites voir le mal que j'ay dit : & c'eſt en employer une impropre, que de s'expliquer comme l'Auteur des Remarques nouvelles, qui dit : c'eſt *mal parler* que de dire : *Toutes les troupes étoient dans l'étonnement.*

Ce Critique en reprenant les autres d'avoir *mal* parlé, a parlé *mal*.

MEMBRES, PARTIES.

Exemple. Les Gaulois ont des figures d'une grandeur démeſurée, dont ils rempliſſent d'hommes vivans les *parties* qui les compoſent, & où aprés ils mettent le feu. Un certain Critique dit que ce n'eſt pas traduire mot à mot, que de rendre *membra* par, les *parties* qui les compo-

ſent ; car cet Exemple eſt la Traduction d'un paſſage de Ceſar, il pretend qu'il falloit avoir mis *les membres* & non les *parties* qui les compoſent. Cela me fait ſouvenir de ce Traducteur, qui ne vouloit pas qu'on rendît le mot de *domus* que par celuy de *maiſon* ou de *logis*, parce qu'il trouvoit dans ceux de *demeure* & d'*habitation* plus de ſyllabes qu'en *domus*. C'eſt aimer le ſtile court, que cela ; & c'eſt ſans doute pour cette raiſon que nôtre Critique voulant corriger la Traduction de ce paſſage, dit : ils ont des figures *de* grandeur P. 144
démeſurée pour d'*une* grandeur, &c. ce qui eſt plus court en effet d'une ſyllabe, il pourſuit : dont ils rempliſſent d'hommes vivans les membres *faits* d'ozier. Le Latin porte *entre-laſſez* & non *faits* ; mais apparemment qu'il n'a oſé le dire, parce qu'il

a trouvé le mot d'*entre-laſſé* plus long que celuy de *contexta* que porte le Latin ; voila des myſteres que les d'Ablancours & les Vaugelas ne connoiſſoient pas.

METTRE AU MONDE, ENGENDRER.

Un Auteur qui ſe pique de ſçavoir parfaitement les *bien-ſeances* du langage, a crû qu'il y avoit beaucoup de *bien-ſeance* à examiner à fonds, toutes les differentes applications qu'on pouvoit faire du mot *engendrer;* & il y a ſi bien réüſſi, que je ne crois pas qu'on puiſſe rien ajoûter à ſa Remarque. On peut dire qu'il la *épuiſée*, pour me ſervir de ſon terme ; & ceux qui liront à preſent le Nouveau Teſtament, auront au moins la conſolation d'en mieux entendre la premiere page, pourvû qu'ils y faſſent les ſaintes réflexions que nôtre Auteur y a faites. Il y a

une choſe neanmoins où je crois qu'il s'eſt trompé, c'eſt lors qu'il pretend qu'au lieu d'*engendrer*, il faut dire : *mettre au monde*. Je m'étonne qu'il ne ſçache pas que c'eſt une mere qui met au monde, & que ce terme ne ſe dit proprement que des femmes.

Cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe s'en ſervir fort bien, en parlant du pere & de la mere confuſément : comme par exemple, ſi l'on diſoit que les parens doivent ſonger que les enfans qu'ils ont *mis au monde*, ſeront un jour leurs Accuſateurs devant Dieu, s'ils en negligent l'éducation.

Qu'un pere & une mere qui negligent le ſoin de leurs enfans, peuvent dire qu'ils les *ont mis au monde* pour les rendre éternellement malheureux.

Le nouveau Traducteur des Satyres de Juvenal, cité par

l'Auteur des Remarques nouvelles, pourroit donc bien n'avoir pas parlé aſſez juſte, quand il a dit : Une ſimple ſervante prend un tel aſcendant ſur l'eſprit foible de cet homme, que par des artifices aſſez groſſiers, elle lui fait desheriter les enfans qu'il a *mis au monde*, & qu'il a élevez. Il eût mieux parlé, s'il eût dit : les enfans dont il *eſt le pere*, & qu'il a élevez.

MARESCAGEUX, DE MARESCAGE.

Mareſcageux ne ſe doit dire que du lieu, un Païs mareſcageux, un lieu mareſcageux ; mais d'une plante qui croiſtra dans les mareſcages, ou d'un oyſeau qui s'y plaira, on ne doit pas dire que c'eſt une plante mareſcageuſe, que c'eſt un oyſeau mareſcageux ; il faut : dire une plante de mareſcage, un oyſeau de mareſcage.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Lang. Franç.

mareſcage. Et l'Auteur des Remarques nouvelles, qui dit que le rozeau eſt une plante mareſcageuſe, auroit parlé plus proprement, s'il eût dit, eſt une plante de mareſcage.

MESAISES.

On dit bien les aiſes de la vie, chercher les aiſes de la vie; mais je doute que *meſaiſes* ſe diſe, quoy qu'un Auteur nouveau ait écrit : la delicateſſe de ſa complexion ne peut ſoûtenir ſi long-temps de ſi cruelles fatigues; Theore mourut enfin de *meſaiſes*.

MENER DU BRUIT.

Cette expreſſion n'agrée pas à tout le monde, je crois neanmoins qu'elle eſt bonne en parlant d'une armée, d'un train, d'un équipage, & de quelque attirail, comme : il n'étoit pas poſſible autrement de ſe faire entendre à tant de gens, à cau-

ſe du grand bruit que menoient les deux Armées. Mais s'il s'agit, par exemple, d'une perſonne qui fera du bruit, en parlant & ſans ſortir d'une place, je doute qu'on puiſſe ſe ſervir de cette expreſſion ; j'aimerois mieux dire alors, quel bruit on fait, il fait bien du bruit, que non pas, quel bruit l'on mene, il mene bien du bruit.

MESQUINERIE.

Vie de Dom Barthel. des martirs.

Exemple. Ils interpretoient toutes ſes actions en mauvaiſe part, ils appelloient la frugalité de ſa Table une *meſquinerie* honteuſe. Un de mes Critiques reprend là ce mot, parce que, ſelon lui, la meſquinerie conſiſte à faire des dépences avec chagrin ; mais il ne prend pas garde que meſquinerie ſignifie proprement une épargne qui paroît. De là vient qu'on a appellé *méſquin* tout ce qui laiſſe voir quelque épargne

baſſe, un habit meſquin, des meubles meſquins. Il eſt ſi vray, que le propre de ce terme eſt de marquer particulierement ce qui paroît d'une épargne, que quelques Arts, comme : la Peinture, la Sculpture & l'Architecture l'ont emprunté, pour ſignifier une choſe pauvre, de mauvais goût, ſans air, & où il paroît qu'on a voulu plaindre la dépenſe, ou le travail.

MON, MA.

Quand un mot ſe doit prendre dans un ſens general, il ne faut point ſe ſervir de *mon* & de *ma*, mais de *le* & de *la*. Par exemple, je ne dois point dire que *ma* lumiere naturelle m'a fait connoître telle & telle choſe, que *ma* compaſſion m'a porté à faire cela, que *ma* bienſeance m'a obligé à ne rien dire, &c. il faut dire : la lumiere naturelle, la compaſſion, la bien-

ſeance, &c. L'Auteur des Remarques nouvelles n'a pas pris garde à cela, quand il a dit, en parlant des Sentimens de Clearque : *ma* ſincerité m'oblige de dire, que je n'ay rien trouvé de raiſonnable dans ces ſix Lettres, qui ont pour titre, Sentimens de Clearque, il falloit : *la* ſincerité m'oblige, & non, *ma* ſincerité ; à moins qu'il n'aît voulu dire, que ce n'étoit pas en effet *la* ſincerité, mais *ſa* ſincerité ſeulement qui le faiſoit parler de la ſorte, c'eſt ce que je laiſſe à decider à Clearque & à ceux qui le connoiſſent.

MOT.

p. 108. Il n'y a perſonne qui ne ſçache ce que l'on entend par le nom de mot, & je ne comprens pas quelle faute ce peut être, de dire que *gros-Seigneur* eſt un vieux mot qu'on a fait revivre. *Gros-Seigneur* ſont deux

mots, me dit-on, & non pas un ſeul : la judicieuſe Critique ? qui ne ſçait qu'on n'appelle pas ſeulement du nom de mot, les expreſſions qui conſiſtent en un ſeul terme, mais encore toutes celles dont les termes qui les compoſent, ſont liez enſemble par l'uſage, pour porter tout d'un coup à l'eſprit l'idée de ce qu'on veut dire : comme ſont, par exemple, grand'pere, grand' mere, grand'Meſſe ; il en eſt de même de *grand'Seigneur*. Ce ſont deux mots à la verité, mais deux mots que l'uſage à joints pour n'en faire qu'un : autrement il faudra dire, que ciel-delit n'eſt pas un mot ; car à bien compter il y en a trois. Arc-en-Ciel, ne ſera pas un mot non plus, ni haute-contre, ni baſſe-contre, ni hautbois, ni paravent, ni parapluye ; car à le bien prendre, c'en eſt deux, para-pluye,

para-vent : comme qui diroit, qui pare la pluye, qui pare le vent. Il en ſera de même de contredire, de contremander, &c. & de tous les verbes qui ſont compoſez de la particule *entre*, comme s'entr'aider, s'entr'aimer, s'entr'accuſer, &c. Je dis le même des noms ſubſtantifs précedez de cette particule : comme entremets, entremiſe, entrepas, entretemps, entreveuë, entr'acte, &c.

On ne pourra pas dire non plus que *aujourd'huy* ſoit un mot, car *aujourd'huy* eſt pour *au jour de huy : alors* ne ſera pas un mot encore, ni doreſnavant, ni deſormais ; car *alors* eſt pour *à la hore*, ou *à la ores*, c'eſt à dire *à l'heure ;* car on ſçait qu'anciennement pour dire *heure* on diſoit *ores*, & l'on trouve même dans de vieux Livres *alors* écrit avec un *H à l'hors. Doreſna-*

vant, ou *dorſenavant* eſt venu de là, car c'eſt comme qui diroit de *ores en avant*, c'eſt à dire *de l'heure* qu'il eſt en avant; *deſormais* en vient encore, & c'eſt comme qui diroit de *ores en mais*; car *mais* en vieux langage ſignifie plus du mot Latin *magis*, on le dit même en quelques Provinces. Il ſe trouvera encore, que Lieutenant ne ſera pas un mot, non plus que demi-Dieu, demi-Lune, demi-vol, demi-ton, demi-lieuë, &c. *Plutoſt* ne pourra pas s'appeller un mot non plus, car c'en eſt deux, *plus-toſt*; je dis le même de *pluſtard*, & d'une infinité d'autres.

Ce qui a trompé nôtre Critique, c'eſt qu'il n'a pas remarqué qu'il y avoit des mots compoſez auſſi-bien que des mots ſimples; car les Grammairiens diviſent les mots en primitifs, dérivez, com-

poſez, ſinonimes, équivoques, &c. or un mot compoſé eſt appellé un mot, parce que ceux qui le compoſent n'en font qu'un avec lui : comme ſont, Arc-en-ciel, aujourd'huy, & les autres, que nous avons rapportez.

J'ajoûte à cela, que le nom de mot ſe donne encore par extenſion à une ſentence, à un apophtegme, à une maxime contenuë en peu de paroles, comme : voila un beau *mot* de l'Evangile ; il y a ſur cela un beau mot de S. Auguſtin ; S. Ignace diſoit qu'il falloit tout faire pour la plus grande gloire de Dieu, c'étoit ſon *mot*.

DES DIFFERENTES SORTES DE MOTS COMPOSEZ.

Il ne ſera pas inutile, puiſque nous ſommes ſur cette matiere, de remarquer que les mots compoſez que nous avons, ſont faits les uns d'un verbe, & d'un nom,

comme : porte-crayon, porte-manteau, porte-enſeigne, porte-faix, porte-épée, porte-lettre, &c. ajoûtons-y para-pluye, paravent, paſſetemps, paſſeport.

D'autres d'un verbe & d'une prépoſition jointe à ſon cas, comme : paſſepartout.

D'autres d'un verbe & d'une prépoſition, comme : paſſe-avant, terme de finance.

D'autres d'une prépoſition & de ſon cas, comme : avant-propos, avant-coureur, avant-garde, contr'eſcarpe, contre-cœur, contre-coup, contre-jour, contre-poids, contre-pied, entre-veuë, entre-mets, entr-acte.

D'autres de deux verbes, comme : peut-être, le ſçavoir-faire, le ſçavoir-vivre. D'autres d'un adjectif ou d'un ſubſtantif, comme : libre-arbitre, grand-pere, grand-mere, grande-Meſſe, grand-Seigneur, gros-Seigneur,

&c. Platte-bande, platte-forme, chauve-ſouris, chat-huant, ſage-femme, ſourde-oreille, rouge-bord, main-baſſe, main-morte, faux-bourg, faux-pas, &c.

D'autres de deux ſubſtantifs, comme : gens-d'armes, gens-de bien, porc-épic, corne-muſe, &c.

Les noms des jours de la Semaine, comme : Lundy, Mardy, &c. car Lundy eſt pour dilun, *di* ſignifiant jour, & *lun* ſignifiant Lune, du Latin *dies Lunæ*, le jour de la Lune ; Mercredy eſt pour dimercre, jour de Mercure, & ainſi des autres ; Il y a des Provinces où au lieu de dire Lundi, Mardi, &c. l'on dit même par un langage corrompu : dilun, dimar, dimercre, &c.

D'autres ſont compoſez de deux adjectifs, comme : vray-ſemblable, faux-ſemblant, faux-frais, faux-fuyant, faux-bon : D'autres de deux pronoms,

comme : quelques-uns , quelqu'un ; D'autres d'un adverbe & d'un adjectif , ou d'un adverbe & d'un participe , comme : bien-faiſant , mal-faiſant , bien-venu, bien-ſeant , bien-heureux , mal-heureux , mal-contant , mal-habile , mal-gracieux , mal à droit, un mal entendu , &c.

D'autres d'un adverbe & d'un nom, comme : bien-venuë, bienſeance , bien-veillance , bienfait, bien-faiteur , mal-honneſteté.

D'autres de deux adverbes, comme : mal-aiſément , malheureuſement , pluſtoſt , pluſtard , &c.

D'autres d'une prépoſition & d'un verbe , comme : contrefaire , contre-dire , entre-mettre, entre-laſſer , &c.

D'autres de deux particules, comme:bien que,quoi-que,pourquoy , pour que. J'ajoûte qu'entre les mots compoſez que nous

avons, les uns ſont faits d'une prépoſition Grecque & d'un mot François, comme : anti-chambre, anti-cour, anti-datte, anti-Pape.

D'autres d'une prépoſition Grecque & d'un nom Grec, comme : Antidote, antipathie, antitheze, Catalogue, cataſtrophe, periode, periphraſe, epigramme, épilogue, Epiphanie, Epiſcopat, Epitaphe, &c. Parentheſe, paralyſie, paraphraſe, Anachorette, Anagramme, Anatomie, analogie, &c. Amphiteatre, amphibie, apoplexie, apoſtat, apoſtolat, apoſtrophe, &c.

D'autres d'un nom Grec & d'un verbe Grec, comme : antropophage, miſantrope.

D'autres d'une prépoſition toute Latine & d'un mot François, ou Francifé, comme : interdire, interdiction, interjection, inter-

poſer, interregne, intervenir, intromiſſion, circonference, circonlocution, circonvoiſin, tranſcrire, transformer, transformation, tranſmettre, tranſmiſſion, tranſmigration, tranſporter, tranſpoſer, tranſplanter, transfiguré, transfiguration, ſubalterne, ſubdelegué, ſubdiviſer, ſubdiviſion, ſubordonner, ſubordination, ſubvenir, préjugé, préliminaire, prémediter, prémunir; à quoy nous pouvons ajoûter extra-ordinaire.

D'autres d'un adverbe Latin, & d'un mot François, comme: ſatisfaire.

Je finis cette Remarque, en obſervant que les noms de nombre ſont la plûpart des mots compoſez, comme: dix-ſept, dix-huit, dix-neuf, vingt-un, &c. en ſorte que dix-neuf, quoy que compoſé de dix & de neuf, eſt regardé comme un ſeul mot, vingt-un tout de même, trente-

un & les autres.

Cette Remarque peut ſervir à decider la queſtion que l'on propoſe quelquefois, s'il faut dire: vingt-un cheval, ou vingt-un chevaux; car vingt-un étant regardé comme tout un mot, & ce mot marquant un plurier, il eſt viſible qu'il faut dire vingt-un chevaux, & non pas, vingt-un cheval.

Mots Latins.

Le genie de nôtre Langue ne ſçauroit s'accommoder de ces mots Latins, dont certaines gens ont coûtume d'entre-laſſer leurs diſcours, pour s'épargner la peine de chercher des mots François qui puiſſent exprimer ce qu'ils veulent dire.

Je ne veux qu'un ou deux Exemples pour faire voir combien ce défaut eſt déſagreable.

Suite des Remarques

Exemple. Quoique le mot de *garde* ſoit regulierement maſcu-

lin quand il ſignifie *cuſtos*, & qu'il ne dût être feminin que lors qu'il ſignifie *cuſtodia*, neanmoins lorſque l'on parle d'un corps entier, l'uſage l'a fait feminin : *les Gardes Françoiſes.* nouvelles ſur la Langue Franç.]

Je ſuis ſurpris que l'Auteur de cet Exemple n'ait pas évité ce Latin, quand ce n'auroit été qu'en faveur des Dames.

Mais ce qui rend encore le Latin de plus mauvais goût dans le François, c'eſt lors qu'il n'y ſert de rien ; & qu'au lieu de ſuppléer à quelque mot, il ſe trouve inutilement joint avec le mot François qu'il ſignifie : En voici un Exemple du même Auteur : *Faſtidieux* ſe dit aujourd'huy d'un homme déſagreable, qui dit des choſes frivolles & qui s'applaudit de ſes ſottiſes, je n'ay jamais veu un homme ſi faſtidieux ; il eſt pris là dans la ſignification active, *qui parit*

faſtidium, qui donne du dégoût. Il falloit ; il eſt pris dans la ſignification active qui donne, ou qui cauſe du dégoût ; & retrancher ce Latin qui ne ſert de rien.

MILLE PARDONS.

C'eſt une maniere de parler aſſez ordinaire que, *je vous demande mille pardons*, mais je ne ſçay ſi elle eſt du bon uſage. On ne demande ni deux ni trois pardons, mais on demandera bien deux fois & trois fois pardon. Je crois qu'il en eſt de même de mille, & qu'on doit dire, demander *mille fois pardon*, au lieu de demander *mille pardons*. Je vous demande mille fois pardon, Monſieur, ſi &c. & non, je vous demande mille pardons, Monſieur, ſi &c. le premier eſt aſſeurement plus correct & plus poli.

MORTELLEMENT.

MORTELLEMENT, A MORT, A LA MORT.

On dit mortellement bleſſé, & bleſſé à mort : mortellement malade, & malade à la mort. Il y a en cecy beaucoup de biſarrerie, car encore qu'on diſe bleſſé à mort, on ne dit pas de même malade à mort, mais à la mort : & quoy qu'on diſe malade à la mort, on ne dit pas de même bleſſé à la mort, mais à mort, pour dire : avoir une bleſſure mortelle.

Je ſçay bien qu'on peut trouver de l'équivoque à dire, malade à la mort, au lieu qu'il n'y en a point à dire, malade à mort. Mais l'uſage ne ſe regle point ſur ces rafinemens groſſiers ; il les faut laiſſer à ceux qui trouvent de l'ambiguité dans ces paroles de l'Evangile, *mon ame eſt triſte juſqu'à la mort*, & qui croient que cela veut dire, juſqu'au tems de ma mort, juſqu'à ce que je meure.

N

NATAL, NATALE.

DE ce qu'un mot ſe dit par licence en Poëſie, il ne s'enſuit pas qu'on puiſſe s'en ſervir en Proſe : cependant pour perſuader que je me ſuis trompé, de croire que *natal* n'avoit point de feminin, on me cite ce Vers cy :

Renonçant aux douceurs de ſa natale Terre,
Aux plus loiatins Païs alla chercher la Guerre,

Comme ſi une licence de Poëte pouvoit faire authorité pour la Proſe; On ne dit point en Proſe ſa ville natale, ſa terre natale, ſa demeure natale, ſa journée natale, pour ſon lieu natal, ſon païs natal, ſon air natal, ſon jour natal.

NOMS PROPRES MAL ASSORTIS.

Exemple : Paris , Lyon & Vaugelas , ſe ſervent tous trois de ce mot.

Je dis que ces noms propres ſont ridicules enſemble de la maniere qu'ils ſont mis icy ; il faudroit , afin qu'il n'y eût point de faute , qu'ils fuſſent ou tous trois des noms d'hommes , ou tous trois des noms de païs : l'Auteur des Remarques nouvelles n'y a donc pas fait réflexion , ſans doute , quand il a dit Genéve , Louvain & Marolles, diſent tous trois , je ne boiray point de ce fruit de vigne ; Qui ne croiroit à ce langage , que Genéve , Louvain & l'Abbé de Marolles , ſont trois perſonnages dont nôtre Auteur veut parler ?

O

On *pour* Je.

Il y a des occaſions où il eſt plus poli & plus modeſte de ſe ſervir de *on*, en parlant de ſoi-même, que de ſe ſervir de *je*.

Maniere de bien er dans les ouvrages d'eſprit.

L'ouvrage qu'on donne au public, dit le Pere Bouhours, en parlant de ſon propre ouvrage, n'a rien de commun avec celuy qui a pour titre l'*Art de penſer:* Il eſt viſible que cela eſt mieux, que de dire : l'ouvrage que je donne *au Public*.

Suite des Remarq. nouvel. ſur la Langue Franç.

Le même Auteur dit ailleurs ; l'exemple fera entendre ce qu'*on* veut dire, pour, ce que je veux dire. Il eſt certain que ces manieres de parler ont quelque choſe de plus poli que de dire toûjours *je*, quoi qu'un de mes Cen-

ſeurs me reproche, comme une grande faute, d'avoir dit dans la Preface de mon premier Volu-
„ me, Ce qu'on ſe propoſe dans
„ ces Réflexions, eſt d'éclaircir
„ les doutes que l'incertitude de
„ nôtre Langue fait naître tous
„ les jours. En revoyant cet ou-
„ vrage on s'eſt crû obligé. Il pretend que je devois dire, Ce que je me propoſe dans ces Réflexions eſt, &c. en revoyant cet ouvrage je me ſuis crû obligé. Cela eſt aſſez digne de la politeſſe d'un homme, qui pour condamner un Livre qui luy déplaît, dit froidement que quelque peu de bruit que ce Livre faſſe dans le monde, il n'en eſt pas moins bon à fournir des exemples, des ſentimens & des manieres qu'il n'approuve pas. Mais il faut pardonner ce langage à un Auteur, qui avouë que s'il n'écrit pas poliment, ce n'eſt pas faute d'en

avoir envie, & d'eſtimer ceux qui le font. Sur quoy je ne puis m'empêcher de luy adreſſer ces paroles d'un Ancien. *Eum ego ſi te putem cupere eſſe, facilè intelligo eſſe non poſſe.* Cic. orat. in Quint. Cæcil.

P. 123. Il ajoûte que cette maniere de parler de ſoi-même, en ſe ſervant du terme de *on*, eſt une eſpece de pluriel équivalent au *nous*, dont ſe ſervent les Rois & les autres Puiſſances. Froide raillerie, il faut commencer par apporter de bonnes raiſons, & puis on peut, ſi l'on veut, ſe donner carriere.

On.

On ne ſe dit que des hommes & jamais de Dieu, c'eſt une Remarque dont pluſieurs perſonnes ont beſoin. On ne parle point de Dieu par *on*. C'eſt à quoy l'Auteur des Remarques nouvel-

les devoit bien avoir pris garde dans cette Traduction de l'Imitation dont il fait de ſi grands Eloges. Au jour du Jugement, dit-il, on ne nous demandera pas ce que nous avons leu, mais ce que nous avons fait.

Suite des Remarques nouvelles.

Liv. 1. chap. 3. art. 5.

A quoy cet *on* ſe rapporte-t-il, qu'à Dieu ? Il falloit donc : Dieu ne nous demandera pas, & non pas, on ne nous demandera pas ; jamais un *on*, dit un judicieux Critique, ne fut ſouffert par rapport à Dieu dans un diſcours raiſonnable.

ORIGINEL, D'ORIGINE.

Il y a des perſonnes qui aiment mieux dire, *le peché d'Origine*, que *le peché Originel*, c'eſt une delicateſſe un peu pouſſée. J'avouëray cependant que dans un diſcours d'éloquence, le peché d'origine ſeroit peut-être meilleur que le peché *Originel*.

Le Pere Cheminais ſe ſert preſque toûjours du premier.

Sermon ſur la Vig. Chreſt. On ſçait aſſez quelle corruption le peché d'*origine* a laiſſé dans toutes les puiſſances de nôtre ame.

Serm. ſur la parf. obſ. de la Loi de Dieu. Le peché d'*origine* a produit dans l'homme deux effets également dangereux.

Il ne s'enſuit pas qu'on puiſſe dire, la grace d'*origine*, on dit toûjours la grace *originelle*, la Juſtice *originelle*.

Le onze.

Sablanc. traduct. des Cõment. de Ceſar. On dit le onze mieux que l'onze, mais on dit l'*onziéme* plûtôt que le onziéme, nonobſtant l'autorité d'un de nos meilleurs Ecrivains, qui dit : il prit avec luy Antoine & la onziéme Legion. J'ay déja touché dans mes premieres Réflexions cette Remarque, qu'un de mes Critiques n'a pas entenduë, m'attribuant

buant tout le contraire de ce que j'ay dit.

P

PAR INJUSTICE.

EXemple. Cela ne peut être qualifié de cette ſorte, que par une injuſtice extrême, dit un de nos Critiques ; il falloit : qu'avec une injuſtice extrême, ou bien, ſans une injuſtice extrême : l'autre Phraſe eſt Provinciale.

PAR, *avec un verbe à l'infinitif.*

On dira bien, il commença *par* dire que, &c. il commença *par* nous marquer ſes ſentimens. Il n'y a gueres que ce verbe *commencer* qui ſe conſtruiſe de la ſorte avec un infinitif précedé de la particule *par*. On ne dira pas

de même, il finit par dire que: il finit par luy marquer ſes ſentimens ; mais on dira bien, il finit par des réflexions ſur l'éloquence : il finit ſon diſcours par deux ou trois réflexions ſur l'aveuglement des hommes. Ce que je dis de *finir*, je le dis de la plûpart des autres verbes ; & je ne comprends pas comment l'Auteur des Remarques nouvelles a pû parler ſi improprement, que de dire : je m'étonne que des gens qui ſe piquent de politeſſe ayent traduit, *Abraham genuit Iſaac*, par dire Abraham engendra Iſaac. Quelle Phraſe ! traduire un paſſage par dire ; il falloit mettre : je m'étonne que des gens qui ſe piquent de politeſſe, ayent traduit, *Abraham genuit Iſaac*, par, Abraham engendra Iſaac, & non, *par dire*. Il y a bien plus lieu de s'eſtonner, qu'un Cenſeur auſſi éclairé, & qui

ſe meſle de tout reprendre, faſſe des fautes ſi ſenſibles.

PARLER,

UN LIVRE QUI PARLE,

UN DISCOURS QUI PARLE.

C'eſt une faute que mille gens font de dire, c'eſt un Livre qui parle bien, ce Livre parle mal; il faut dire, c'eſt un Livre bien écrit, ce Livre eſt en beau langage, &c.

Le Pere Bouhours a été repris d'avoir dit: il ne ſe faiſoit gueres de diſcours, qui ne parlât d'Epaminondas & de Cambiſez. Et il avouë dans la ſuite de ſes Remarques, qu'on l'en a repris avec raiſon, & qu'il devoit dire, où il ne fut parlé, & non pas, qui ne parlât d'Epaminondas, &c. En effet on dira bien qu'un Livre, ou qu'un diſcours traite de telle choſe, mais non pas, *qu'il parle*, la Phraſe eſt Provinciale. Mais ſi l'on ne dit pas qu'un

Livre parle, on dit encore moins qu'un Livre s'exprime : C'eſt neanmoins la Phraſe dont ſe ſert un de mes Critiques en voulant
p. 232. me reprendre. Je ſerois bien fâché, dit-il, de relever toutes ſes fautes contre la juſteſſe & la netteté de l'expreſſion, ce ne ſeroit pas ſi-tôt fait, pouvant dire avec verité, que je n'ay gueres veu de Livre qui *s'exprime* moins proprement & plus imparfaitement. Nôtre Critique cette fois pouvoit s'exprimer plus proprement & plus parfaitement.

PARLER, NOMMER.

Quint. lib. 10. c. 1. La queſtion eſt au ſujet de ces paroles de Quintilien : *parco nominibus viventium.* Qu'un certain Auteur a traduites de cette ſorte : *mais je ne parle point des vivans*, ſans prendre garde qu'il y a bien de la difference entre, ne parler pas d'une perſonne, & ne la nommer pas ; par exem-

ple : je parle à preſent du Traducteur de ce paſſage, & je dis qu'il l'a mal traduit, mais je ne le nomme pas.

GRAND PARLEUR.

Grand parleur marque une habitude, comme a fort bien remarqué l'Auteur des Remarques nouvelles : ainſi il ne faut pas s'en ſervir dans des endroits où il n'eſt queſtion que d'un acte, comme il l'obſerve encore fort bien. On ne dira donc pas à quelqu'un, qui ira prononcer un diſcours, ne ſoïez pas grand parleur dans vôtre diſcours, parce qu'il n'eſt queſtion là que d'un acte, ce qui ne peut pas faire une habitude : mais ſi parlant de tous les diſcours que peut faire une perſonne, je diſois, ne ſoïez pas grand parleur dans vos diſcours ; je dirois bien, parce qu'il s'agit alors de pluſieurs actes reïterez, qui peuvent former une

habitude : je ne diray donc pas à une perſonne qui ſe mettra à prier Dieu, ne ſoyez pas grand parleur dans la priere que vous allez faire, parce que ce ſeroit luy dire, ne vous faites pas une habitude de parler beaucoup dans la priere que vous allez faire : ce qui ſeroit ridicule.

Mais ſi parlant en general des prieres qu'on a coûtume de faire tous les jours, je diſois : qu'il ne faut pas être grand parleur dans ſes prieres, je m'expliquerois bien ; parce que c'eſt comme ſi je diſois, qu'il ne faut pas ſe faire une habitude de parler beaucoup dans ſes prieres, qui eſt une expreſſion qu'on ne ſçauroit reprendre en cette occaſion, comme dans l'autre Exemple ; parce qu'il s'agit ici de toutes les prieres generalement, & par conſequent d'un grand nombre d'actes qui étant reïterez, peu-

vent former une habitude. Il faut donc que l'Auteur des Remarques nouvelles ſur la Langue ſe ſoit mépris, quand il a trouvé à redire qu'on ait mis dans le Nouveau Teſtament, ne ſoyez pas grand parleur dans vos prieres, puis qu'il luy étoit facile de voir qu'il ne s'agiſſoit pas dans ce paſſage d'une ſeule priere en particulier, mais de toutes les prieres en general.

PAROITRE, APPAROITRE.

On ne dira point que le Soleil apparoît, que la Lune apparoît; mais s'il paroiſſoit quelque choſe de nouveau dans le Ciel, qui tinſt du prodige & qu'on regardât comme un ſigne particulier envoyé de Dieu, alors il faudroit ſe ſervir de *apparoître*; on dira mieux, par exemple, que les hommes ſeront effrayez à la fin du monde, par les ſignes qui apparoîtront dans le Ciel, que

non pas, par les ſignes qui paroîtront. Et ſi en parlant de l'Etoille que virent les Mages à la naiſſance de Nôtre-Seigneur, je diſois qu'Herode s'informa du tems que l'Etoille leur étoit apparuë, je m'exprimerois mieux, que ſi je diſois, du temps que l'Etoille leur étoit paruë. Je ſçay bien que l'Auteur des Remarques nouvelles ſur la Langue, reprend les Traducteurs du Nouveau Teſtament d'avoir traduit de la ſorte; mais c'eſt que ce Grammairien pretend qu'apparoître ne ſe dit que des Spectres & des eſprits, & c'eſt en quoy il ſe trompe. *Apparoître* ſe dit de tout ce qui paroît, ou miraculeuſement, ou magiquement, pour diſparoître peu aprés.

Cet Auteur pour appuyer ſon ſentiment, rapporte entr'autres exemples celui-ci; JESUS-CHRIST apparut à ſes Diſciples, mais cet

Exemple eſt fort mal choiſi ; car lorſque JESUS-CHRIST apparut à ſes Diſciples, ce ne fut point en qualité de Spectre ni d'eſprit, puiſque même dans une de ſes apparitions il demanda à manger à ſes Apôtres, pour leur faire voir qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre. Nôtre Grammairien eſt ſujet à ſe méprendre quelquefois.

PARTICIPER A
PARTICIPER DE.

Exemple. L'Infamie conſiſte dans les choſes, mais un mot participe de cette infamie, quand il expoſe la choſe infame qu'il ſignifie plûtôt comme plaiſante, que comme criminelle. •

Cette Phraſe : *participer d'une choſe* paroît barbare à un de nos Critiques ; je demande, dit-il, s'il n'eſt pas mieux de dire : participer *à* une choſe, que participer *d'*une choſe. Je réponds, que lorſque *participer* ſignifie p. 63.

entrer en partage, on dit participer *à*, comme : Un aſſocié participe à tous les droits de la Societé, la Communion des Saints nous fait participer *à* toutes les prieres des fideles ; celuy qui porte les autres au mal, participe *à* leur peché ; celuy qui écoute le médiſant, participe *à* ſa médiſance.

Mais quand *participer* ſignifie tenir de la nature ou de la qualité d'une choſe, on dit participer *de*, comme : les termes participent quelquefois *de* l'infamie des choſes qu'ils ſignifient, le loup participe *du* chien, l'abricot eſt un fruit qui participe de la pêche & de la prune, dit l'Auteur du Dictionnaire Univerſel. Cette fille participe de l'humeur de ſa mere.

C'eſt à dire que participer *à*, ſe dit à l'égard d'une choſe purement exterieure : comme par-

ticiper *aux* frais, *à la dépenſe*, participer *au* peché d'autruy; participer *aux* prieres des fideles. Et que participer *de*, ſe dit de ce qui eſt propre à la choſe qui participe, comme : la grenoüille participe *du* cris du corbeau, Il y a des animaux qui participent *de* l'homme, la plûpart des couleurs participent les unes *des* autres ; Les pierres dont on tire l'alun, dit un de nos Auteurs, participent de la nature du plomb. Ce ſeroit un plaiſant jargon de dire, avec nôtre Cenſeur, qu'il y a des animaux qui participent *à* l'homme, que les couleurs participent les unes *aux* autres, & que les pierres dont on tire l'alun participent *à* la nature du plomb.

PASSER.

Exemple. L'obſervation des Loix ne paſſe point pour honteuſe, quand les grands en font

une publique profeſſion, & l'on fait gloire de ſuivre ceux que la gloire ſuit toûjours. Je demande, dit un certain Auteur, en quel païs du monde c'eſt que l'obſervation des Loix paſſe pour honteuſe ? Cette demande fait voir que les choſes les plus claires ſont ſouvent ignorées, & qu'il n'eſt pas toûjours inutile d'examiner les mots les plus ordinaires ; il faut donc remarquer que quand on dit qu'une choſe paſſe pour telle, on n'entend pas qu'elle paſſe generalement pour cela dans l'eſprit de tout le monde, mais ſeulement de la plûpart ; & ſi en déplorant le deſordre du Siecle, je diſois que la Comedie paſſe pour un divertiſſement permis, je parlerois bien ; quoy que cependant il y ait une infinité de perſonnes éclairées & vertueuſes, dans l'eſprit de qui elle ne paſſe point

pour telle : ainſi quand nôtre Auteur demande en quel païs du monde c'eſt que l'obſervation des Loix paſſe pour honteuſe, on peut lui répondre que c'eſt dans tous les païs parmi le monde corrompu ; mais puiſque nous ſommes ſur ce paſſage, je ſuis d'avis de n'en pas faire à deux fois, & de raporter tout d'un tems la Critique que cet Auteur fait du reſte de l'Exemple, quoy qu'elle n'ait pas beaucoup de raport à nôtre Remarque : cela fera toûjours voir quel fonds on doit faire ſur ce qu'il avance.

Et l'on fait gloire de ſuivre ceux que la gloire ſuit toûjours. Qui luy a dit, s'écrie nôtre Critique, que la gloire ſuit toûjours les grands ? Eſt-ce qu'ils obſervent toûjours les Loix ? Il n'auroit pas fait cette demande, s'il avoit pris garde qu'il y a une

gloire naturellement attachée à la grandeur, laquelle attire aux grands le reſpect & la veneration des peuples, ſans que les grands en ſoient pour cela plus fideles Obſervateurs des Loix de l'Evangile.

PAUVRE.

Ce mot en terme de mépris, ſe met à bien des choſes. Un pauvre raiſonnement, un pauvre ouvrage, de pauvres remarques, un pauvre Sermon, une pauvre raiſon, un pauvre genie, &c. On dira d'un homme riche, mais ſans eſprit, c'eſt un pauvre homme que cet homme là; enfin il n'y a preſque rien à quoy l'on n'applique aujourd'huy le mot de *pauvre* dans le ſens mépriſant, où je le prends ici: C'eſt un pauvre ſigne que de ne pas aimer le travail: quand en citant un Livre, on met à la marge, comme a fait l'Auteur des Remarques

nouvelles , à quelle Enſeigne il ſe vend : c'eſt une pauvre marque , il faut que ce ſoit un pauvre Livre.

On ſe ſert du mot de *pauvreté* au même ſens , comme : il y a quantité de Livres qui ſont pleins de *pauvretez* ; cet Auteur ne dit que des *pauvretez* : il y a des gens qui quand ils ſont en colere vous diſent cent *pauvretez* : les petits eſprits ſe choquent aiſément , & pour une bagatelle ils vous diront cent *pauvretez*.

Ce mot mis à cet uſage emporte toûjours avec ſoy une idée de baſſeſſe & de petiteſſe ; ſi un homme , par exemple , qui devroit avoir de la gravité & de la ſageſſe , & qui ſeroit en effet d'une Profeſſion & d'un âge à cela , venoit à ſe piquer mal à propos , & à ſe répandre en injures , les emportemens de ſa

bile meriteroient d'être appellez *des pauvretez*, parce que cette colere marqueroit de la petiteſſe d'eſprit ; comme, s'il traitoit par exemple de *mal-honneſte homme* une perſonne qu'il ne trouveroit pas de même avis que luy ſur le ſtile de quelque Auteur, ou ſur quelque point de Grammaire. Horace tourne agreablement en ridicules ces eſpeces de gens dans quelqu'une de ſes Epîtres.

J'avouë que ſi en reprenant un Auteur d'une faute de langage & de quelque défaut de ſtile, on prenoit de là occaſion d'attaquer ſes mœurs ; qu'on le raillaſt par exemple, ſur un mot, comme on a raillé autrefois un de nos Grammairiens ſur *Proſateur* ; j'avouë dis-je, que ce procedé intereſſeroit aſſez la charité Chrêtienne & l'honneſteté civile, pour qu'on pût avoir du chagrin contre celuy qui en ſe-

roit

roit l'Auteur, ſans que ce chagrin dût meriter le nom de pauvreté. Mais ce n'eſt pas dequoy il s'agit ici, & je ne parle que de ces emportemens bas & pueriles qui n'ont point de fondement, & je dis qu'on les doit qualifier du nom de *pauvretez*, parce qu'ils font voir en effet dans ceux qui en ſont capables, un grand beſoin d'eſprit & de jugement.

PEINTURER.

Ce mot qui déplaît tant à un certain Auteur, peut neanmoins trouver ſa place dans le diſcours. Peinturer, c'eſt appliquer des couleurs ſans art. Un barboüilleur peinture, il ne peint pas; c'eſt ce qui a fait dire à un de nos Ecrivains, on vous taillera un Hercule, on le peinturera comme étoit le vôtre. Au lieu que peindre, c'eſt repreſenter avec le pinceau la figure de quel-

que objet : comme, d'un oiſeau, d'un arbre, d'un homme, d'une campagne, &c. Mais il faut remarquer, qu'en parlant de l'objet repreſenté, on doit dire peint, peinte, un païſage bien peint, un homme bien peint : au lieu qu'en parlant du ſujet ſurquoy l'objet eſt repreſenté, il faut dire peinture, peinturée, des volets peinturez, une maiſon peinturée. On dira d'un beau carroſſe, qu'il eſt bien doré & bien *peinturé*, & non bien *peint*. Un carroſſe peint, eſt un carroſſe en peinture. Je diray de même, voila une Egliſe bien dorée & bien peinturée : & ſi pour donner à quelqu'un l'addreſſe d'un chemin, je luy diſois qu'il trouvera une maiſon peinte, voulant luy faire entendre qu'il trouvera une maiſon peinturée, ce ſeroit luy parler d'une enſeigne plûtôt que d'une maiſon : car enfin une

maiſon peinte, c'eſt une maiſon en peinture. J'ay dit que *peinturer*, c'étoit appliquer des couleurs ſans art; mais il ne faut pas conclure de là, qu'il ne ſe diſe jamais qu'en ce ſens: peinturer s'employe quelquefois auſſi-bien que ſon participe, en parlant du ſujet ſur lequel on applique les couleurs, ſoit que l'on peigne effectivement quelque choſe, ou que l'on n'applique que des couches; on dira par exemple, d'une perſonne qui fera faire des peintures à ſa maiſon de campagne, qu'il fait peinturer ſa maiſon, & non pas qu'il l'a fait peindre, ce qui ſeroit équivoque: car faire peindre ſa maiſon, c'eſt la faire mettre en tableau. Voila ce que c'eſt que peinturer & peinturé.

Je m'étonne que M. Richelet & M. Furetiere ſe ſoient trompez là-deſſus, comme ils ont

fait ; l'un, de dire que peinturé ſignifie qui n'eſt couvert que d'une ſeule couleur ; & l'autre, de croire qu'il ſignifie ſeulement ce qui eſt couvert de couleur ſans aucun art particulier, ſurquoy il cite ces exemples qui ne laiſſent pas d'être bons : en pluſieurs lieux les maiſons ſont peinturées en dehors, on peinture les volets, les travées, la menuiſerie : ce que diſent ces deux Auteurs, fait toûjours voir qu'ils n'ont pas regardé peinturer comme un mauvais mot.

J'ay remarqué que ce terme ſe diſoit du ſujet ſur lequel les couleurs étoient appliquées ; mais il ne faut pas oublier ici qu'il y a une exception à cela, & que l'on dit de la toile peinte, un habit de toile peinte, des rideaux de toile peinte.

Je ne pretends pas ſoûtenir non plus qu'il n'y ait point d'ex-

ception dans ce que j'ay dit de *peinturer*, car je crois qu'il faut dire : par exemple, qu'un homme ſe peint la barbe, les ſourcils, que les femmes ſe peignent le viſage, &c.

J'adjoûte encore qu'il vaut mieux quelquefois dire, *mettre en couleur*, que peinturer : comme, je veux faire mettre cette cheminée en couleur, j'ay fait mettre en couleur la porte de mon jardin, &c.

JE PENSE A VOUS,
JE PENSE EN VOUS.

J'ay déja fait une remarque là-deſſus dans mes premieres Réflexions ; mais le Pere Bouhours qui a voulu encherir, ſur ce que j'ay dit, me donne occaſion de la retoucher. Voici donc ce qui en eſt.

Je penſe à vous, marque une penſée qui ne fait que paſſer, & je penſe en vous, une penſée

qui dure & dont on s'occupe avec complaiſance. Un ami qui vous remerciera d'avoir jetté les yeux ſur luy pour une affaire dont vous l'aurez jugé capable, vous doit remercier d'avoir penſé à luy. Mais un autre à qui vous aurez mandé que vous n'êtes occupé que de luy, & que vous attendez avec impatience ſon retour, vous doit remercier de ce que vous penſez en luy. Le Pere Bouhours qui a voulu reformer ma remarque dit que penſer en, regarde les ſentimens tendres du cœur; mais il eſt certain que quelque tendre que ſoit une penſée, ſi l'on ne s'en occupe point, ſi elle ne dure pas, on doit dire penſer à, & non, penſer en.

PERCEPTIBLE.

Quoi qu'on diſe imperceptible, on ne dit point *perceptible*, comme je l'ay déja obſervé dans la

Remarque ſur les mots compoſez de *in* ; c'eſt une biſarrerie de l'uſage contre laquelle les meilleures raiſons ne peuvent rien. Mais ce n'eſt pas dequoy je me ſuis propoſé de parler principalement dans cette Remarque : c'eſt du mot *imperceptible* que quelques perſonnes employent mal à propos, faute d'en ſçavoir l'uſage. Je dis donc qu'*imperceptible* ne ſe dit gueres que par rapport aux objets de la veuë, comme : le Microſcope nous découvre pluſieurs choſes imperceptibles. Il ſort de la terre des vapeurs imperceptibles qui s'épaiſſiſſent dans l'air & y forment des nuées.

Ainſi on dira fort bien que les parties de l'air ſont ſi petites & ſi delicates, qu'elles ſont imperceptibles, c'eſt à dire qu'on ne les voit point : que ce qui fait l'odeur d'une fleur ſont des par-

ties fines & imperceptibles qui s'en détachent & qui viennent à nous.

Imperceptible ſe pourra peut-être dire auſſi en d'autres occaſions, que par rapport à la veuë; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne ſe dit point du bruit ni du ſon; & un bruit, un ſon imperceptible, eſt un langage peu exact, pour dire, un bruit, un ſon qu'on n'entend preſque pas. C'eſt une faute que l'Auteur des Remarques nouvelles devoit avoir corrigée dans ſa Traduction de l'Imitation. Heureuſes, dit-il, les oreilles qui ſont bouchées aux tumultes du monde pour recevoir le ſon preſque imperceptible de ce divin langage. Si on pouvoit voir les ſons, l'expreſſion ſeroit bonne.

Liv. 3. chap. 1. art. 1.

PHRASES RUDES.

Exemple. Le pain dont *nous nous* nourriſſons, c'eſt *une inhumanité*,

manité, &c. de peur que *nous ne nous nourriſſions*, &c. ces ſortes de Phraſes ſont à éviter, parce qu'elles ſont rudes à prononcer. J'aimerois mieux dire, le pain que nous mangeons, ou bien, le pain qui nous ſert de nourriture, c'eſt une cruauté, &c.

PHRASES BARBARES.

Exemple. On ne doute point qu'aprés la Sainte-Ecriture, il n'a paru juſqu'ici aucun ouvrage dont la lecture ſoit ſi ſalutaire à une ame qui a deſſein de ſe donner toute entiere à Dieu, dit un certain Traducteur de l'Imitation. Cet *il n'a paru*, eſt une faute en cet endroit, parce que le verbe *douter*, veut toûjours le ſubjonctif, comme : je ne doute point que cela ne ſoit : on ne doute point qu'il ne ſoit parti. Mais eſt-ce que pour corriger cet exemple, il faut dire : on ne doute point qu'aprés la Sainte-

Ecriture il n'ait paru juſqu'ici aucun ouvrage ; non ſans doute ce ſeroit tres-mal parler, parce que la particule *ne* qui vient aprés le verbe *douter* ſe prend toûjours dans un ſens affirmatif ; comme : je ne doute point qu'il ne l'ait dit, ce qui eſt la même choſe que, je ſuis ſeur qu'il l'a dit. Or on ne peut pas tourner de la même maniere l'exemple dont il s'agit, en diſant, on eſt ſeur qu'aprés la Sainte-Ecriture, il a paru, &c. Ainſi de quelque côté qu'on le regarde, il eſt defectueux. Pour le corriger, il faut changer la Phraſe en ſorte que cette particule *ne* devienne affirmative ; & pour cela, il n'y a qu'à mettre : l'on ne doute point qu'aprés la Sainte-Ecriture, cet ouvrage ne ſoit un des plus utiles & des plus ſalutaires à une ame qui a deſſein de ſe donner à Dieu.

Un amour éclairé, dit un autre Traducteur de l'Imitation, conſidere plus l'affection que la valeur du preſent. Je dis que cette Phraſe eſt impropre, parce qu'on ne dit point l'affection d'un preſent, pour dire l'affection avec laquelle un preſent eſt fait. Le Pere Bouhours devoit avoir corrigé cet Exemple, en mettant: un amour éclairé conſidere plus l'affection qui fait faire le preſent, que la valeur même du preſent, ou bien, l'affection qui accompagne le preſent que la valeur du preſent; ou encore: conſidere moins la valeur du preſent, que l'affection qui le fait faire. Il y avoit mille autres tours à prendre. Liv. 3. chap. 6. art. 2.

PHRASES OBSCURES ET EMBARRASSE'ES.

En voicy des Exemples d'un Auteur, que le Pere Bouhours cite dans la Suite de ſes Remarques nouvelles, comme un mo-

dele ſur la Langue.

p. 174. „ Si le mot que cette nouvelle „ maniere de parler détourne „ de ſon vray ſens, n'y étoit pas „ ſi neceſſaire & ſi frequent dans „ le langage qu'il y eſt, elle „ pourroit durer; mais donnant, „ comme elle fait, occaſion à „ tout moment à des équivo- „ ques dans le nouveau ſens, où „ l'on s'en ſert : il eſt ſeur que „ quand la fureur de la mode „ ſouveraine pour un tems en „ toutes choſes ſera paſſée, la „ neceſſité que l'ancien ſens de „ ce mot en a, & la ſuite de l'é- „ quivoque qu'il fait quand on „ l'employe au lieu de grand, le „ feront rentrer dans ſes pre- „ mieres bornes.

C'eſt du mot de *gros* dont il s'agit; ſi ce n'eſt pas là du galimatias, il n'y en a point au monde.

Autre Exemple.

Vous jugerez ſi l'Auteur que " p. 68.
vous m'avez envoyé des Ré- "
flexions ſur l'uſage preſent de "
la Langue Françoiſe, n'eſt "
point de ce nombre ; quelle "
Phraſe ! l'Auteur que vous m'a-
vez envoyé des Réflexions.

Autre Exemple.

On met le Critique dans " p. 603
une eſpece de neceſſité de ſe "
défendre à ſon tour, qui au "
lieu de pardonner quelque cho- "
ſe au chagrin naturel, à tout "
Auteur d'être critiqué, oublie "
qu'il eſt le premier aggreſſeur. "
Cela n'eſt point net, & ce pro-
nom *qui* eſt trop éloigné du mot
auquel il ſe rapporte, il falloit
prendre un autre tour & dire :
le Critique ſe trouve dans une
eſpece de neceſſité de ſe défen-
dre à ſon tour, & au lieu de
pardonner quelque choſe, &c.
il oublie, &c.

Autre Exemple.

„ Ciceron a trouvé que De-
„ moſthene, & Horace qu'Ho-
„ mere même ſommeilloient de
„ tems en tems. Ne ſemble-t-il pas que cela veüille dire que Ciceron a trouvé qu'Horace ſommeilloit ? & cependant le ſens eſt, que c'eſt Horace qui a trouvé ce défaut dans Homere.

Autre Exemple.

p. 8. Ce genre d'écrire ne devroit être permis que contre des Auteurs qui meritent châtiment, tels ſont les Livres qui offenſent la Religion & l'Eſtat.

Cela n'eſt pas net, il parle des Auteurs; & puis il dit, tels ſont les Livres, il falloit : ce genre d'écrire ne devroit être permis que contre des Auteurs qui meritent châtiment, comme ſont ceux, ou bien tels que ceux qui offenſent la Religion ou l'Eſtat, cela euſt été plus clair.

Autre Exemple.

Il n'eſt pas permis de nommer les Auteurs, quand ils ne ſe nomment pas, quelques connus qu'ils puiſſent être d'ailleurs, comme a fait un celebre Grammairien de nôtre tems. p. 18.

Que ſignifie cela ? & qu'a donc fait ce Grammairien ? eſt-ce qu'il s'eſt nommé ou qu'il ne s'eſt pas nommé dans ſon Livre, ou bien qu'il a nommé, ou qu'il a évité de nommer ceux qui n'ont pas mis leurs noms à leurs Livres ? voila quatre ſens differents, dont on ne ſçait lequel eſt le veritable ; & ſi l'Auteur ne s'expliquoit une page plus bas, il ſeroit impoſſible de ſçavoir ce qu'il a voulu dire.

Autre Exemple.

Vous voyez par là que nôtre p. 134.
Critique n'a pas raiſon de dire que M. de Vaugelas ſçavoit beaucoup mieux le François que

le Latin, qu'il n'en devoit rien au celebre Grammairien, dont j'ay parlé, & que ce Critique releve ſi fort au-deſſus de luy.

Cela n'eſt point net, il ſemble que ces mots qu'il n'en devoit rien, ſe rapportent à il n'a pas raiſon de dire, comme s'il y avoit, il n'a pas raiſon de dire, qu'il n'en devoit rien, & cependant ils ſe rapportent à *vous voyez ;* ce qui eſt une équivoque des plus vitieuſes, il n'y avoit qu'à mettre : vous voyez par là que M. de Vaugelas ne ſçavoit pas moins le Latin que le François, qu'il n'en devoit rien à ce celebre Grammairien, &c.

AUTRES PHRASES OBSCURES.

Les Exemples ſuivans ſont tirez du même Livre que ceux que nous venons de rapporter : Exemple, il s'agiſſoit en cette occaſion de traduire Quintilien,

& non pas de détourner ſon ſentiment pour le faire rencontrer avec M. de Vaugelas. p. 141.

A quoy ſe rapporte ce pronom *le ?* Si c'eſt à Quintilien, il eſt équivoque à cauſe du mot de *ſentiment* qui eſt devant, ainſi il falloit mettre : & non pas de détourner ſon ſentiment, pour faire rencontrer cet Auteur avec M. de Vaugelas.

S'il ſe rapporte à *ſentiment*, c'eſt encore une faute contre la netteté, d'avoir mis pour le faire rencontrer avec M. de Vaugelas ; car on ne dira point : vôtre ſentiment s'accorde avec moy, mais s'accorde avec le mien.

Autre Exemple.

Il ne cite jamais qu'en approuvant des Auteurs, que tout le monde doit éviter ; ſuivant les principes que j'ay poſez, ce mot d'*Auteurs* ne ſemble-t-il pas être p. 152.

le cas du verbe approuver ? *en approuvant des Auteurs*, & cependant nôtre Ecrivain veut dire : il ne cite jamais que des Auteurs ; il falloit donc mettre : il ne cite jamais qu'avec éloge des Auteurs que tout le monde doit éviter, ou mieux, dont tout le monde doit éviter la lecture. Je diray en paſſant, que je n'ay pourtant cité que des Livres reconnus pour bons, & qui ſont entre les mains du Public, avec autant d'eſtime que d'édification. Je vois bien que ſi j'euſſe cité quelques Romans ou quelques autres Livres de galanterie, mon Cenſeur m'auroit fait plus de grace.

Autre Exemple.

P. 151. Il y a quatre eſpece de flatterie : les deux plus vitieuſes ſont celles qui pechent contre la verité, en loüant ceux qui ne ſont pas loüables, ſoit que la

choſe dont on les louë ne ſoit pas veritable, ou ſi elle eſt veritable, qu'elle ne ſoit pas digne de loüange.

Cela n'eſt point clair, car il n'y a là qu'une eſpece de flatterie, il a voulu dire : il y a quatre eſpeces de flatterie, les plus connuës ſont celles qui pechent contre la verité : la premiere, en loüant les autres ſur des choſes qui ne ſont pas veritables ; & la ſeconde, en les loüant ſur des choſes veritables, mais qui ne ſont pas dignes de loüanges.

Autre Exemple.

Il y a deux autres eſpeces « P. 151.
de flatterie qui ne ſont pas «
moins à blâmer ; c'eſt lors «
qu'on louë d'une choſe veri- «
table & vrayement digne de «
loüange, mais pour une mau- «
vaiſe fin : comme pour cor- «
rompre ceux qu'on louë, ou «

„ pour mépriſer d'autres gens „ qu'on ne louë pas de même, „ quoy qu'on ait la même occa- „ ſion de les loüer.

Cela n'eſt pas clair non plus, car il n'y a encore là qu'une eſpece de flatterie ; il falloit dire, il y a deux autres eſpeces de flatterie qui ne ſont pas moins à blâmer : la premiere, c'eſt lors qu'on louë d'une choſe veritable & vrayement digne de loüange, pour corrompre ceux qu'on louë; la ſeconde, lors qu'on le fait pour mépriſer d'autres gens qu'on ne louë pas de même, quoi qu'on ait la même occaſion de le faire.

Autre Exemple.

Comment oſe t-il avancer à la veuë de toute la France, que c'eſt une audace blâmable dans
p. 184. un Ecrivain de cette qualité, que d'écrire à un jeune Prince ſur les vertus les plus convenables à ſa condition ? Y a-t-il quelque

Loy qui deffende à ceux qui ne ſont pas chargez de leur éducation, de leur dire de bonnes choſes, de traiter avec eux des matieres de morale qui les regardent.

Il s'agit d'un Prince, & l'Auteur dit, ceux qui ſont chargez de *leur* éducation, traiter avec *eux* des matieres de morale, *leur* dire de bonnes choſes. Cela s'accorde tout à fait.

Suite de la même Remarque.

PHRASES OBSCURES.

Voicy des Exemples où la diction n'eſt pas moins obſcure ni moins embarraſſée que dans les precedens : ils ſont toûjours du même Ecrivain, c'eſt à dire de cette plume, que l'Auteur des Remarques nouvelles cite dans ſon Livre, comme un modele de politeſſe.

Exemple. Les ridicules ſubtilitez qu'il alleguoit, pour ſoû- p. 321

tenir ſa groſſiereté, meritoient-elles d'y répondre ſi regulierement ? Il falloit : meritoient-elles qu'on y répondît ſi regulierement, ou bien d'être refutées ſi regulierement ? autrement c'eſt, comme ſi l'on diſoit, les menteurs meritent-t-ils de ſe fier à eux, pour, qu'on ſe fie à eux ; une plainte ridicule merite-t-elle de s'en fâcher, pour, qu'on s'en fâche ; les honneſtes gens meritent de les croire, pour, qu'on les croye.

Il y a dans cet Exemple une autre faute qu'il eſt bon de remarquer : les ridicules ſubtilitez qu'il alleguoit, pour dire : la ſubtilité ridicule des raiſons qu'il alleguoit ; car alleguer des ſubtilitez & alleguer des raiſons ſubtiles, ſont deux choſes bien differentes.

Autre Exemple.

P. 307. C'eſt un uſage inoüy que je

ſçache juſqu'icy, que j'ay fait une fois de la ponctuation. Quel embarras de termes !

Autre Exemple.

Quelques mauvaiſes que ſoient ces autres choſes, il faudroit qu'elles le fuſſent étrangement, pour n'avoir pas toûjours un merite en France, quand elles ſont nouvelles ; & ce merite joint à celuy que les Lecteurs de mauvais goût y trouvent, quelques méchantes qu'elles puiſſent être, ſuivant cette réflexion de Ciceron : *Tanta fax eſt in urbe ut nihil ſit tam invenuſtum quod non alicui venuſtum eſſe videatur.* Ces deux merites joints enſemble, donnent ſouvent aſſez de vogue à de fort chetifs ouvrages. Qu'eſt-ce que tout cela qu'un long galimatias ? p. 338.

Autre Exemple.

C'eſt vouloir étendre bien loin le ſentiment de Saint Auguſtin,

que tout ce qui eſt purement humain eſt vitieux, que de pretendre qu'on s'y conforme dans les manieres de parler, même les plus communes, & qu'on ne doive pas dire : humainement parlant.

Ces mots ſont équivoques : *que de pretendre qu'on s'y conforme* : On ne ſçait en les liſant ſi le ſens eſt, que nous nous y conformons ou que nous devons nous y conformer. Ce qui fait cette obſcurité, c'eſt que ce verbe *conformer*, n'a pas au ſubjonctif une terminaiſon differente de celle qu'il a à l'indicatif, au lieu que la plûpart des autres verbes ont des ſons differens, qui diſtinguent ces deux modes. Car, par exemple, *je fais* a *je faſſe* au ſubjonctif, *je dis* a *je diſe*, &c. en ſorte que la difference de ces terminaiſons ôte l'équivoque ; car lorſque je dis

par

par exemple, on pretend qu'on faſſe, je donne autre choſe à entendre que ſi je diſois, on pretend qu'on fait, au lieu qu'icy *pretendre qu'on s'y conforme*, n'a rien qui faſſe connoître que le verbe ſoit au ſubjonctif : que faut-il donc faire quand on a à ſe ſervir de ces ſortes de verbes, il n'y a qu'à en ajoûter un autre auparavant pour déterminer le ſens de celuy qui ſuit, comme : doive, faille, &c. L'Auteur devoit dire, par exemple, qu'on doive s'y conformer, ou bien qu'il faille s'y conformer, & non pas : qu'on s'y conforme.

PERSONNE *de quel genre.*

Exemple. Cette perſonne que vous m'avez fait ſi petit, ſi petite. L'Ecrivain poli dont nous venons de rapporter toutes ces Phraſes obſcures, pretend qu'il eſt mieux de dire, en parlant d'un homme : cette perſonne

que vous m'avez fait ſi petite, que non pas avec M. de Voiture : cette perſonne que vous m'avez fait ſi petit ; & la raiſon, c'eſt, dit-il, que le pronom *cette* détermine le mot de *perſonne* au genre maſculin, mais M. de Voiture l'entendoit mieux que nôtre Cenſeur. Le mot de petit au maſculin, fait d'abord connoître qu'il s'agit d'un homme & non d'une femme, au lieu qu'au feminin il ne détermine à rien, & l'on ne ſçait ſi ce feminin eſt mis à cauſe du mot de perſonne, ou ſi c'eſt qu'il s'agiſſe d'une femme ; il eſt vray que nôtre Cenſeur ajoûte pour ſa raiſon, qu'il faut ſelon la Grammaire, que l'adjectif s'accorde avec le pronom comme avec le ſubſtantif ; mais il ne ſçait pas apparemment qu'il y a bien de la difference entre parler poliment, & parler ſelon le College.

Quint. Inſt. orat. Lib. 1. c. 6.

Quand le mot de perſonne eſt pris indéterminement, il ne faut pas le faire maſculin, & c'eſt une negligence qui a échapé à l'examen du Pere Bouhours dans cette Traduction de l'Imitation, qu'il appelle la meilleur de toutes : quand une perſonne s'humilie pour ſes défauts, alors *il* appaiſe facilement les autres. Il falloit : alors *elle* appaiſe facilement les autres. Traduction de l'Imit. Liv. 2. chap. 2.

PERSPICACITE'.

Si ce mot n'a pas d'autre recommandation que celle de *capax*, d'où l'on a fait *capacité*, & de deux ou trois autres encore, que l'Auteur des Remarques nouvelles rapporte comme de grands ſuffrages ; je ne crois pas qu'il ſoit ſi-tôt reçû ; autrement il faudroit approuver procacité de *procax*, fallacité de *fallax*, mendacité de *mendax*,

contumacité de *contumax*, mordacité de *mordax*, &c. Il eſt vray que le Pere Bouhours cite là-deſſus une ou deux authoritez ; mais il ne s'enſuit pas que, parce que des Auteurs auront hazardé un mot, ce mot doive être regardé comme bon.

PERTURBATEUR.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Lang.

L'Auteur des Remarques nouvelles critique cette Phraſe du Nouveau Teſtament : Vous m'avez preſenté cet homme comme un Perturbateur du peuple. La raiſon qu'il en apporte eſt ſinguliere ; c'eſt, dit-il, que ce mot de perturbateur ne ſe met qu'avec ce qui peut être troublé ; c'eſt donc à dire qu'il ne croit pas que le peuple puiſſe jamais être troublé. Voilà une Critique bien fondée.

POUR LORS.

J'ay veu des perſonnes polies & éclairées qui condamnoient

ce mot, & qui pretendoient qu'il falloit dire *alors*, au lieu de *pour lors*; mais il y a en cela plus de dégoût que de delicateſſe : & je ne crois pas qu'il y ait rien à reprendre en cet exemple de M. de Vaugelas; ils luy dirent qu'il repoſoit, & que *pour lors* il n'y avoit pas moyen de parler à luy. Vaug. Quint.

On pourroit peut-être faire voir quelque difference entre *alors* & *pour lors*, en diſant que *alors* eſt plus general & plus vague, & que *pour lors* marque un tems plus précis.

POUR QUE.

Un de mes Critiques trouve que j'ay tort d'avoir approuvé ce mot, & un autre ſoûtient que j'ay raiſon; cela fait voir comme nos Cenſeurs s'accordent. Celuy qui ſoûtient que j'ay raiſon, eſt l'Auteur des Remarques nouvelles, lequel fait dans ſon ſecond Volume la même obſerva-

tion que j'ay faite ſur ce mot dans mes premieres Réflexions. Ce qui m'obligeroit à préferer le ſentiment de ce dernier, quand je ne ſçaurois pas que *pour que* eſt aujourd'huy tres en uſage. C'eſt que j'avois repris cet Auteur d'avoir condamné ce terme, & que maintenant il avouë qu'il s'eſt trompé, il s'en ſert même en pluſieurs endroits de ſon Livre; la Cour de Savoye, dit-il, eſt aſſez polie, *pour que* ſon témoignage ſoit ici receu.

PREST A MOURIR,
PREST DE MOURIR.

L'Auteur des Remarques nouvelles dit que *preſt à mourir* ſignifie qui eſt preparé, qui eſt diſpoſé à mourir, & il a raiſon: il ajoûte que *preſt de mourir* ſignifie ſeulement qui eſt ſur le point de mourir, & il ſe trompe.

Preſt à mourir & *preſt de mourir* ſignifient tous deux, qui eſt

diſpoſé à mourir ; & s'il y a quelque difference , elle n'eſt que pour le tems , comme nous le verrons à la fin de cette Remarque ; ce qui a trompé nôtre Auteur , c'eſt qu'il a confondu *preſt* avec *pres*, qui ſont pourtant bien differents : l'un eſt un adjectif, & l'autre eſt une prépoſition : un homme ſur le point de mourir eſt *prés* de mourir , c'eſt à dire prés de la mort ; & un homme qui eſt diſpoſé à mourir , eſt *preſt* à mourir , ou *preſt* de mourir ; & ſi l'on trouve quelquefois *preſt* au lieu de *prés* dans des Livres bien écrits , c'eſt une faute dont la negligence des Correcteurs eſt l'unique cauſe. Je diray , par exemple : Abraham avoit déja la main levée , & comme Iſaac étoit prés de recevoir le coup, un Ange vint , &c.

Les libertins ont beau faire les eſprits forts , ils tremblent

plus que les autres quand ils ſont *prés* de mourir, & non *preſts*. Je me ſuis veu bien *prés* de mourir, il s'eſt veu bien *prés* du danger, bien *prés* d'être tué.

Suivant cette diſtinction, ce que dit un de nos Hiſtoriens en parlant de Charles le bel, ne me ſemble pas bien correct, que quand Charles le bel ſe ſentit *preſt* de mourir, il fit appeller les grands Seigneurs qui étoient à la Cour. Je crois qu'il devoit dire : ſe ſentit *prés* de mourir.

Le même Hiſtorien fait dire à la mere de Saint Loüis, j'aime le Roy mon fils ; mais ſi je le ſentois *preſt* à mourir, & que pour luy ſauver la vie je n'euſſe qu'à luy permettre d'offenſer Dieu, je laiſſerois mourir mon fils. Il falloit, mais ſi je le ſentois *prés* de mourir, & non pas *preſt* de mourir, comme le cor-

rige

rige neanmoins l'Auteur des Remarques nouvelles, car *preſt* ſignifie preparé, diſpoſé. J'ay dit que preſt *de* & preſt *à*, marquoient quelque difference pour le tems; voyons en quoy elle conſiſte.

PREST DE,
PREST A.

Preſt de marque qu'on eſt diſpoſé de faire la choſe ſur le moment; il étoit *preſt de* partir quand je luy apportay une lettre, qui l'obligea à remettre ſon voyage. Si vous voulez lui parler, il ne faut point perdre de tems, car il eſt *preſt de* partir. Il étoit *preſt de* ſe tuer quand on luy arracha le coûteau des mains.

Preſt à marque un tems indéterminé, il eſt *preſt à* ſigner quand on voudra, il eſt *preſt à* vous rendre vos papiers, il eſt *preſt à* vous rendre ſervice.

PRECAIRE.

Un certain Auteur refuſe de reconnoître ce mot, qui eſt pourtant un terme de Juriſpru-
p. 104. dence. On diroit même de la maniere qu'il en a parlé, que ce ſoit un mot particulier à l'Auteur de l'Hiſtoire de Charles IX. que j'ay cité, un terme qu'il ait fait, & dont perſonne ne ſe ſoit ſervi avant luy. Il ne ſçait pas apparemment que ce mot ſe dit d'un fonds dont on n'a pas la pleine proprieté, dont on ne peut diſpoſer, & que dans les conſtitutions de rente, on met la clauſe de conſtitut *précaire*; qu'un doüaire, un uſufruit ne ſe poſſede que par *précaire*.

PREUVE, MARQUE.

On me reprend d'avoir dit qu'une grande preuve qu'il faut dire Arſenal, c'eſt qu'on dit arſenaux au plurier : il falloit, à ce qu'on pretend, me ſervir du

mot de *marque* & non de *preuve*. C'eſt pourtant la même choſe pour quiconque entend le François. Ce n'eſt pas qu'à la rigueur il n'y ait quelque difference entre ces deux mots ; mais l'uſage les confond, & l'on s'en ſert indifferemment en mille occaſions, comme : Dieu nous donne tous les jours des preuves de ſon amour, c'eſt un homme qui a donné mille preuves de ſon courage, je ne puis douter de ſon amitié, il m'en a donné trop de preuves, trop de marques ; l'un & l'autre eſt bon en ces Exemples.

POURSUIVRE UNE PROPOSITION.

Exemple. Les Pedans ſont des gens qui ne reſpirent que la chicane & la diſpute, gens qui vous *pourſuivent une propoſition juſques ſur les dernieres bornes de la Logique*, &c. Quelle expreſ-

ſion, s'écrie un de mes Cenſeurs ? pourſuivre une propoſition, & pourſuivre ſur des bornes ? ce Critique ne void pas que c'eſt une maniere de parler metaphorique, choiſie tout exprés pour mieux exprimer le ridicule des Pedans. Pourſuivre ſur des bornes, dit-il, quelle expreſſion ? J'avouë que pourſuivre ſur des bornes ne ſe dit pas, mais ce n'eſt pas auſſi la Phraſe dont je me ſuis ſervi, j'ay dit pourſuivre juſques ſur les bornes, & non pas pourſuivre ſur les bornes, ce qui eſt tout different : car on dira fort bien, par exemple, la Victoire balança long-tems ; mais ce Roy fut enfin repouſſé, & on le pourſuivit juſques ſur les bornes de ſon Empire ; ſur les bornes ne ſe rapporte pas là à pourſuivre, mais à juſques. Voila qui fait voir la bonne foy ou l'habileté

de nôtre Cenſeur.

De la prononciation *de quelques mots en* er.

Le Critique, dont j'ay parlé dans les trois Remarques precedentes, dit que *Jupiter* ne ſçauroit rimer avec *fer*, c'eſt à dire qu'il s'imagine qu'il faut prononcer *Jupiter*, comme l'on prononce *parler*, *chanter*, ce qui feroit une plaiſante prononciation. Il ajoûte que dans *tiers* l'*E* ſe prononce autrement que dans *hier*, dans *cher* autrement que dans *leger*. Il croit apparemment qu'il faut prononcer *legé* ſans faire ſonner l'*R*, & c'eſt la prononciation des Lyonnois, des Picards, & de quelques autres Provinciaux, je ne ſçay ſi ce n'eſt point auſſi celle des Savoyards.

Prononciation.

*De l'*E *dans Manége, Fleche*, &c.

Croire, & ſur tout ſoûtenir,

comme fait mon Cenſeur, qu'il ne faut pas prononcer manege, fleche, theſe, regne, cedre, Grece par un *E* fermé, comme s'il falloit prononcer à la maniere des Lyonnois, manaige, flaiche, thaiſe, raigne, c'eſt preparer à rire à tous ceux qui ſçavent parler.

Pronon-ciation.

De l'A dans Oracle, Miracle, &c.

Trouver étrange que j'aye dit, que l'*A* ſe devoit prononcer bref dans tabernacle, miracle, oracle, & long dans collation, prédication, recréation ; c'eſt ce qui paroîtra extraordinaire à ceux qui ont quelque connoiſſance de la veritable prononciation.

De la premiere syllabe *d'Heureux & de quelques autres.*

Dire que c'eſt une faute de prononcer hureux au lieu de

heureux, quoi qu'on l'écrive de cette derniere façon; c'eſt condamner la prononciation de toute la Cour, & faire voir une grande attache pour ſa Province. Ce n'eſt pas moins ſe tromper, de croire qu'il faille prononcer Moïſe, parce qu'on l'écrit de la ſorte, & non Mouiſe; oiſeau, & non ouaiſeau, quoy qu'on écrive oiſeau.

DES DEUX DERNIERES SYLLABES *de Paſſion, action*, &c.

C'eſt avoir bien de la déference pour le theatre que de s'imaginer, que parce que les Comediens prononcent paſſi-on, acti-on, réjou-ir, éblou-ir, il faille prononcer de même dans la Proſe; il n'y a que les Gaſcons, les Provençaux, & quelques autres Provinciaux qui prononcent de la ſorte. Dans les

Vers cette prononciation eſt la

bonne, mais il n'en va pas de même dans la Proſe, c'eſt à quoy nôtre Critique devoit avoir pris garde; ce que je dis de paſſion, d'action, &c. je le dis d'ébloüir, de réjoüir, &c. je le dis d'Hiſtorien, de Grammairien, de Science, & de pluſieurs autres ſemblables, excepté d'experience, qui & en Vers & en Proſe ſe prononce en cinq ſyllabes, & que j'ay rapporté par mégarde dans mon premier Volume, avec les premiers dont je viens de parler.

De la Diphtongue *oi*.

Le même Critique dit qu'il faut prononcer la diphtongue *oi* pleinement, comme elle eſt écrite, mais il y a plus d'exception à cela qu'il ne penſe : Dans la converſation, par exemple, on prononcera le Fran*çais*, la Langue Fran*çaiſe*, & non le Fran-

çois ; le mot de *froideur* ſe prononce dans le figuré autrement que dans le propre, comme le remarque fort bien M. Richelet: on dira, par exemple, il luy a parlé avec beaucoup de *fraideur*, & dans le propre on prononcera froi. La *froideur* de l'eau.

Pronon-ciation.

Des E *feminins.*

Je ne ſçay où nôtre Auteur trouvera que l'*E* des deux premieres ſyllabes de généroſité & de général eſt feminin ; que dans *eſpérance* celuy du milieu eſt feminin auſſi, & dans *vérité* le premier. Comme ſi l'on prononçoit, *eſprance*, *vrité*. Mais où a-t-il appris en même tems, que ſi ces *E* ſont feminins il faille les prononcer maſculins ? comme ſi ce n'étoit pas la prononciation qui rend un *E* feminin, ou maſculin ; ainſi pretendre, comme il fait, qu'il eſt feminin ; mais que cependant il faut le pronon-

cer maſculin, n'eſt-ce pas ſe contredire viſiblement ?

FAITE,
comment il ſe prononce.

Prononciation de *faite* & de *dite.*

La premiere ſyllabe de ce mot ſe prononce diverſement ſelon les occaſions, elle eſt longue quand ce mot eſt à la ſeconde perſonne du verbe *faire*, & elle eſt breve quand elle eſt au participe ; on dira, par exemple : la grace que vous me *faites*, en trainant ſur la premiere ſyllabe ; & au participe, on dira la grace que vous m'avez *faite*, en paſſant promptement ſur la premiere ſyllabe. Ce que je dis de *faite* ſe doit entendre de quelques autres verbes, comme dans ces deux exemples : les choſes que vous dites à preſent, & les choſes que vous me dîtes hier : *dites* ſe prononce diverſement, il ſe prononce bref dans le premier exemple, & long dans le ſecond.

Expreſſions PROPHANES.

J'appelle expreſſions prophanes des manieres de parler, qui ne ſont pas du caractere de nôtre Religion, & qui quoy qu'employées dans un bon ſens, ont quelque choſe de payen; & je dis qu'il faut éviter ces ſortes d'expreſſions, qu'elles ſont baſſes & plattes, parce qu'elles font voir qu'on cherche à s'élever, & qu'on voudroit bien dire de belles choſes, ſi l'on pouvoit; comme: Je louë tous les jours *le deſtin* de m'avoir procuré le bonheur de vous connoître.

Je ne ſçay encore ce qu'il plaira au *ſort* de faire de moy.

Depuis que je ſuis éloigné de vous, je ne fais que me plaindre de la rigueur de ma *deſtinée*.

C'eſt un des plus éloquens hommes que nous ayions, il parle comme les Dieux.

Toutes expreſſions fades &

groſſieres qu'un homme poli n'employe jamais. J'ay oublié de rapporter encore celle-cy d'un certain Auteur à un Abbé dans une Epître dedicatoire : Vous parlez quand il vous plaît le langage des Dieux en plus d'une Langue. Ce langage des Dieux eſt une expreſſion aſſez plaiſante, ſur tout en écrivant à un Eccleſiaſtique ; on peut mettre cela avec le compliment de celuy qui diſoit à un Pape, qu'il avoit été éleu par la faveur des Dieux immortels.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Lang. Franç.

PROPHETE ROYAL,
ROY PROPHETE.

David étant cité en qualité de Prophete & non pas de Roy ; il eſt plus naturel, me dit-on, de le déſigner premierement par la qualité en laquelle il eſt cité, que par celle de Roy, qu'on n'ajoûte que pour le diſtinguer des autres Prophetes qui n'é-

toient pas Rois comme lui. Cette objection fait voir ſeulement que la raiſon eſt pour, Prophete Roy, mais non pas qu'il ſoit plus élegant de dire, Prophete Roy ; car en fait de Langue, la raiſon & l'uſage ont leurs droits à part, l'uſage l'emporte toûjours, & il faut raiſonner des expreſſions de la Langue comme des modes : quand on auroit les meilleures raiſons du monde, pour faire voir qu'il ſeroit plus naturel de s'habiller d'une façon que d'une autre, ſi la mode eſt de s'habiller de l'autre, qu'avancera-t-on ? on prouvera qu'on le devroit faire, mais non pas que ce ſoit la coûtume. Or en matiere de langage les remarques que l'on fait ne ſont pas pour reformer l'uſage, mais pour le montrer tel qu'il eſt ; ainſi quand j'ay dit que Roy Prophete étoit plus du bel uſage que Prophete

Roy, qu'avance-t-on en me voulant prouver qu'il ſeroit mieux que cela ne fût pas, puis qu'il s'agit préciſement de ce qui eſt, & non de ce qui doit être; Dans la Langue il faut ſuivre l'uſage, & s'y accommoder quelque bizarre qu'il ſoit.

L'Auteur des Remarques nouvelles a peine à me paſſer Roy Prophete, & il dit en voulant décrier ce terme, que les Livres bien écrits où il ſe trouve ne ſont pas venus à ſa connoiſſance : il eſt pourtant dans cette Traduction de l'Imitation, qu'il cite avec tant d'éloges dans la ſuite de ſes Remarques, & qui eſt, ſelon lui, un Livre bien écrit : Lorſque le Demon vous ſuggere d'agiter ces queſtions, ... Répondez par ces paroles du *Roy Prophete*, vous êtes juſte, Seigneur. Le P. Bouhours ne dira pas que cet Ouvrage ne luy

Liv. 3. chap. 18. art. 1.

ſoit pas connu.

Ce qui fait auſſi que pluſieurs perſonnes préferent *Roy Prophete*, c'eſt que finiſſant par un *E* feminin la prononciation en a ſans doute paru plus douce; car ce qui détermine l'uſage n'eſt preſque rien quelquefois. Dans les derniers tems, par exemple, on diſoit *pour ce que* au lieu de *parce que :* d'où eſt venu ce changement ? c'eſt que *parce que* a paru plus doux à prononcer; car s'il falloit conſulter la raiſon, il eſt certain qu'il faudroit dire *pour ce que*, puiſque l'interrogation ſe fait par le mot *pour.* Cependant l'uſage receu veut qu'en répondant on diſe, *parce que*, & non, pour ce que ; & cela pour une petite delicateſſe de prononciation qui n'eſt preſque pas ſenſible ; *Conſule veritatem*, dit Ciceron, *reprehendet, refer ad aures, probabunt ; vo-*

luptati autem aurium morigerari debet oratio. Ce paſſage que j'ay déja cité dans mes premieres Réflexions, me paroît venir icy aſſez à propos pour être repeté.

Puis, ensuite.

Puis, pour *enſuite*, ou *aprés*, eſt un terme que certains pretieux & certaines precieuſes condamnent; mais que ceux qui ſçavent la Langue employent ſans ſcrupule, ſelon que l'occaſion s'en preſente : ce mot eſt même tres-ſouvent neceſſaire & d'un grand ſecours dans les récits, pour ne pas toûjours repeter *aprés* & *enſuite*, M. de Vaugelas s'en ſert fort à propos dans ces Exemples.

Vaug. Quint. Les Mages ſuivoient chantant des Hymnes à la façon du païs, ils étoient accompagnez de trois cens ſoixante-cinq jeunes garçons vêtus de robe de pourpre, aprés venoit un Char conſacré

ſacré à Jupiter, trainé par des chevaux blancs, ſix chariots avec des entailleures d'or & d'argent ſuivoient aprés, *puis* marchoit un corps de Cavallerie compoſé de douze Nations differentes, &c.

A cent pas de là venoit Syſigambis Mere de Darius, il y avoit *enſuite* quinze grands chariots où étoient les enfans du Roy, & ceux qui avoient ſoin de leur éducation, *puis* marchoient les Concubines juſqu'au nombre de trois cens ſoixante, en équipage de Reines. Vaug. Quint.

Aprés venoient les Princeſſes & les Femmes des Officiers de la Couronne & des plus grands Seigneurs de la Cour, *puis* les Lavandieres & les Valets d'Armée montez auſſi ſur des chariots. Vaug. Quint.

Je laiſſe une infinité d'autres Exemples, qu'on peut trouver ſoi-même à l'ouverture du Livre Vaug. Quint.

d'où ceux-là ſont tirez.

J'ajoûteray ſeulement que les Auteurs les plus nouveaux, ſe ſervent de ce terme auſſi-bien que M. de Vaugelas. Il reſolut à l'heure même de ſe conſacrer à Dieu dans la retraite, *puis* ſe tournant vers ſon amy ; à quoy aſpirons-nous, luy dit-il, par ces ſoins & ces peines que nous prenons au ſervice du Prince.

Serm. du Pere Cheminais ſur le choix des amis

PROPREMENT.

La mode eſt venuë de mettre ce mot preſque à tout : il danſe *proprement*, il chante *proprement*, je l'ay veu joüer du luth, il en joüe *proprement*.

Mais il faut remarquer que *proprement* ainſi employé, ne ſignifie gueres autre choſe que *joliment* Et on ne dira pas d'une perſonne qui danſera ou qui chantera dans la derniere perfection, qu'elle danſe ou qu'elle chante *proprement*.

Q

QUI, CE QUI.

EXemple. Les Gaulois ſe diſent deſcendus de Pluton, qui eſt une tradition des Drüides ; il faut, dit un certain Auteur : ce qui eſt une tradition, parce (dit-il) que, *qui* étant un pronom, il ne peut pas ſe raporter auſſi naturellement à des verbes qu'à des noms, au lieu que *ce qui* ſe rapporte tres-naturellement à des verbes, auſſi-bien qu'à des noms, parce que *ce qui*, n'eſt pas un ſimple pronom comme *qui*. Mais je demande à nôtre Auteur ce qu'il trouveroit à redire en ces Phraſes. La perfection Chrêtienne conſiſte à s'humilier, qui eſt la choſe du monde la plus difficile

Dablanc. Comm. de Cef.

à l'homme.

Pour ſe conduire ſagement dans la vie, il faut ſçavoir parler & ſe taire, qui ſont deux choſes qui ne s'apprennent point bien l'une ſans l'autre.

Le pronom *qui* n'eſt pas ſans doute une faute dans ces deux Exemples, il ſe rapporte pourtant à des verbes. Ce ſeroit un beau langage d'y mettre *ce qui* au lieu de *qui*, ſur tout dans le dernier Exemple.

QUI FAIT, QUI FONT.

Faut-il dire ; c'eſt la vertu & non les richeſſes qui nous font aimer de Dieu, ou bien qui nous fait.

C'eſt la lecture & non les Livres qui fait ou qui font un homme ſçavant.

C'eſt le cœur & non les paroles qui nous juſtifieront devant Dieu, ou bien qui nous juſtifiera. Je crois pour moy qu'il vaut

mieux mettre le verbe au plurier en le faiſant rapporter au dernier ſubſtantif qui eſt au plurier. C'eſt le bon ordre, & non certaines épargnes ſordides qui font les grands profits, dit un Ecrivain des plus polis.

Education des filles par M. l'Abbé de Fenelon.

Si au contraire le ſubſtantif plurier étoit le premier, & le ſubſtantif ſingulier le ſecond, il faudroit mettre le verbe au ſingulier, parce qu'il eſt toûjours mieux de le faire rapporter au dernier.

Comme, par exemple: Ce ne ſont pas les richeſſes, mais la vertu qui nous fait conſiderer.

Ce ne ſont pas les Livres, mais la lecture qui fait un homme ſçavant.

QUI *au ſens de* PARCE QUE.

Exemple. Les Saints qui mépriſoient les choſes du monde, les quittoient ſans regret. C'eſt à dire, les Saints, parce qu'ils

mépriſoient les choſes du monde, les quittoient ſans regret. Tout le monde ſent cela ce me ſemble, c'eſt pourtant pour avoir rendu par le ſens de *parce que* un *qui* comme celui-là, qu'un certain Auteur ma repris; voici l'Exemple. Ciceron dit que les Anciens ne s'étant pas encore aviſez des expreſſions figurées, & ſuivant les plus ſimples & les plus naturelles, ils ont preſque tous bien parlé. Le Latin porte, les Anciens qui, &c. Et c'eſt à ce pronom *qui* que mon Cenſeur trouve étrange que j'aye donné le ſens de *parce que*, en le traduiſant par le participe : Les Anciens ne s'étant pas encore aviſez; pour : qui ne s'étoient pas encore aviſez. Car, dit-il, il n'y a point *quia* dans le Latin, mais *qui*. La Critique n'eſt-elle pas judicieuſe ?

Sic enim illi veteres qui *nondum ornare poterant ea quæ dicebant omnes propè præclare lauti.*

Que.

Exemple. C'eſt un ingrat, vous vous ſacrifieriez pour luy *qu'*il ne vous en ſçauroit pas le moindre gré, c'eſt de ce *que* qu'il eſt queſtion dans cette Remarque : il paroît employé à un uſage aſſez bizarre, vous vous ſacrifieriez pour luy que, de quoy eſt gouverné ce *que*, à quoy ſe raporte-t-il ? il faut neceſſairement ſous-entendre ces mots cy, *il arriveroit :* vous verriez qu'il ne vous en ſçauroit pas le moindre gré. Ces ſortes d'expreſſions coupées ſont fort élegantes dans nôtre Langue, & c'eſt ce qui donne le plus de feu à un diſcours : tant que la paſſion dominera, dit le Pere Cheminais en parlant de l'Impie, cet homme verroit des Miracles *qu'il* raiſonneroit toûjours de la ſorte : & M. de Vaugelas, Comme il eut receu un coup de pique au travers du

corps & perdu beaucoup de ſang, les forces luy manquerent *qu'il* combattoit encore.

QUELQUE CHOSE DE GRAND.

Quand aprés *quelque choſe* il y a un adjectif qui s'y rapporte, il faut mettre la particule *de* avant l'adjectif, regle infaillible. Faire quelque choſe de grand, de conſiderable, c'eſt quelque choſe de conſolant que de, &c.

Diſcours ſur l'éloge de Demoſt. & de Ciceron.

Il eſt vray qu'un bon Ecrivain a dit, en parlant de Demoſthene & de Ciceron, il y a encore quelque choſe à dire d'eux plus grand que tout cela; mais c'eſt une faute; eſt-ce donc que l'Auteur devoit dire: il y a encore quelque choſe à dire d'eux de plus grand que tout cela; non, ſans doute; mais il falloit placer ces mots *quelque choſe*, de maniere que la particule *de* fût immediatement aprés, en diſant: il y a encore à dire d'eux quel-

que

que choſe de plus grand que tout cela ; mais quand l'adjectif qui eſt aprés *quelque choſe* veut un *de* aprés ſoy, on ne doit plus obſerver la regle, & il faut alors mettre l'adjectif ſans *de* auparavant, autrement la Phraſe ſeroit rude, & c'eſt comme en uſe M. de Vaugelas en pluſieurs rencontres, & entr'autres en cet Exemple : Il l'exhortoit à faire quelque choſe digne de ſa naiſſance & de la grandeur de ſon courage, il eſt viſible que de digne de ſa naiſſance bleſſeroit un peu l'oreille. L'auteur des Remarques nouvelles en uſe de même ; ces deux mots, dit-il, marquent quelque choſe propre de la beſte.

QUELQUE CHOSE QUI ARRIVE, QU'IL ARRIVE.

Le bon uſage eſt pour *qu'il arrive*. *Quelque choſe* eſt là pour le mot de *quoy* : & comme on ne dit pas *quoi qui arrive*, mais

quoi qu'il arrive, il eſt conſtant qu'il faut dire : quelque choſe qu'il arrive, & non, qui arrive. Mais ce qui confirme cette Remarque, c'eſt qu'on ne dira pas quelque choſe qui en arrive, quelque choſe qui en puiſſe arriver ; mais, qu'il en arrive, qu'il en puiſſe arriver. Comment douter aprés cela, qu'il ne faille dire auſſi *quelque choſe qu'il arrive ?* Le Traducteur de l'Imitation, dont nous avons cité pluſieurs Exemples, dit quelque choſe *qui arrive*, pour, qu'il arrive : Mais quand cette Traduction ſeroit la plus polie & la plus parfaite de toutes, je ne crois point que cet Exemple dût être imité.

QUOY, QU'Y A-T-IL ?

Quoy pour qu'*y a-t-il* n'eſt pas bon en Proſe, *quoy* de plus facile, dit un Auteur, que d'expoſer les objections de la même maniere que les doutes, il fal-

loit : qu'y a-t-il de plus facile que de, &c. je me ſuis ſervi de *quoy*, pour, qu'y a-t-il dans le premier Volume de mes Réflexions ; & des perſonnes éclairées m'en ont repris : *quoy* de plus beau que, &c. j'aurois en effet beaucoup mieux parlé, ſi j'euſſe dit : qu'y a-t-il de plus beau, &c.

QUOIQUE.

Ce mot veut toûjours le ſubjonctif, & l'on ne peut excuſer de faute cet Exemple de l'Auteur des Remarques nouvelles : on ſçait bien que recouvrir ne ſe met jamais pour recouvré, quoique recouvert ſe met ſouvent pour recouvré. Il falloit dire, quoique recouvert ſe mette ſouvent pour recouvré, cela eſt conſtant.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Lang.

R

Ravy de Joie.

QUoy qu'on diſe *eſtre ravy de joye*, l'Auteur des Remarques nouvelles n'eſtime pas qu'on puiſſe dire, ſoyez ravy de joye, & il trouve étrange que des Ecrivains qui ſe piquent de politeſſe, ayent fait dire à Nôtre-Seigneur, parlant à ſes Apôtres: ſoyez ravy de joye. La raiſon qu'il en apporte eſt, dit-il, que les raviſſemens & les tranſports de joye qui ſaiſiſſent l'ame, ſont moins des actions libres que des ſaillies naturelles, & qu'on ne doit point nous commander ces mouvemens ſubits, qui ne ſont pas tout à fait en nôtre puiſſance. Je demande à nôtre Auteur, ſi quand l'Evangile dit, *Exultate,*

treſſaillez : ce mot ne marque pas un auſſi grand tranſport de joye, *que ſoyez ravy* ; ainſi il faut qu'il cenſure premierement le texte Grec qui porte la même choſe, & enſuite la Vulgate, & qu'il diſe que l'*Exultate* de l'Evangile, eſt une faute contre le raiſonnement, puiſque, ſelon luy, les tranſports ne ſe commandent pas. Cela fait voir combien ce Critique fait réflexion ſur ce qu'il avance.

Mais pour achever de prouver qu'on ne peut pas dire, ſoyez ravy de joye, il ajoûte qu'on ne dit pas, par exemple, à un Prince, ſoyez aimé de vos Sujets, ni à un Prédicateur, ou à un Avocat, ſoyez ſuivy, ſoyez employé, au lieu de dire : faites ce qu'il faut pour être ſuivy, pour être employé. Cet Auteur n'a pas pris garde que ce n'eſt qu'en quelques occaſions qu'on ne

peut pas dire, ſoyez aimé de vos Sujets, ſoyez employé, ſoyez ſuivy ; & voicy ce qu'il devoit avoir obſervé.

Quand on parle abſolument & ſans condition, il eſt ridicule de ſe ſervir de cet imperatif & de dire crûment, ſoyez aimé, ſoyez ſuivy, ſoyez employé, ſoyez ravy de joye ; mais ſi l'on parle avec quelque condition, & qu'on mette quelque circonſtance, on peut ſe ſervir alors de ces imperatifs ſans craindre de parler mal : on dira, par exemple, à un Prince, ſi vous voulez regner paiſiblement, ſoïez aimé de vos Sujets. A un Avocat, ſi vous voulez paroître, ſoyez employé. A un Prédicateur, ſi vous voulez faire du fruit, ſoyez donc ſuivy, & ne negligez point tant ce qui peut vous attirer l'attention : on dira de même, vous ſerez bien-heu-

reux lorſque les hommes vous chargeront d'injures & de reproches, qu'ils vous perſecuteront, & qu'ils diront fauſſement toute ſorte de mal de vous, réjoüiſſez-vous alors & *ſoyez-en ravy de joye*. Parce que toutes ces propoſitions ſont conditionnelles.

Soyez en ſanté paroît bien auſſi extraordinaire pour le moins que ſoyez ravy de joye, cependant il y a des occaſions où il ſe peut dire fort bien : comme par exemple, vous êtes encore trop foible pour ſoûtenir la fatigue de ce voyage, & quand vous partirez, croiez-moy, ſoyez en ſanté. C'eſt bien ici qu'a lieu ce mot de Quintilien, qu'il ne faut pas tant conſiderer ce qu'on dit, que le lieu où on le dit ; mais pour cela il faut être un peu *Faiſeur* de Réflexions, & nôtre Auteur ſe contente d'être *Faiſeur* de Remarques.

Je ne ſçaurois encore m'empêcher d'obſerver ici, que cet Auteur qui déſapprouve ſi fort qu'on diſe : ſoyez ravy de joie, a neanmoins ſouffert qu'on ait mis dans la Traduction de l'Imitation, qu'il cite avec tant d'eſtime : Pauvres réjoüiſſez-vous, Pauvres *treſſaillez d'allegreſſe*, parce que le Royaume de Dieu eſt à vous. Si la raiſon qu'il apporte contre, *ſoyez ravy de joye*, eſt recevable, il faut neceſſairement qu'il paſſe condamnation ſur *treſſaillez d'allegreſſe*.

Liv. 3. chap. 58 art. 10.

DE LA RENCONTRE DE CERTAINS MOTS.

L'Auteur des Remarques nouvelles qui nous a déja fourni tant d'Exemples, nous en fournira encore pour cette Remarque, auſſi-bien que pour pluſieurs autres que nous ferons dans la ſuite. *Immonde*, dit-il, eſt un mot

qui ſignifie proprement *impur* & qui eſt *conſacré;* proprement impur impur & conſacré, voila des mots dont il falloit fuïr la rencontre, non pas pour éviter aucune équivoque, mais pour parler avec plus de politeſſe; je ne rapporteray que cet Exemple, parce que je n'en ay point trouvé de ſemblable dans aucun des Auteurs que j'ay lûs.

RAPPORTS VITIEUX.

Exemple. Quand les hommes s'abandonnent une fois à la fortune, elle les rend plus avides de gloire que dignes de la poſſeder & capables d'en acquerir, dit M. de Vaugelas. Ce pronom *la*, de *la* poſſeder, ne peut ſe rapporter correctement à gloire, qui eſt ſans article; il falloit: quand les hommes s'abandonnent une fois à la fortune, elle les rend plus avides pour la gloire que dignes de la poſſeder, ni

capable de l'acquerir.

Vaug. Quint. A ces mots, les larmes luy tombant des yeux, firent aſſez connoître combien ce preſent luy étoit déſagreable ; ce verbe *firent* ne peut ſe rapporter à *larmes*, à cauſe du participe qui ſuit, luy *tombant* des yeux ; il falloit : à ces mots, les larmes qui luy tomberent des yeux firent aſſez connoître, &c.

Autre Exemple.

C'eſt le propre d'une grande ame, dit l'Auteur des Penſées ingenieuſes des Anciens & des Modernes, de ne pas laſſer les
P. 390. vœux des ſupplians, ni de ne pas rehauſſer les bienfaits par la difficulté de les obtenir : il a voulu dire, par la difficulté de les accorder, car le mot d'*obtenir* ne vient pas là & fait un ſens tout contraire, il ſemble qu'il ſe rapporte à *grande ame*, au lieu de ſe rapporter à *ſupplians ;*

mais ſans changer le mot d'*obtenir*, il n'y avoit qu'à dire: c'eſt le propre d'une grande ame de ne pas laſſer les vœux des ſupplians, ni de ne pas rehauſſer les bienfaits qu'on accorde, par la peine qu'on donne à les obtenir; ou bien, les bienfaits qu'on leur accorde, par la peine qu'ils ont a les obtenir.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer ici en paſſant, que l'Auteur de cet exemple a beaucoup affoibli la penſée de l'Orateur de qui il la tiré, car le Latin porte: ni d'employer dans ſes bienfaits l'artifice de la difficulté, *artem difficultatis*; c'eſt à dire, ni de chercher à faire valoir ſes bienfaits par des difficultez étudiées; c'eſt là proprement la force du Latin.

C'eſt une eſpece de conſolation & de gloire pour les vaincus, dit le même Auteur des Penſées

ingenieuſes, que de l'être par de vaillants hommes : Quel rapport ! une conſolation pour les vaincus que de l'être, &c. au lieu de dire, pour ceux qui ſont vaincus, car autrement *de l'eſtre* ne ſçauroit avoir de rapport juſte à *vaincus*, qui de la maniere que nôtre Auteur l'employe, eſt un pur ſubſtantif.

Autre Exemple.

Il faut aux approches des grandes Feſtes renouveller ſes pratiques de pieté, & *d'*invoquer les Saints avec une plus grande ferveur. Ce *de* ne ſçauroit ſe rapporter à *invoquer.* Ses pratiques de pieté & *d'*invoquer les Saints, quelle Phraſe ! pour dire : renouveller avec plus de ferveur ſes pratiques de pieté, & celle que l'on a d'invoquer les Saints. Cette Phraſe eſt neanmoins de cette belle & élegante Traduction de l'Imitation, dont nous

Traduct. nouv. de l'Imitat. 2. Edition, liv. 1. ch. 19. art. 6.

avons déja rapporté de ſi beaux Exemples, & que l'Auteur des Remarques nouvelles regarde comme l'ouvrage le plus poli & le plus achevé que nous ayions en nôtre Langue.

Autre Exemple.

Si Dieu differe à nous recompenſer, dit le même Traducteur, croyons que c'eſt que nous ne meritons pas encore une ſi grande gloire, qui nous ſera manifeſtée au tems qui a été marqué. Ce *qui* ne peut ſe rapporter regulierement au mot de gloire, à cauſe que ces termes *une ſi* rendent le ſens trop fini & trop achevé, pour rien laiſſer à attendre aprés. Il falloit avoir mis: croyons que c'eſt que nous ne meritons pas encore cette grande gloire qui nous ſera manifeſtée au tems qui a été marqué. Imitat. Liv. 1. chap. 19. art. 7.

L'on trouve encore pour titre d'un Chapitre dans la même Traduction: comment il ſe faut for-

Imitat. Liv. 3. chap. 12.

mer à la patience, & combattre ſes convoitiſes. Je dis que ces mots : *& combattre* qui ſe rapportent à *il faut* qui eſt plus haut, y auroient eu un rapport plus juſte pour l'expreſſion, ſi le Traducteur euſt tranſporté aprés le verbe *il faut*, le pronom *ſe* qu'il a mis devant, & qu'au lieu de dire : comment il *ſe* faut former, il eût dit : comment il faut *ſe* former à la patience & combattre, parce que *combattre* ſe rapportant à *il faut*, il eſt viſible qu'il ne falloit point ſeparer ces deux derniers mots par le pronom *ſe* auquel *combattre* ne ſe rapporte point : Ces delicateſſes ſont neceſſaires quand on veut écrire poliment.

On lit encore dans ce même Livre : Ce n'eſt point à ces marques qu'on connoît celuy qui aime veritablement la vertu ; à quoy cela ſe connoît-il donc, Seigneur ? c'eſt lorſque vous

vous abandonnez entierement à la volonté divine ſans chercher vos interêts. Je dis que ces mots : *c'eſt lorſque* , ne peuvent ſe rapporter regulierement à ceux-ci , *à quoy cela ſe connoît-il.* S'il y avoit : quand cela ſe connoît-il , ce ſeroit bien dit , c'eſt lorſque : mais y ayant ; *à quoy,* il n'y a nul rapport de répondre, *c'eſt lorſque.* Aprés la demande, à quoy cela ſe connoît-il , Seigneur ? Il falloit mettre : à un abandonnement entier à la volonté divine , &c. & non pas *c'eſt lorſque.* Il eſt important de remarquer ces ſortes de fautes pour s'empêcher d'y tomber.

RECHERCHER.

Quand *rechercher* n'eſt pas le reduplicatif de *chercher* , il a ſouvent une ſignification differente de *chercher* , & on l'employe d'ordinaire pour marquer l'attache qu'on a pour une choſe,

comme : *rechercher* la gloire, les honneurs. Les gens du monde ne *recherchent* que les plaiſirs : un Courtiſan *recherche* la faveur du Prince, les Pretieuſes *recherchent* les mots nouveaux, il y a des gens qui en parlant *recherchent* toûjours les Phraſes. *Chercher* ne ſeroit point propre dans ces Exemples, il ne ſe dit d'ordinaire, que de ce qu'on cherche avec les yeux ou avec la main, comme : *chercher* ſa canne, ſon épée, &c. ou bien d'une choſe dont on tâche de ſe ſouvenir, comme : je *cherche* ſon nom, mais je ne ſçaurois me le remettre ; il demeura court, & aprés avoir long-tems *cherché* ſon mot, il fut obligé de deſcendre de la chaire. On void par là qu'un de mes Critiques n'a pas eu toute la bonne-foy du monde, quand il m'a fait dire que les Anciens *cherchoient* certaines

certaines repetitions, au lieu que j'ay dit *recherchoient*, ce qui eſt bien different ; *chercher* des repetitions, dit-il, quelle Phraſe ! S'il ne tenoit qu'à changer ainſi les termes, il ſeroit aiſé de faire des Critiques.

REGRETTER SES PECHEZ.

Cette Phraſe eſt-elle bonne ? car enfin *regretter* marque du deſir pour la choſe qu'on regrette, comme : regretter le tems perdu, regretter ſon argent, regretter un amy, regretter le paſſé, regretter les premieres années de ſa jeuneſſe, &c. ſur ce pied là, il ſemble que ce ſoit un contre-ſens, de dire : *regretter* ſes pechez ; cependant l'on entend bien ce que cela veut dire, & un fameux Prédicateur n'a pas fait difficulté de s'en ſervir : Tandis qu'aux Feſtes ſolemnelles chacun de vous vient ſe reconcilier avec Dieu, & qu'il

Sermon ſur la Sainte Vierge par le P. Chemin-nais.

regrette ſes pechez aux pieds du Preſtre, Marie fait ſon devoir de mediatrice ; cette autorité me fait ſuſpendre mon jugement.

De RACHE-PIED, *d'* ARRACHE-PIED.

On dit d'arrache-pied ; étudier trois heures d'arrache-pied ; c'eſt à dire : être ſi appliqué, ſi attaché au travail, qu'on ait de la peine à en tirer le pied, & qu'il faille pour ainſi dire, l'en arracher pour l'en ôter. Je ne ſçache pas d'autre etimologie de cette maniere de parler. Richelet ni Furetiere ne l'expliquent pas : il eſt inutile d'avertir qu'elle n'eſt que du diſcours familier.

REPETITIONS NECESSAIRES.

Sentimés des Jeſ. ſur le peché Philoſophique par le P. Bouhours, 1. Lettre

Exemple. Nous vous declarons, Monſieur, & nous declarons en même tems à toute la Terre, que nôtre compagnie ne prend nulle part à l'hereſie nouvelle dans la morale.

Un Ecrivain moins exact auroit dit : nous vous declarons, Monſieur, & à toute la Terre, ſans repeter & *nous declarons*, qui eſt neanmoins neceſſaire là pour une plus grande netteté.

Nous croirions manquer à ce que nous devons au prochain, & à ce que nous nous devons à nous-mêmes dans les regles de la charité Chrêtienne, ſi nous ne declarions publiquement quels ſont nos ſentimens ſur cette matiere : ce qui eſt mieux que s'il y avoit, nous croirions manquer à ce que nous devons au prochain & à nous-mêmes. Les Exemples ſuivans ſont fort differens de ceux-là, je les ay tirez d'un Auteur que le Pere Bouhours cite neanmoins comme un exemple de politeſſe. Autre exemple du même endroit.

Premier Exemple.

La plus inexcuſable & inſupportable de toutes ſes Cenſures,

eſt celle qu'il a faite du Traité de Morale ſur la valeur, il falloit repeter, *la plus*, & dire : la plus inexcuſable & la plus inſupportable.

II. Exemple.

p. 279. L'obeïſſance étant un devoir & un moyen de plaire plus ſeur & honneſte pour eux, ils doivent la préferer à la politeſſe, il falloit *plus* ſeur & *plus* honneſte.

III. Exemple.

p. 330. Vous ſerez ſans doute ſurpris, qu'un homme capable de tous ces égaremens ait oſé écrire ſur une matiere auſſi fine & auſſi delicate que la Langue, quand même il l'auroit fait avec toute la modeſtie & honneſteté imaginable ; il falloit repeter *toute*, & dire : avec toute la modeſtie & toute l'honneſteté imaginable.

IV. Exemple.

p. 335. Le prompt dégoût de tout ce qu'on a veu, rend en France les

nouveautez tout autrement neceſſaires que dans les autres païs, pour s'occuper & remplir les vuides de la vie ; il falloit , & pour remplir , &c.

V. Exemple.

Les Livres dont le merite eſt le plus nud & dépourveu de ces avantages étrangers , font toûjours aſſez de bruit , pour marquer leur valeur ; il falloit : le plus nud & le plus dépourvû,&c. p. 337.

VI. Exemple.

Tous les ſentimens exceſſifs & affectez , ſont ſujets à ſe relâcher d'eux-mêmes & ſe démentir dans la pratique ; l'Auteur devoit repeter *à* , & dire : & *à* ſe démentir. p. 49.

VII. Exemple.

L'Auteur ne doit rien laiſſer en arriere dés ſa premiere Réponſe , de tout ce qu'il peut dire pour ſe juſtifier , s'il a raiſon, ou ſe corriger , s'il a tort. p. 58.

Il eust été mieux de dire, ou pour se corriger, &c.

VIII. Exemple.

P. 64. Cette licence aboutiroit bientôt à abandonner tous les sentimens & les devoirs de la vie, au caprice de chaque particulier, il falloit : & tous les devoirs.

IX. Exemple.

P. 83. Ceux qui écrivent bien ont toûjours à se deffendre de plusieurs tours & constructions, que les Langues mortes qu'ils sçavent offrent à leur memoire, l'Auteur devoit dire : *& de plusieurs* constructions.

Un Auteur nouveau a dit : je ne pretends parler que des qualitez ausquelles ils peuvent atteindre, tant en ce qui regarde leurs manieres d'agir, que de s'exprimer, il falloit repeter *manieres*, & dire : tant en ce qui regarde leurs manieres d'agir, que leurs manieres de s'exprimer.

L'Auteur des Remarques nouvelles dans la Traduction de l'Imitation, dont nous avons déja rapporté diverſes fautes, a fait grace à pluſieurs omiſſions vicieuſes qu'il auroit pû corriger : Les Saints Peres ſe regardoient, comme n'étant rien, & dignes du mépris des hommes : il falloit repeter *comme*, & dire : ſe regardoient comme n'étant rien, & *comme* dignes du mépris des hommes, & non : comme n'étant rien, & dignes. Imitat. Liv. 1. chap. 18. art. 4.

Quand Dieu nous aura ôté ſa conſolation, dit le même Traducteur, attendez avec humilité & patience la viſite d'enhaut. Il falloit repeter *avec*, & dire : avec humilité & avec patience. Liv. 2. chap. 9. art. 4.

Que je m'aime uniquement pour vous, & en vous tous ceux qui vous aiment veritablement : il a voulu dire : & que j'aime Liv. 3. chap. 5. art. 6.

en vous tous ceux qui vous aiment veritablement, autrement la Phraſe eſt eſtropiée. L'Auteur qui a reveu cette Traduction devoit bien l'avoir corrigée avec plus de ſoin.

Liv. 3. ch. 27. art. 4. Faites mon Dieu, que je regarde toutes les choſes comme paſſageres, & comme devant paſſer avec elles. Il falloit : & que je me regarde moi-même, comme devant paſſer avec elles; autrement la Phraſe eſt dénüée de ſens, & je ſuis ſeur que l'Auteur des Remarques nouvelles en conviendra, quelque prévenu qu'il ſoit, en faveur de l'ouvrage d'où j'ay tiré ces exemples.

REPETITIONS VITIEUSES.

Le même Critique qui nous a fourny des Exemples dans la Remarque precedente, nous en fournira dans celle-cy.

Premier

Premier Exemple.

Monſieur de Vaugelas rapporte cet uſage comme *luy*, mais il ne l'approuve pas comme *luy*; il faut qu'il ſe reglât ſur d'autres femmes que *luy*. Voila trois *luy* de ſuite. p. 240.

I I. Exemple.

Vous direz peut-être qu'il en eſt arrivé autant à M. de Vaugelas qu'à luy, & qu'il a *fait* dans ſon Livre les mêmes fautes qu'il y *reprend*; mais il ne les y a pas *faites* comme lui, aprés les avoir *repriſes*, ou pour mieux dire: il s'eſt *repris* luy-même auſſi-bien que les autres qui les *font*, aprés les avoir *faites*. p. 321.

Je ne dis rien du galimatias de cette Phraſe, ce n'en eſt pas ici le lieu.

I I I. Exemple.

On trouvera que ce ſont ou gens de *qui* tout le diſcernement eſt borné aux paroles, & *qui* p. 68.

ſont incapables de connoître la bonté des choſes ; ou s'ils la connoiſſent, *qui* ne ſont pas bien aiſes de la ſentir dans les ouvrages des autres, & *qui* ſe rabattent ſur les paroles, pour ſe conſoler de l'approbation qu'ils n'oſent refuſer aux choſes.

Que coutoit-t-il de dire : pour éviter tous ces *qui :* on trouvera que ce ſont gens dont tout le diſcernement eſt borné aux paroles, & qui étant incapables de connoître la bonté des choſes, ou fâchez de la ſentir dans les ouvrages des autres, ſe rabattent ſur les paroles pour ſe conſoler de l'approbation qu'ils n'oſent refuſer aux choſes : il n'y a en tout cela qu'un *qui.*

IV. Exemple.

p. 256. Quoy que l'accoûtumance à prendre de certaines peines les rende preſque inſenſibles, elles ne laiſſent pas de fatiguer à la

longue, ſans qu'on ſçache pourquoy, & l'on ne laiſſe pas de ſe ſentir de les avoir priſes. Ces deux *ne laiſſe pas* ſont déſagreables.

V. Exemple.

Les deux eſpeces de flatterie p. 151.
les plus connuës, ſont celles qui pechent contre la verité, en loüant ceux qui ne ſont pas loüables, ſoit que la choſe dont on les louë ne ſoit pas veritable, ou ſi elle eſt veritable, qu'elle ne ſoit pas digne de loüange.

A quoy bon repeter, ou ſi elle eſt *veritable*, & pourquoy ne pas dire : ſoit que la choſe dont on les louë ne ſoit pas veritable, ou qu'elle ne ſoit pas digne de loüange.

Je laiſſe pluſieurs autres Exemples où cet Auteur a repeté des mots, dont il pouvoit ſe paſſer; car je ne donne point dans les raffinemens de certains Puriſtes,

qui portent les choſes à un tel excez, qu'il leur ſuffit pour condamner une Repetition, qu'elle n'ait pas la grace d'une figure. Il y a des Repetitions qu'on ne peut éviter quelquefois ſans rendre le diſcours languiſſant ; & quelque eſtime que j'aye pour l'Auteur des doutes, je ne ſçaurois approuver la Critique qu'il fait de cette Phraſe cy : Quoy que tout le monde murmuraſt de ce que JESUS-CHRIST avoit choiſy le logis d'un homme d'une profeſſion ſi odieuſe, cette repetition d'*un* d'*une* luy paroît vitieuſe : tout bas Breton que je ſuis, dit-il, je ſens quelque choſe de rude dans ces deux genitifs d'un homme d'une profeſſion : il faut dire, ajoûte-t-il, d'un homme qui étoit engagé dans une profeſſion ſi odieuſe ; mais qui ne ſent que ce tour eſt trop long, & qu'il fait trainer

la Phraſe ? c'eſt ſe détourner de ſon droit chemin pour éviter un petit ruiſſeau où tout le monde paſſe. La trop grande exactitude eſt un vice ; comme la trop grande negligence en eſt un autre. Ce ſont deux écueils qu'on doit éviter avec ſoin ; il ne faut pas pour un mot affoiblir une expreſſion, & on doit ſçavoir ſe contenter. *Ipſa emendatio finem habet*, dit Quintilien. En effet quand le diſcours eſt parvenu à une certaine perfection, on le gâte à force de le limer : & pour me ſervir des termes d'un Ancien, on l'uſe à force de le polir.

Non jam ſplendeſcit lima ſed atteritur. Plin. jun. Ep. 103. *Lib.* 3.

Le Traducteur de l'Imitation ſouvent cité dans la Suite des Remarques nouvelles ſur la Langue Françoiſe, dit dans le troiſiéme Livre : cependant parce que peu de perſonnes s'efforcent de mourir parfaitement à

Chap 53. art. 3.

eux-mêmes, & qu'ils n'en ſont pas entierement dégagez, ils demeurent toûjours renfermez en ***eux-mêmes***, & ne peuvent s'élever en eſprit au-deſſus d'***eux-mêmes***.

Ces trois ***eux-mêmes*** ne me paroiſſent pas du nombre de ces repetitions, que l'on ne peut ôter ſans affoiblir la force du ſens; il me ſemble que la Phraſe n'auroit pas été moins bonne, quand on auroit dit : cependant parce que peu de perſonnes s'efforcent de mourir à leurs inclinations, & qu'ils n'en ſont pas entierement dégagez, ils demeurent toûjours renfermez en eux, & ne peuvent s'élever en eſprit au-deſſus d'***eux-mêmes***.

RESSUSCITER D'ENTRE LES MORTS
RESSUSCITER DES MORTS.

L'un & l'autre eſt bon, c'eſt une expreſſion conſacrée, en

parlant de la Reſurrection de JESUS-CHRIST. Il eſt reſſuſcité des morts, il eſt reſſuſcité d'entre les morts ; je dis en parlant de la Reſurrection de JESUS-CHRIST, car on ne dira pas, par exemple, que Lazare reſſuſcita d'entre les morts. On trouve dans le Livre de Prieres de M. l'Archevêque de Paris, il eſt reſſuſcité des morts ; & dans le Nouveau Teſtament, il eſt reſſuſcité d'entre les morts. Je ſçay bien que l'Auteur des Remarques nouvelles reprend cette Expreſſion, diſant qu'il ſuffit de mettre : *il eſt reſſuſcité*, ſans ajoûter *des morts*, mais cette Critique ne merite pas ſeulement qu'on la rapporte : ſi cet Auteur avoit un peu lû Saint Paul, il auroit ſceu que ces termes d'*entre les morts*, ſont tres-myſterieux.

JESUS-CHRIST eſt appellé

par Saint Paul le premier né d'entre les morts, & les premices de ceux qui dorment pour ſe réveiller un jour ; c'eſt à dire que de tous les morts il eſt le premier (comme l'explique le Catechiſme du Concile de Trente) qui ſoit reſſuſcité à une vie immortelle, pluſieurs étans reſſuſcitez avant JESUS-CHRIST ; mais nul d'eux n'étant reſſuſcité pour ne plus mourir, ce qui ne peut pas s'appeller reſſuſciter veritablement.

Ainſi S. Paul ne nous dit pas ſimplement que JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité, mais il adjoûte d'*entre les morts*, pour nous faire entendre qu'il eſt le premier des morts qui ſoit veritablement reſſuſcité, c'eſt à dire pour ne plus mourir, & que les autres n'ont point eu ce privilege ; c'eſt pourquoy dans l'Epître aux Corinthiens, aprés avoir dit que

JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité d'entre les morts, il s'explique lui-même auſſi-tôt, ajoûtant qu'il eſt devenu les premices de ceux qui dorment du ſommeil de la mort; ainſi quand on dit il eſt reſſuſcité d'entre les morts, c'eſt comme ſi l'on diſoit: entre tous ceux qui ſont morts, il eſt le ſeul qui ſoit reſſuſcité: parce que en effet, ces reſurrections où l'on ne reçoit la vie que pour la reperdre, ne ſont pas de veritables reſurrections.

RETRANCHEMENS ELEGANTS.

Exemple. Le Chevalier étoit jeune, bienfait, les manieres honneſtes, l'air un peu fier, &c. pour dire, *il avoit:* les manieres honneſtes, l'air un peu fier. C'étoit un jeune homme d'une qualité à ſe faire diſtinguer, beau, bienfait, l'eſprit d'un caractere à charmer, pour: *il avoit l'eſprit*, &c. Ces ſortes de retran-

chemens donnent au ſtile un air aiſé & naturel.

RETRANCHEMENS NECESSAIRES.

Sentimés des Jeſ. ſur le peché Philoſophique, 1. Lettre par le P. Bouhours.

Exemple. Vous nous avez fait plus de plaiſir que vous ne penſez, en nous informant de la Theſe ſoûtenuë dans nôtre College de Dijon, & nous ne ſçaurions aſſez vous témoigner combien nous vous ſommes obligez, de l'avis charitable qu'il vous a plû nous donner. Un Ecrivain moins poli auroit dit, qu'il vous a plû *de* nous donner; mais il eſt certain que cette particule *de* doit être retranchée.

Voici des Exemples où un autre Auteur n'a pas été ſi exact.

p. 1. Il me ſouvient bien de vous avoir dit autrefois ſur la Critique, beaucoup de choſes que vous ſouhaitiez de voir écrites. Il falloit retrancher le *de*, & dire ſimplement que *vous ſouhaitiez voir*, &c.

Le repos & la ſeureté de cha- p. 6.
que particulier dépendent de ce principe, & c'eſt pourquoy, &c. on ne doit point mettre *&* avant c'eſt pourquoy ; cet Auteur fait la même faute en mille endroits: je crois être recevable à revendiquer leurs droits ; & c'eſt pourquoy, &c. les Auteurs mediocres ne meritent pas qu'on y prenne garde de ſi prés, & c'eſt pourquoy, &c. j'en laiſſe pluſieurs autres.

Cet uſage ne peut du moins p. 82.
que *de* ſe trouver ſouvent contraire à celuy du commun du monde. A quoy ſert ce *de*, que *de* ſe trouver ? Il fait cette faute en pluſieurs autres endroits.

Un pronom, dit-il, ne peut du p. 249.
moins que *de* ſe rapporter plus naturellement à des noms qu'à des verbes. Il y a là bien de la Province.

Le Traducteur de l'Imitation,

Liv. 3. chap. 3. art. 1. tant cité par l'Auteur des Remarques nouvelles, dit : Quiconque n'obeït à ſon ſuperieur qu'avec contrainte & avec peine, il marque bien qu'il eſt lui-même mal obeï de ſa propre chair. Il falloit retrancher *il*, & dire : quiconque n'obeït à ſon ſuperieur qu'avec contrainte & avec peine, marque bien, & non, *il* marque.

RETRANCHEMENS VITIEUX.

P. 54. L'Auteur favori du Pere Bouhours nous en fournira des Exemples. L'empreſſement qu'on témoigne pour les ouvrages des Auteurs qui ſe critiquent, vient plus du plaiſir malin qu'on ſent à les voir s'entre-déchirer, que d'eſtime qu'on ait pour eux, il falloit : que d'*aucune* eſtime.

P. 215. Autre choſe eſt dire que, &c. il ne falloit pas retrancher *de*, l'Auteur devoit avoir mis autre

choſe eſt *de* dire.

Je ſuppoſe comme choſe cer- p. 18.
taine. Phraſe Provinciale, il fal-
loit: comme une choſe certaine.

Si l'on change quelque choſe p. 30.
dans l'entretien ordinaire, pour
plus grande facilité. Il falloit:
pour *une* plus grande facilité.

Comment peut-on confon- p. 315.
dre deux termes de ſignification
ſi claire & ſi differente, il fal-
loit: d'*une* ſignification.

Le Traducteur de l'Imitation Liv. 3. ch. 46. art. 1.
dont nous avons parlé dans la
Remarque precedente dit: vous
ne voulez pas être repris de vos
fautes, & vous cherchez des ex-
cuſes pour les couvrir, parce
que vous craignez qu'on vous
mépriſe. Il falloit mettre la par-
ticule *ne*, & dire: parce que
vous craignez qu'on ne vous mé-
priſe, car on ne dit point, je
crains qu'il vienne, qu'il parle,
qu'il diſe; mais qu'il ne vienne,
qu'il ne parle, qu'il ne diſe: le

verbe craindre en ces occaſions veut toûjours *ne* aprés ſoy.

RIMES DANS LA PROSE.

Tout le monde ſçait que les rimes & les conſonances ſont vitieuſes en Proſe, tout le monde cependant ne les évite pas avec ſoin. Dans mon premier Volume j'ay remarqué pluſieurs fautes là-deſſus, & j'en remarqueray encore dans celui-cy; puiſque l'Auteur qui nous a déja fourni tant d'Exemples au beſoin, veut bien nous en fournir en cette occaſion.

p. 183. Relever l'excellence de ſon ſujet, autant que la verité le *permet.*

p. 57. Pour avoir ignoré des choſes de *fait* qui appartiennent à ſon *ſujet.*

Si l'on veut entendre ce mot,

p. 255. il faut *neceſſairement* ſe ſouvenir en *le liſant*, de celuy auquel il ſe rapporte, & les avoir par conſe*quent* tous deux en même

inſt*ant* égale*ment* pre*ſens*.

Et par*tant* s'agiſ*ſant* égale- P. 249.
ment, &c.

Elles ne ſont vrayment eſti- P. 91.
mables qu'autant qu'elles contribuent à nous rendre équi*tables*. C'eſt la faute de l'Au*teur*, non du Lec*teur*.

C'eſt encore un principe im- P. 300.
portant en cette ma*tiere* que la prononciation parfaitement regu*liere*, &c.

La prononciation des Prédica- P. 301.
teurs & autres Ora*teurs*.

On ne ſçait pas ce que c'eſt P. 268.
que l'*eſprit*, & quel en eſt le *prix*.

Les Auteurs meſmes qui ſe picquent le plus de politeſſe, ne peuvent quelquefois ſe garantir de ces negligences; c'eſt pourquoy il eſt bon de s'obſerver beaucoup là-deſſus.

Cette Traduction, par exemple, ſi polie & ſi parfaite de

l'Imitation, qui eſt ſi vantée dans la Suite des Remarques nouvelles ſur la Langue Françoiſe, eſt toute remplie de ces ſortes de fautes : & ſans aller plus loin que le premier Chapitre, que nous ſert, dit le Traducteur, de diſcourir d'une maniere ſublime ſur la Trinité, ſi manque d'humilité vous déplaiſez à la Trinité.

Liv. 1. art. 3.

J'aime beaucoup mieux ſentir la componction, que d'en ſçavoir la définition. Il falloit : pour le premier Exemple, que vous ſert de diſcourir d'une maniere ſublime ſur la Trinité, ſi par vôtre orgueil vous déplaiſez à la Trinité ; ou bien, ſi n'étant pas humble vous déplaiſez à, & non, ſi manque d'humilité vous déplaiſez à la Trinité.

Et pour le ſecond, il falloit : j'aime beaucoup mieux ſentir la componction, que de ſçavoir comment on la définit.

Je

Je paſſe une infinité d'autres Exemples, pour ne pas m'arrêter à des bagatelles.

ROMPRE.

Rompre ſe dit en mille occaſions dans le figuré : rompre le ſilence, rompre un engagement, rompre tout commerce, rompre avec quelqu'un. Nôtre Traducteur de l'Imitation a dit rompre ſa volonté, mais je luy conſeillerois de rompre avec cette expreſſion qui eſt fort barbare. Apprenez, dit-il, à rompre toutes vos volontez ; pourquoy ne pas dire : à vaincre toutes vos volontez. Je ſçay bien qu'on dit rompre un deſſein, mais il ne s'enſuit pas qu'on diſe, rompre une volonté ; c'eſt une Phraſe qu'on ne doit point paſſer dans aucun ouvrage, quelque poli qu'il puiſſe être d'ailleurs. Liv. 3. ch. 13. art. 2.

S

SANS QUE, N'ESTOIT QUE.

SAns que je n'ay pas intention de fâcher perſonne, dit un Auteur nouveau, je pourrois vous répondre que je ne trouve rien en eux qui faſſe envie. Cette maniere de parler eſt bonne, on peut ſe ſervir auſſi de *n'étoit que* : n'étoit que j'ay un peu affaire, j'irois avec vous. M. de Vaugelas ſe ſert quelquefois de n'étoit que.

N'étoit que nous ſommes tous compagnons de miſere, il y a long-tems que nous ſerions tous inſupportables les uns aux autres.

SÇAVOIR.

Exemple. J'ay appris pluſieurs

nouvelles, mais entr'autres on m'en a dit une qui m'étonne: ſçavoir que, &c. Il y a des perſonnes polies qui veulent bannir ce mot du haut ſtile, mais je ne ſçay ſi ce n'eſt point être trop delicat; on le trouve en pluſieurs endroits de l'Oraiſon Funebre du Prince de Condé, par le Pere Bourdaloüe, & le Pere Cheminais s'en ſert tres-ſouvent dans ſes Sermons.

Diſcours ſur le chois des amis

C'eſt de cette verité importante que j'entreprends de vous entretenir aujourd'huy; *ſçavoir*, qu'il n'eſt rien de plus digne des ſoins d'un Chrêtien, que de s'appliquer à regler les commerces qu'il a dans le monde.

Sermon ſur l'Incert. de la mort par le P. Cheminais.

Si le mondain étoit vivement perſuadé d'un principe qu'il ne peut nier: *ſçavoir*, que le genre & l'heure de la mort ſont incertains; cela remedieroit à ſes erreurs.

Serm. ſur la parf. obſ. de la Lo de Dieu

Je ſuppoſe un principe qui vous eſt connu : *ſçavoir*, qu'on ne peut ſe promettre prudemment d'obſerver aſſez la Loy, pour éviter le peché mortel.

J'avouë cependant qu'on ne le trouve jamais dans les Oraiſons Funebres de M. Fléchier.

Avant que de finir cette Remarque, je ne puis m'empêcher de dire : que je ne comprends pas comment M. Richelet a pû mettre dans ſon Dictionaire, que *ſçavoir* étoit une ſorte d'adverbe qu'on rendoit en Latin par *an* ; aprés quoi il cite cet Exemple, ils examinerent pluſieurs queſtions ; ſçavoir, ſi les Jeſuites, &c. car ce n'eſt point *ſçavoir* qui ſe rend par *an* dans cet Exemple, c'eſt le *ſi* qui le ſuit, ſçavoir *ſi*.

SEMBLER, RESSEMBLER.

Lorſque *ſembler* ſignifie être ſemblable, qui eſt le ſens où

nous le prenons ici, on doit dire : ſembler quelqu'un, & non, à quelqu'un. *Reſſembler* a un autre regime, il veut toûjours aprés ſoy la particule *à*.

On dira : il étoit magnifiquement vêtu, & il ſembloit un Roy ; *à* un Roy, ſeroit une faute. Qui ſemblez-vous, que ſemble cela, dit-on quelquefois. On ne dit pas ; *à quoy* ni *à qui ;* mais en ſe ſervant de reſſembler, on dira dans l'occaſion, *à* qui reſſemble-t-il ? *à* quoy reſſemble cela ? & non, qui reſſemble-t-il, que reſſemble cela. Je dis dans l'occaſion, car reſſembler n'a pas le même ſens que ſembler : & c'eſt ce qu'il eſt bon d'examiner ici.

Sembler va proprement à cette reſſemblance parfaite qui fait prendre l'un pour l'autre, & qui eſt cauſe qu'on ſe trompe, comme : il ſembloit un Roy ; il ſem-

bloit un grand Seigneur ; car que veut-t-on dire par là, ſinon : qu'on s'y ſeroit trompé, & qu'on l'auroit pris pour un Roy, qu'on l'auroit pris pour un grand Seigneur.

Reſſembler n'en dit pas tant, il marque ſeulement une conformité qui n'empêche pas de diſtinguer l'un d'avec l'autre ; & la ſignification n'en eſt pas même ſi generale, & ſi étenduë ; car *il reſſemble à un grand Seigneur*, ne veut dire autre choſe, ſinon : qu'il a de l'air de quelque grand Seigneur en particulier : mais par cette conformité d'air & de viſage, que le mot de reſſembler fait imaginer ici, on ne doit point entendre une reſſemblance qui engage dans l'erreur, & qui faſſe qu'on ſe trompe en prenant l'un pour l'autre : on ne peut point dire, par exemple, qu'un homme qui

reſſemble à un autre, le ſemble : pour cela il faudroit, afin qu'on le pût dire, qu'il ſemblât être effectivement celuy à qui il reſſemble.

Selon ce principe, il y a une grande difference entre dire : il ſembloit Ceſar, & il reſſembloit à Ceſar. Le premier fait entendre qu'on le prenoit ou qu'on l'eût pris pour Ceſar ; & le ſecond, qu'il avoit ſeulement de l'air ou des traits de Ceſar.

On peut encore obſerver, que *reſſembler* ne ſe dit gueres que par rapport à ce qui paroît d'abord aux yeux ; au lieu que *ſembler* ſe dit non ſeulement à cet égard, mais encore à l'égard de l'humeur, de la conduite, des manieres d'agir & du caractere de l'eſprit ; comme : c'eſt un avare qui ne feroit pas la moindre dépenſe, il *ſemble* ſon pere. Cette fille aime le jeu, elle

ſemble ſa mere. Qui diroit : il reſſemble à ſon pere, elle reſſemble à ſa mere, ne diroit pas ce qu'il voudroit dire.

J'ay obſervé que reſſembler ne ſe diſoit gueres qu'au ſujet des choſes qui paroiſſent d'abord aux yeux ; mais cela n'empêche pas que ces Exemples cy ne ſoient bons : tous les eſprits ne ſe reſſemblent pas : Les humeurs ſont differentes, il y en a peu qui ſe reſſemblent. J'avouë que l'eſprit & l'humeur ne paroiſſent pas aux yeux comme les traits du viſage : mais il faut conſiderer que ces manieres de parler, ſont figurées, & qu'alors on ſe repreſente l'eſprit comme une choſe que les yeux voyent ; & c'eſt cette maniere d'enviſager l'eſprit, qui fait que l'on dit même le tour de l'eſprit, comme l'on dit le tour du viſage.

SCRUPULE.

SCRUPULE, SCRUPULEUX.

Ces mots ne ſe prennent pas toûjours en mauvaiſe part, comme ſe l'eſt imaginé un certain Auteur ; & voicy un Exemple de M. de Vaugelas qui le fait voir évidemment.

Les Latins n'ont pas été ſi ſcrupuleux que nous en cela, non plus qu'en beaucoup d'autres choſes, nous avons nôtre particule *y* qui nous ſauve ces ſortes de repetitions ; en quoy nôtre Langue a de l'avantage ſur la Latine, car au lieu de dire : le conſeil ayant été aſſemblé, & un tel ayant été appellé dans ce conſeil, nous dirions : & un tel y ayant été appellé. Je ne comprends pas aprés cela comment l'envie de reprendre a pû faire croire à l'Auteur, dont je viens de parler, que le mot de ſcrupule ſe prenoit là en mauvaiſe part.

Au lieu de pretendre, dit-il, relever à eet égard nôtre Langue au-deſſus du Latin ; on peut dire que M. de Vaugelas la rabaiſſe, puis qu'il traite de ſcrupule ſa delicateſſe : ne voila-t-il pas un beau raiſonnement ? mais ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que tout aiſe d'avoir ſi bien rencontré : il conclud que j'impoſe donc à M. de Vaugelas, quand je dis qu'il releve en cela nôtre Langue au-deſſus de la Latine.

Se soûlever.

Se ſoûlever ne marque pas toûjours de la revolte, comme le croit l'Auteur des Remarques nouvelles ; il eſt vray qu'on ne dira pas que l'Eſpagne s'eſt ſoûlevée contre la France, en luy declarant la guerre : mais on dira fort bien, par exemple, que toutes les Nations de l'Europe ſe ſont ſoûlevées contre un tel

Royaume, parce que ſe ſoû-lever ne ſe met pas moins pour conjurer que pour ſe revolter; & quand on lit dans la Traduction du Nouveau Teſtament, *qu'on verra ſe ſoûlever peuple contre peuple & Royaume contre Royaume*, ſe ſoûlever ſe prend là pour, conjurer. Le ſens de l'Ecriture étant, que tous les peuples s'armeront pour conjurer la perte les uns des autres.

SE SAOULER, S'ENNUYER.

Exemple. Le plaiſir qu'on ſent à voir des Auteurs s'entre-déchirer, dit l'Auteur Favori du Pere Bouhours, ne ſoûtient pas long-tems les honnêtes gens dans cette lecture, & les autres s'en ſaoulent encore plûtôt que les Auteurs. P. 54.

Il falloit dire : & les autres s'en *laſſent* encore plûtôt que les Auteurs. *S'en ſaoulent*, eſt une

expreſſion peu polie, & aſſez digne d'un homme qui aime mieux dire ſe donner au diable, que de dire ſe tourmenter, ſe donner de la peine : falloit-il ſe donner au diable, dit-il, pour
p 101. traduire ce paſſage de la ſorte. Un Ecrivain poli auroit dit : falloit-il beaucoup ſe tourmenter pour, &c.

SECOURT.

p. 232. L'Auteur dont je viens de parler, demande ſi *ſecourt* eſt un mot qui ſe diſe ; mais comment peut-on ignorer que le verbe *ſecourir* fait à la troiſiéme perſonne, *il ſecourt*, comme : courir, recourir, parcourir, accourir, font : il court, il recourt, il accourt, il parcourt, comme : il parcourt la France. Le Sage recourt à Dieu dans ſes beſoins. Celui-là n'aime pas
La maniere de bien vivre, &c. ſon prochain parfaitement qui ne le ſecourt pas dans le beſoin.

Les avantages de la nature humaine ne ſont pas ſuffiſans, dit un bon Auteur, pour élever un homme à l'état de la grace, ſi le bras tout-puiſſant de Dieu ne le *ſecourt.* Guide des Pecheurs par M. Girard.

SI TANT EST.

Il y a des perſonnes tres-habiles dans la Langue, qui trouvent que cette façon de parler eſt un peu paſſée : vous avez à faire à un Juge favorable, *ſi tant eſt* que vous puiſſiez nier ce que vous n'avez pas dû commettre. Pluſieurs Auteurs nouveaux ne laiſſent pas neanmoins de s'en ſervir quelquefois, & je crois qu'on la peut employer pourvû qu'on en uſe ſobrement. Vaug. Quint.

SENS FAUX.

On fait un faux ſens en ſe ſervant de termes, qui ſignifient tout autre choſe que ce qu'on leur fait ſignifier.

Le Cenſeur que le Pere Bou-

hours nous cite comme un modele ſur la Langue, nous en fournira des Exemples.

Premier Exemple.

p. 163. La reprehenſion eſt déja aſſez odieuſe d'elle-même, quelque adroitement qu'on la prepare, ſans la rendre encore de plus mauvais goût par les termes dont on l'aſſaiſonne.

Le mot d'*aſſaiſonner* ne convient pas là ; ſi je diſois, par exemple, que la Critique à moins qu'on ne l'aſſaiſonne choque toûjours ceux qu'elle attaque : je parlerois bien, parce que j'employerois alors le mot d'*aſſaiſonner* dans ſon vray ſens ; mais dire que la reprehenſion eſt déja aſſez odieuſe ſans la rendre encore de plus mauvais goût, par les termes dont on l'aſſaiſonne, c'eſt donner à *aſſaiſonner* un ſens qu'il n'a pas, puis qu'on n'aſſaiſonne les choſes que

pour les rendre de meilleur goût.

II. Exemple.

Rien n'eſt plus viſible que ſon affectation de critiquer les Auteurs, qui ont été aſſez temeraires pour oſer *traiter* les mêmes matieres que ces Meſſieurs, comme entr'autres le dernier Traducteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST. p. 191.

Les Traducteurs ne *traitent* pas les matieres, ils ne font que tourner en une Langue ce qui eſt dans une autre.

III. Exemple.

Il étoit encore moins utile d'examiner un mot qu'Ariſtote a défini avec ſa juſteſſe ordinaire, pour n'en donner qu'une définition tres-imparfaite. Il a voulu dire, plus inutile, *ou* moins neceſſaire; car dans l'uſage ordinaire, dire qu'il n'eſt pas utile de faire une choſe, c'eſt dire qu'il eſt dangereux de la faire; p. 265.

or je ne penſe pas que ce ſoit là le ſens de nôtre Auteur.

SIMPLICITE'.

Il en eſt du mot de *ſimplicité*; comme du mot de *Bon-homme*; il ſe prend tantôt en bonne part, & tantôt en mauvaiſe. En bonne, comme : la franchiſe & la ſimplicité ſont d'une grande ame, les fineſſes & les détours ſont d'un petit eſprit. JESUS-CHRIST a recommandé à ſes Apôtres la prudence & la ſimplicité. En mauvaiſe, comme : il y a des gens qui s'offenſent trop legerement, & qui par *ſimplicité* & faute de diſcernement, prennent feu mal à propos & ſe rendent ridicules. Traiter quelqu'un de *mal-honneſte-homme*, parce qu'il ne ſera pas de même avis que nous ſur une piece d'éloquence, c'eſt bien moins une méchanceté ou un deffaut de vertu, qu'une foibleſſe d'eſprit

& une ſimplicité.

Ce que je dis de *ſimplicité* ſe doit entendre auſſi de *ſimple*, qui ſe prend de même que ſon ſubſtantif en bonne & en mauvaiſe part. En bonne, comme : il faut être ſimple & ſans ruſe. En mauvaiſe, comme : il faut être bien *ſimple* & bien bonhomme, pour s'imaginer faire accroire au Public, que ce ſoit bleſſer la *charité Chrêtienne* & *l'honneſteté civile*, que de remarquer ſeulement dans un Auteur une faute de ſtile. J'ômets à deſſein pluſieurs autres Exemples.

STILE DE PHRASE.

Le ſtile de Phraſe conſiſte à s'exprimer par des tours éloignez & qui ne ſont point naturels, à ſe ſervir ſans ceſſe de termes figurez, & à dire cent paroles où ſouvent il n'en faudroit qu'une. L'exemple fera mieux ſen-

tir le ridicule de ce deffaut, que tout ce qu'on en pourroit dire.

„ *Exemple.* Bien que la verité „ ſoit commune à tous les hom- „ mes, que ſa beauté ne faſſe „ point de rivaux, que les aveu- „ gles la reverent auſſi bien que „ les clairvoyans, & qu'elle dé- „ pende auſſi peu du tems pour „ ſe faire connoître, que des „ ſens pour ſe faire aimer; bien „ qu'elle ſoit infuſe dans l'eſ- „ prit de tous les mortels, que „ la diverſité des climats n'al- „ tere pas ſa nature, qu'elle ſoit „ auſſi conſtante dans Rome que „ dans Athenes, & que la coû- „ tume qui détruit les Loix ne „ puiſſe abolir ſes maximes; „ neanmoins, &c.

Voila veritablement du ſtile de Phraſe: cette *beauté* de la verité qui ne fait point de *rivaux*: ces *aveugles* & ces *clairvoyans* qui la reverent: ces *mor-*

tels dans l'eſprit de qui elle eſt infuſe : *Rome & Athenes*, tout cela fait un appareil magnifique, qui ébloüit les yeux d'un pauvre Auteur qui ne ſçait pas écrire. Que de Prédicateurs auroient beſoin d'avis ſur ce Chapitre !

SUBJONCTIF NECESSAIRE.

Exemple. Ne vous imaginez pas que tout va bien quand perſonne ne vous contredit : cet Exemple eſt du Traducteur de l'Imitation ſi ſouvent cité par l'Auteur des Remarques nouvelles. Il falloit dire : ne vous imaginez pas que tout aille bien, & non que tout va bien ; car on ne dit point : ne vous imaginez pas que cela eſt, que je dis cela, mais : que cela *ſoit*, que je *diſe* cela. Quand la propoſition eſt affirmative on met l'indicatif, *croyez que cela eſt* : & quand elle eſt negative on met

Liv. 3. chap. 25. art. 2.

le ſubjonctif, ne croyez pas que cela ſoit.

SUPLE'ER A UNE CHOSE, SUPLE'ER UNE CHOSE.

Il y a des occaſions où l'on ſe ſert du premier, & d'autres où l'on ſe ſert du ſecond. On dit, par exemple, ſupléer au défaut, ſupléer au beſoin ; & non, ſupléer le défaut, ſupléer le beſoin, & cependant l'on dit ſupléer ce qui manque, ſupléer un mot, ſupléer le ſens.

Traduct. nouv. de l'Imitat. liv. 3. chap. 10. art. 4.

C'eſt à quoy j'aſpire uniquement, Seigneur, daignez ſupléer ce qui me manque pour cela, Ce que je croy mieux que ſi l'Auteur eut dit, daignez ſupléer à ce qui me manque pour cela.

La regle qu'on peut ſuivre en cecy, c'eſt que ſupléer ne veut point d'*a* aprés ſoy lorſqu'il ſignifie donner, mettre, accorder : comme, par exem-

ple, quand je dis ſupléer ce qui manque, c'eſt comme ſi je diſois, donner ce qui me manque, au lieu qu'en ces Phraſes cy *ſupléer au défaut*, ſupléer à la lettre, on ne peut pas faire un ſens raiſonnable en changeant le verbe ſupléer en celuy de donner, ou en quelque autre ſemblable, c'eſt pourquoy l'on ne peut pas dire, ſupléer le défaut, ſupléer la lettre.

SUPPOSITION.

Suppoſition ſe prend en pluſieurs ſens : le meilleur Syſteme en fait de Phyſique, eſt celuy où il y a le moins de *ſuppoſitions*. Pour bien concevoir ce raiſonnement, il faut premierement faire cette *ſuppoſition*, &c. mais il y a des occaſions où ce mot ſe prend en mauvaiſe part ; ce ſont des *ſuppoſitions* que tout cela, c'eſt à dire des choſes fauſſes & inventées de mauvaiſe

foy ; par exemple, c'eſt une *ſuppoſition* que le reproche que me fait un de mes Critiques, quand il dit que je reprends un Auteur d'avoir dit le Licée & le Portique, pour dire les Stoïciens & les Peripateticiens ; car il n'eſt nullement vray, que j'aye dit qu'il fallût dire les Stoïciens & les Peripateticiens, au lieu du Licée & du Portique : ces noms ne ſe trouvent pas même en toute ma Remarque.

C'eſt une *ſuppoſition* de dire, que je pretends que des mots ſoient à reprendre, lorſque tout le monde ne les entend pas ; puiſque je pretends ſeulement que des mots, que tout le monde n'entend pas, ſont à reprendre lors qu'on en fait parade, n'étant non plus permis de faire parade d'un terme de Science devant les habiles, que devant les ignorans.

C'eſt une *ſuppoſition* que de ſoûtenir, que j'aye dit que Ciceron & Ceſar étoient infaillibles, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent fait des fautes.

J'ay dit ſeulement qu'il n'y avoit pas d'apparence, que tout exprés ils euſſent fait des fautes; ce qui eſt bien different.

C'eſt une *ſuppoſition* de m'attribuer d'avoir dit, que *Prophete Roy* étoit plus uſité que *Roy Prophete*, puiſque j'ay dit ſeulement qu'il l'étoit plus que *Prophete Royal*.

C'eſt une ſuppoſition de pretendre que j'aye condamné, *à raiſon que*, *Barboter*, *depiqué*: & que j'aye averti qu'on ne devoit pas dire *plus bien* au lieu de *mieux*, & mille autres choſes de la ſorte, ou que je n'ay point dites, ou que j'ay dites de toute une autre maniere que mon Cenſeur ne me les attribuë:

comme, par exemple, ce qu'il me reproche ſur *amelette*, ſur *Academie*, ſur *viſitation*, ſur *viande dégoûtante*, ſur certaines équivoques dont j'ay rapporté des Exemples, pour en montrer le ridicule, & ſur cent autres choſes, qui font voir que cet Auteur ne croit pas ſans doute, que la bonne foy ſoit l'ame de la Critique.

SUPPOSER, S'IMAGINER.

On ſuppoſe, dit l'Auteur des Eſſays de Morale, qu'on aura quelque jour le tems de penſer à la mort, & ſur cette fauſſe aſſûrance, on prend toute ſa vie le parti de n'y penſer point. Un de nos Critiques reprend cet Exemple, & pretend qu'au lieu de *on ſuppoſe*, il falloit dire: *on s'imagine*, *on ſe flatte*. Le Critique *s'eſt imaginé* lui-même, *il s'eſt flatté* d'avoir bien rencontré; mais je laiſſe au Lecteur à juger de

de ce qui en eſt.

SUPERBE, *Orgueil.*

Il ſe dit fort bien dans le ſtile de devotion, quoy qu'un de mes Cenſeurs pretende que ce n'eſt pas un mot dont on doive ſe ſervir ; c'eſt la *Superbe* qui a damné les mauvais Anges. Le Chriſtianiſme eſt ennemi de l'eſprit de *ſuperbe*, dit l'Auteur du Dictionaire Univerſel : mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que nôtre Puriſte ne ſe ſoit pas ſouvenu, qu'on diſoit l'Ange de *Superbe.*

SUR PEINE, SOUS PEINE.

Ce n'eſt point pour examiner, s'il faut dire : *ſur peine de la vie*, ou *ſous peine de la vie*, que je fais cette Remarque, ce ſeroit rebattre ce que d'autres ont déja dit ; mais c'eſt pour faire obſerver que *ſur peine*, ſe dit à l'égard d'un bien, & *ſous peine* à l'égard d'un mal : on dit

ſur peine de la vie, mais on ne dit pas de même *ſur peine de la mort*, il faut *ſous peine* : ce que je dis de *ſur peine*, je le dis de *à peine* : on dira *à peine de la vie*, & on ne dira pas neanmoins *à peine de la mort*, parce qu'*à peine* ne s'employe qu'à l'égard d'un bien dont on nous prive : *à peine* de cent écus d'amende, *à peine* de mille livres : on ne dira pas de même *à peine* de la priſon, il faut ſous peine de la priſon.

SOUS PEINE DE MORT,
SOUS PEINE DE LA MORT.

Il faut dire *ſous peine de mort*, & voici par quelle regle : quand la choſe eſt déterminée on dit *de la*, mais quand elle ne l'eſt pas, on dit *de*, comme : ſous peine *de* punition corporelle, ſous peine d'amende, ſous peine *de* mort, car il y a pluſieurs genres de mort : on dit neanmoins

moins ſous peine *de* confiſcation, mais c'eſt une exception; quand la choſe eſt déterminée, on dit *du* ou *de la*, ſelon le genre, ſous peine *du* carcan, ſous peine *de la* corde, &c. De ce principe il s'enſuit qu'on doit dire, ſous peine *de la* damnation, & non *de* damnation; & c'eſt auſſi comme parle le Prédicateur, que j'ay déja cité pluſieurs fois. Dieu a établi les Confeſſeurs comme les Tuteurs du bien public, en les faiſant reſponſables ſous peine *de la* damnation, du tort qui ne ſeroit pas reparé, à cauſe de leur molleſſe & de leur indulgence criminelle. Sermon ſur la Reſtit.

IL SUIT DE LA,
IL S'ENSUIT DE LA.

Il s'enſuit eſt mieux: *il s'enſuit* de ce principe que, &c. *d'où il s'enſuit*, & non, *il ſuit de la*, *il ſuit* de ce principe: il

Suite des Remarq. nouvel. ſur la Langue Franç.

ne *s'enſuit* pas de là, dit le Pere Bouhours, que la Phraſe de M. le Maître ſoit vitieuſe. Il eſt vrai que *en* paroît là ſuperflu, mais il n'eſt pas plus neceſſaire dans ces autres façons de parler, qui ſont cependant tres-bonnes, *s'en aller* d'un lieu, *s'enfuïr* d'un endroit, car *en* étant là proprement pour tenir la place d'un nom, il ſemble que puiſque le nom y eſt, cette particule ſoit inutile. Je crois qu'on peut ajoûter que *enſuivre*, étant un vieux mot qui ſe diſoit autrefois au lieu de *ſuivre*, il pourroit bien s'être conſervé dans l'expreſſion dont il s'agit ici; en ſorte que quand on dit, il s'*enſuit* de là que, &c. Il ne faut point regarder cette ſyllabe *en* comme un mot à part, mais comme une partie du mot ſuivre. *Enſuivre* quelqu'un de prés, diſoit-on autrefois, *enſuivre*

l'Antiquité, *enſuivre* une opinion.

L'Heritier va pleurant le mort,
Pour la vieille coûtume *enſuivre*,
Mais ſi le mort retournoit vivre,
L'Heritier pleureroit plus fort.

T

TANT QUE TERRE.

IL *va tant que terre*, c'eſt une expreſſion tronquée fort uſitée dans le diſcours familier & dans le Burleſque : il court *tant* que terre, il va tant que terre ; c'eſt à dire, tant que terre ſe preſente, tant que terre le peut porter ; on a retranché ce reſte, & l'on s'eſt contenté de le donner à entendre, en diſant ſeulement : *tant que terre.*

Mais Alexandre enfin vîte comme un Tonnerre, Dialog. d'Acanthe & de Pegaſe.
Toûjours à ſes côtez te voyoit galoper,
Je le perdois ſouvent, il alloit *tant que terre* :
Mais quand il s'ennyvroit, on pouvoit l'attraper.

On n'en eſt pas demeuré là, on a enſuite fait ſervir cette maniere de parler à preſque toutes les exagerations, en ſorte qu'il y a des rencontres, où examinée à la rigueur, elle ne paroît pas avoir de ſens ; comme : manger tant que terre, faire tant que terre, gronder tant que terre, ſe fâcher tant que terre : ce que l'uſage a neanmoins reçû, en ſorte que ce ne ſeroit point une faute de dire, dans le diſcours familier : ils ſe mirent à boire tant que terre, ils ſe ſont dit des injures tant que terre, ils ſe ſont querellez tant que terre.

Je crois cependant que lors qu'on dit : manger, ou boire tant que terre, le ſens pourroit bien être, manger ou boire autant que la terre ſçauroit faire, comme lors qu'on dit : dormir tant que terre, c'eſt à dire au-

tant que de la terre. Je ne dis rien de ces manieres de parler, battre tant que terre, pâtir tant que terre, ſouffrir tant que terre ; le ſens en eſt aſſez clair de ſoy-même.

TERMES SUPERFLUS.

L'Auteur des Remarques nouvelles, dit que *ſur ces entrefaites* eſt une expreſſion uſitée *dans la Langue.* Il me ſemble qu'il eſt aſſez inutile d'ajoûter *dans la Langue*, puiſque une expreſſion ne peut être uſitée que dans la Langue.

Le même Auteur dit au ſujet de *pour que*, je l'avois condamné avec M. de Vaugelas, qui ne laiſſe pas de dire en le condamnant, qu'il y a grande apparence que cette façon de parler étant courte & commode, elle s'établira peu à peu ; il falloit retrancher *elle*, & dire : que cette façon de parler étant courte

& commode, s'établira peu à peu, & non pas, *elle s'établira.*

Un Auteur nouveau voulant loüer le Roy ſur ſa liberalité, dit qu'il a fait goûter en France au Roy & à la Reine d'Angleterre, les mêmes douceurs qu'ils goûtoient à Londres avant la revolte de leurs Sujets *rebelles.* Ce mot de *rebelles* eſt inutile là; en Poëſie il ne ſeroit pas à reprendre, mais en Proſe tout ce qui ne ſert ni au ſens, ni à l'ornement eſt vitieux.

Verbum quod neque intellectum adjuvat neque ornatum vitioſum dici poteſt. Quint. Lib. 8. inſt. orat cap. 3.

Ils eſtimoient les viandes de leur table, dit l'Auteur du Livre, qui a pour titre, Penſées ingenieuſes des Anciens & des Modernes, non par le goût, mais par la dépenſe, ils ne s'attachoient qu'à celles que fourniſſoient des Mers fameuſes par mille naufrages, & qu'ils arrachoient en quelque façon à la nature *malgré elle*, en expoſant

des

des hommes à perir pour les avoir ; le mot d'*arracher* ſuffiſoit là ſans ajoûter *malgré elle.* Je ne comprends pas comment cette faute peut être échapée à un Grammairien, qui craint ſi fort les termes inutiles, qu'il ne veut pas même qu'on diſe, que JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité d'entre les morts, mais ſeulement, qu'il eſt reſſuſcité.

TERMES TROP FORTS OU TROP FOIBLES.

C'eſt une Remarque de Quintilien, que rien ne rend l'élocution plus baſſe & plus platte que de ſe ſervir de termes, ou qui diſent trop, ou qui diſent trop peu, comme ſeroit (pour me ſervir de l'exemple qu'il apporte lui-même,) d'appeller mal-honneſte homme un parricide, ou de traiter de ſcelerat un homme qui auroit ſeulement quel-

ques petites intrigues de galanterie ; le premier ne diſant pas aſſez, & le ſecond diſant trop. Quelques groſſieres que ſoient des fautes de cette nature, il eſt peut-être plus neceſſaire qu'on ne penſe de les remarquer. Le plus grand *chagrin* des Reprouvez au Jugement de Dieu, diſoit un certain Prédicateur, ſera de voir la face de leur Juge irrité.

Une bonne conſcience, diſoit un autre, eſt toûjours tranquille; elle ne ſe trouble ni de la *malice* des voleurs, ni des revers de la fortune.

Voila des termes qui ne ſont aſſûrement pas outrés, mais en recompenſe je viens de lire un Auteur, qui ne craint pas tant d'exceder dans les mots qu'il emploïe.

p. 7. Il appelle *guet-à-pends*, critiquer ſeulement quelques fautes de langage qu'on aura remarquées

dans un Livre ; celuy qui le fait, il le traite d'*ennemi public*, & la liberté qu'il prend d'en uſer de la ſorte, n'a pas chez luy d'autre nom que celuy *d'une licence ſcandaleuſe*. Les termes ſont un peu forts, & je doute que Quintilien les approuvât. En effet un mot impropre, un terme ambigu, une expreſſion peu élegante ſe peuvent reprocher ſans ſcandale. p. 11.

L'Auteur des Remarques nouvelles ſur la Langue, excede quelquefois de la ſorte : Un certain Grammairien pretendu, pour avoir dit de luy dans je ne ſçay quel Livre, que ce Pere étoit ennemi des mots terminez en *ment*, voici comme il ſe juſtifie : C'eſt une calomnie toute pure que cette accuſation, & de la nature de celles qui tombent d'elles-mêmes, quelques noires & atroces qu'elles ſoient. Ne

diroit-on pas qu'on l'a accuſé de quelque grand crime ? Il n'en demeure pas là : mais pour faire voir, dit-il, combien l'*accuſateur* eſt injuſte, je n'aurois qu'à dire : que je me ſuis declaré en faveur de défabuſement, & que j'ay même témoigné de l'inclination pour effacement & pour retracement.

Il me ſemble que pour traiter un homme d'*accuſateur*, il faut qu'il nous ait reproché des choſes plus conſiderables.

Le Critique, dont j'ay parlé plus haut, ſe ſert du mot *affliger* dans une occaſion où ce terme ne paroît pas moins extraordinaire, que celuy de *calomnie* & d'*accuſateur*, que nous venons
p. 156. de voir : aprés avoir dit, qu'il ſemble que je ne rende juſtice au merite que pour chagriner ceux à qui je n'en trouve pas : Il ajoûte : quel horrible détour,

ſi cela étoit, pour affliger des gens qui ne luy ont jamais rien fait ! Qui ſe defieroit d'un artifice ſi malicieux & ſi plauſible ? Mais à Dieu ne plaiſe que je le juge ſur les apparences, & que je luy attribuë des intentions criminelles, tandis qu'il en peut avoir d'innocentes. P. 156.

Il faut ſçavoir qu'il ne s'agit là que de bagatelles de Grammaire, & que cette juſtice qu'il dit que je rends au merite, ne regarde du tout que le langage : ainſi on peut voir comme les mots d'*horrible détour*, d'*affliger*, d'*intentions criminelles*, &c. conviennent dans l'occaſion où il les employe ; Mais tout cela ſe ſuit : & quand on croit qu'il y a du ſcandale à découvrir les fautes qu'un Auteur a faites contre la Langue, on peut bien croire que celuy qu'on en reprend a lieu de s'en affliger. Pour moy je pen-

ſois que les fautes de langage, n'étoient des crimes que chez les Femmes Sçavantes de Moliere.

TERMES PLATS.

Cy-deſſus, cy-devant, cy-aprés, ſont des termes qui ne doivent point entrer dans un diſcours un peu poli, non plus que *& autres, ce que deſſus*, & pluſieurs de la ſorte. On ne verra jamais dans un Livre bien écrit : ce que nous avons dit *ci-deſſus*, ce que nous avons montré *ci-devant*, dont nous parlerons *ci-aprés*, pour : ce que nous avons dit *plus haut*, dont nous parlerons *dans la ſuite*, ou dont nous parlerons *plus bas*. On n'y verra pas non plus, qu'aprés avoir cité, par exemple, Horace & Virgile, on ajoûte : *& autres Auteurs ;* pour *& quelques autres Auteurs*. On n'y trouvera pas encore : il s'enſuit *de ce que deſſus*, il faut conclure *de ce que deſſus*, ni quan-

tité d'autres expreſſions de la ſorte qui ne ſont bonnes qu'en ſtile de Palais.

Le Traducteur de l'Imitation, ſi eſtimé par l'Auteur des Remarques nouvelles dit : en faiſant parler le Chrêtien à Dieu ; un *pot de terre* s'élevera-t-il contre l'ouvrier qui l'a fait ? Ch. 14. art. 4.

Un autre Traducteur s'exprime bien plus noblement, ce me ſemble, quand il dit : l'argile oſera-t-elle s'élever contre le potier qui la met en œuvre ?

Et un autre ; la terre pourra-t-elle ſe glorifier en la preſence du potier qui la tient ? car le terme de *pot de terre* a quelque choſe de fort plat. Il y a maniere de dire noblement les choſes.

TERMES RETRANCHEZ EN CERTAINES EXPRESSIONS.

Nous avons pluſieurs expreſſions où l'uſage a ſupprimé des

termes qu'il faut neceſſairement ſouſ-entendre pour le ſens, comme ſont : retourner d'où l'on vient : donner à qui nous demande : rendre à qui l'on a pris ; obliger qui nous oblige, &c. pour dire : retourner *dans l'endroit* d'où l'on vient : donner *à celuy* qui nous demande : rendre *à celuy* à qui l'on a pris : obliger *celuy* qui nous oblige. Ajoûtons-y, c'eſt une choſe à dire, c'eſt une choſe à faire, pour : une choſe propre à dire, une choſe propre à faire. Il y en a encore pluſieurs autres, que la memoire ne me fournit pas.

TERMES QUI SE CONTREDISENT.

On entend dire quelquefois : ce ſont de grandes bagatelles, c'eſt avoir une grande petiteſſe d'eſprit. Ce mot de *grand* me paroît biſarrement placé en ces

occaſions : car enfin grandes bagatelles & grandes petites choſes n'eſt-ce pas le même ? grande petiteſſe d'eſprit paroît-il plus raiſonnable ? cependant cela ſe dit, & l'uſage l'autoriſe.

TENTER, SONDER.

L'Auteur des Remarques nouvelles n'a pas bien rencontré, quand il a pretendu que ces paroles de l'Evangile : *Quid me tentatis, hypocritæ*, n'étoient pas bien renduës par celles-cy : *Pourquoy me tentez vous, hypocrites*, & qu'il falloit dire : *Pourquoy me ſondez vous*, car ce n'étoit pas pour ſonder les ſentimens de JESUS-CHRIST, que les Phariſiens l'interrogeoient, c'étoit comme l'Evangile le remarque, afin de tirer de ſa bouche quelque parole qui leur pût ſervir de pretexte pour l'accuſer, en ſorte que la demande qu'ils luy faiſoient étoit une tentation

toute pure de leur part ; & la maniere dont ils s'y prennent le fait aſſez voir. Nous ſçavons, luy diſent-ils, que vous êtes ſincere & veritable, & que vous n'avez égard à qui que ce ſoit, car vous ne conſiderez point la qualité des perſonnes, mais vous enſeignez la voye de Dieu dans la verité. Voila les paroles artificieuſes dont ils ſe ſervent ; aprés quoy, ils viennent à leur demande. Auſſi JESUS-CHRIST qui liſoit dans leur cœur, les appelle hypocrites. Bien loin donc que ce ſoit une faute d'avoir traduit : *Pourquoy me tentez vous*, c'en ſeroit une groſſiere & pour le langage & pour le ſens, d'avoir mis : *Pourquoy me ſondez vous*.

TOMBER EN DE'FAILLANCE.

Le Puriſte dont nous venons de parler, n'approuve pas qu'on faſſe dire à Nôtre-Seigneur, en

parlant de ce peuple qui l'avoit ſuivi dans le Deſert : Je ne veux pas les renvoyer ſans avoir mangé, de peur qu'ils ne tombent en défaillance ſur les chemins. Et voici la raiſon ſolide qu'il en donne : JESUS-CHRIST (dit-il) ne craignoit pas apparemment qu'ils s'évanoüiſſent tout à coup, il craignoit ſeulement que les forces ne vinſſent à leur manquer ; car l'évanoüiſſement & la défaillance eſt un ſymptome trop ſubit, pour que ſept mille hommes en ſoient attaquez tous enſemble.

Le Critique a été un peu vîte cette fois, luy qui me reproche d'aller vîte ; car ces paroles de l'Evangile ne vont point à ſuppoſer qu'ils tombent tous en défaillance & qu'ils y tombent tous enſemble dans le même tems. Mais le ſens naturel eſt, que N. S. craint qu'ils n'y tombent la plû-

part, les uns dans un tems, & les autres dans un autre. La défaillance eſt un ſymptome trop ſubit, dit nôtre Auteur : Mais quand dans une bataille on eſt tué d'un coup de mouſquet, cela eſt bien ſubit, c'eſt un prompt ſymptome que celui-là ; cependant s'enſuivra-t-il qu'on ne puiſſe pas dire : *il ne voulut pas dépeſcher ſes troupes dans le moment, de peur que ces fideles ſoldats ne fuſſent tuez en chemin.* Cela ſignifiera-t-il que celuy qui ne voulut pas les dépeſcher, craignoit qu'ils ne fuſſent tuez tous enſemble au même inſtant. Voila comme l'envie de reprendre a fait égarer nôtre Auteur.

TORTU, TORTUEUX.

Tortu ſe dit ſeulement de ce qui n'eſt pas droit. Un bâton tortu, un arbre tortu, &c. *Tortueux* dit plus, il ſignifie une

choſe qui va en tournant & qui fait pluſieurs plis & replis. Un ruiſſeau qui ſerpente dans une pleine eſt tortueux. *Tortu* marque du défaut, & *Tortueux* n'en marque point.

TEMPS DANS LES VERBES, FAUTES CONTRE LES TEMPS.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Lang. Franç.

Exemple. Comme ces Meſſieurs m'ont reproché pluſieurs fois, que je liſois ce que je ne devrois point lire, je me ſuis attaché plus que jamais à la lecture du Nouveau Teſtament. Je ne *devrois* eſt là une faute de temps, il falloit avoir mis: que je liſois ce que je ne *devois* point lire, autrement il faudra ſuppoſer que cet Auteur lit encore les Livres qu'on luy a reprochez de lire.

Autre Exemple.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Lang.

J'ay conſulté ſur cette queſtion de fort habiles gens, & j'ay été ſurpris de voir que leurs ſenti-

mens ne s'accordent point, il faut : ne s'*accordoient point.*

Autre Exemple.

Suite des Remarques nouvelles sur la Langue Franç.

L'Auteur des Réflexions sur l'uſage preſent de la Langue, a bien remarqué que deſireux *n'eſt* pas du bel uſage, mais il devoit ajoûter : que M. de Vaugelas l'*a* employé en plus d'un endroit.

Il y a deux fautes de temps dans cet Exemple, *n'eſt pas* pour n'étoit pas, & l'a employé pour l'*avoit employé.* Car il falloit dire : l'Auteur des Réflexions a bien remarqué que deſireux n'étoit pas du bel uſage, mais il devoit ajoûter : que M. de Vaugelas l'*avoit* employé en plus d'un endroit. La faute eſt auſſi grande que ſi je diſois, je vous ay dit qu'il eſt Feſte aujourd'huy, pour : qu'il étoit ; Je lui ay demandé ce qu'il penſe de vôtre affaire, pour : ce qu'il

penſoit. J'ay déja touché cette Remarque dans mes premieres Réflexions, mais je vois bien qu'il eſt bon de la rebattre. Voici donc à quoy il s'en faut tenir.

Quand dans ces ſortes de Phraſes le premier verbe marque un tems paſſé, il faut mettre le ſecond à l'imparfait, & non au preſent, comme : Je vous ay dit qu'il *étoit* Feſte aujourd'huy, je lui ay dit que vous m'*aviez* payé, & non, que vous m'*avez*.

On peut juger par là de ces autres Exemples : Je devois dire du moins, que la matiere détermine ici le ſens, dit l'Auteur des Remarques nouvelles ſur la Langue. Il falloit mettre : *déterminoit*, & non pas *détermine*.

Il étoit neceſſaire, dit un Cenſeur, que le Pere Bouhours regarde comme un modele de po- p. 258.

liteſſe, de remarquer, comme a fait nôtre Critique, que *meurtrir* ne ſe dit plus pour *tuer*, parce que, &c. Il falloit dire : il étoit neceſſaire de remarquer, que meurtrir ne ſe *diſoit* plus pour tuer, & non pas, *ne ſe dit plus*.

P. 253. Il n'a pas daigné dire ſur quoy cette neceſſité eſt fondée, il falloit : *étoit* au lieu de *eſt*.

P. 243. J'ay été long-tems à chercher la raiſon de ce qui me choque dans cette Phraſe ; il falloit : de ce qui me *choquoit*.

P. 63. J'ay dit en paſſant, que la critique étant un exercice odieux de ſa nature, elle ne merite aucune indulgence. Le Puriſte devoit dire : ne meritoit, & non pas ne *merite* ; car ſeroit-ce bien parler, par exemple, ſi je diſois : j'ay dit que vous êtes venu aujourd'huy, pour : que vous *étiez* venu. J'ay connu que vous êtes arrivé,

arrivé ; pour : que vous *eſtiez* arrivé. On m'a dit qu'il ſe porte mieux, pour : qu'il ſe *portoit* mieux.

L'Auteur *des Penſées ingenieuſes des Anciens & des Modernes*, dit en traduiſant un paſſage de Pacat : nôtre monde eſt trop petit pour contenter l'ardeur inſatiable que ces Princes avoient pour la bonne chere. Il falloit mettre : nôtre monde *étoit* trop petit pour contenter, &c. & non *eſt* trop petit. P. 333.

Ces fautes contre les temps ſont aiſées à faire, & le Pere Bouhours dans cette Traduction de l'Imitation, qu'il propoſe à ſes Lecteurs comme un chef-d'œuvre de politeſſe, en a paſſé pluſieurs à quoy il n'a pas pris garde. Il eſt certain qu'au jour du Jugement on ne nous demandera pas ce que nous avons lû, mais ce que nous avons fait ; Liv. 2. chap. 3. art. 3.

ni ſi nous avons été éloquens dans nos diſcours, mais ſi nous avons été reguliers dans nos mœurs.

Il falloit : *aurons* au lieu de *avons*, & dire : on ne nous demandera pas ce que nous aurons lû, mais ce que nous aurons fait; ni ſi nous aurons été éloquens dans nos diſcours, mais ſi nous aurons été reguliers dans nos mœurs.

TRONQUER.

Tronquer ne ſe dit pas ſeulement dans le figuré, comme le croient quelques perſonnes, il ſe dit auſſi dans le propre, comme : on voioit ces genereux ſoldats, quoi-que privez d'une partie de leurs membres, & preſque tous tronquez, venir encore au combat. On ne dira pas pour cela un homme tronqué, pour dire un homme à qui il manque un bras; tout dépend

du lieu où on place les termes.

Tronquer eſt fort ordinaire dans le figuré : on dira d'un paſſage auquel un Auteur aura retranché quelque choſe d'eſſentiel, que c'eſt un paſſage tronqué, & de celuy qui a fait ce retranchement, qu'il tronque le paſſage : comme par exemple, qu'un de mes Critiques pour exercer ſa cenſure plus aiſément, tronque quelquefois les paſſages qu'il rapporte ; que pour reprendre la Traduction d'un certain paſſage d'Horace, il a tronqué le paſſage ; que pour faire voir que M. Le Maître en traduiſant un endroit de Ciceron, y a mis plus d'alluſions qu'il n'y en a dans le texte, il a *tronqué* le paſſage Latin & en a retranché la moitié.

TOURS EMBROÜILLEZ.

L'Auteur *des Penſées ingenieuſes des Anciens & des Mo-*

dernes, rend en ces termes un paſſage du Panegyrique de Pa-
p. 471. cat. Il ne vous eſt pas plus permis de ne vouloir point de l'Empire, qu'il ne vous a pas été permis de le vouloir auparavant. Pour dire : il ne vous eſt non plus permis à preſent de refuſer l'Empire, qu'il vous l'auroit été auparavant de le rechercher.

Mais laiſſant à part le tour embarraſſé de cette expreſſion, ne diroit-on pas à ces mots, *qu'il ne vous a pas été permis de le vouloir auparavant*, qu'on ſuppoſe que Theodoſe à qui ils s'adreſſent, a ſouhaité l'Empire avant que l'Empereur le lui preſentât ; ce qui n'eſt aſſûrement pas la penſée de l'Auteur.

Le même Traducteur dit dans
p. 425. un autre endroit : L'Autorité ſouveraine vous donne le pouvoir, non pas de faire du mal impunément, mais de faire du

bien avec profuſion ; Et par là il pretend faire entendre que Theodoſe , dont il s'agit dans cet Exemple , loin d'abuſer du pouvoir ſouverain pour faire du mal avec impunité , s'en ſert pour faire du bien avec profuſion. Le tour de nôtre Ecrivain n'a-t-il pas plus l'air d'une leçon qu'on fait à l'Empereur , que d'une loüange qu'on lui donne ?

TOUR NATUREL.

Exemple. Serieuſement qui voudroit me renvoyer au monde , à condition que je ſerois une perſonne accomplie , je ne crois pas que j'acceptaſſe le parti. Dialogue des Morts, Tom. 2.

Rien n'eſt ſi naturel que le tour de cette Phraſe : Un pur Grammairien dira qu'il n'y trouve aucune conſtruction : Que ces mots , *qui voudroit* , paroiſſent hors d'œuvre , n'étant ſuivis d'aucun verbe qui y ait rapport , & que pour parler ſelon

les regles, il faudroit dire : qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je ſerois une perſonne accomplie, *me propoſeroit en cela un parti*, que je ne crois pas que j'acceptaſſe. A la verité il n'y auroit rien à dire à cette Phraſe pour la regularité de la Grammaire, mais pour la politeſſe, il y auroit tout à dire. Le tour de l'autre eſt noble, aiſé & naturel, & le tour de celle-ci eſt rampant, geſné & pedanteſque ; ce n'eſt pas dans les expreſſions les plus naturelles, que la conſtruction doit être la plus reguliere.

On pourroit encore tourner autrement cette Phraſe, en diſant. *Si l'on vouloit me r'envoyer je ne crois pas*, &c. mais toute la regularité de ce tour, ne vaudroit pas l'irregularité de l'autre. Autre choſe eſt de parler naturellement &

poliment, & autre choſe de parler ſelon les loix de la Grammaire.

Autre Exemple.

L'ordre que la nature a voulu établir dans l'Univers va toûjours ſon train, tout ce qu'il y a à dire, c'eſt que ce que la nature n'auroit pas obtenu de nôtre raiſon, elle l'obtient de nôtre folie. Dialogue des Morts, Tom. 2.

Ce tour quelque irregulier qu'il ſoit, eſt plus naturel que ne ſeroit celuy-ci : la nature obtient de nôtre folie ce qu'elle n'auroit pas obtenu de nôtre raiſon ; car il y a beaucoup de difference entre un tour naturel & un tour regulier. Je me contente de ces deux Exemples, ils ſuffiſent pour donner une idée de ce que c'eſt que parler naturellement : mais il faut prendre garde d'affecter ces ſortes de tours, car quelques naturels

qu'ils ſoient, ils ne le ſont plus quand ils paroiſſent recherchez.

TOÛJOURS.

Ce terme ſe prend en bien des ſens, car outre la ſignification ordinaire qu'il a, il y a des occaſions où il ſignifie *neanmoins*, *nonobſtant*; d'autres où il ſignifie *en attendant*, *cependant*; d'autres où il ſignifie *en recompenſe*; d'autres où il ſignifie *au moins*. Une perſonne, par exemple, qui craindra de ſe faire attendre trop long-temps pour quelque affaire qu'on ne veut point commencer ſans elle, pourra dire à ceux qui veulent l'attendre: en cas que je ne ſois pas de retour à une telle heure, commencez *toûjours*. Et en cette occaſion *toûjours* ſignifie *en attendant*, *cependant*. Je dirois à un homme qui ſeroit preſſé de partir, & qui craindroit le mauvais tems; croiez-moy, partez toûjours,

toûjours, cette pluye ne ſera rien. Et en ce cas *toûjours* ſignifie *nonobſtant.*

Une Plaideuſe de mauvaiſe foy, qui ne cherchera qu'à chagriner ſa partie, dira : je ſçay bien que je perdray, mais *toûjours* j'auray le plaiſir de luy faire des frais. Et alors *toûjours* ſignifie *au moins.* Il m'a volé cent écus au jeu, mais *toûjours* j'ay vingt piſtolles à luy. Quelque plaiſir qu'on prenne à la lecture des Romans, *toûjours* faut-il avoüer que ce plaiſir eſt peu de choſe. Et en cette rencontre *toûjours* veut dire *neanmoins.*

Monſieur Fléchier ſemble l'avoir pris en ce ſens, quand il a dit : Miniſtre du Seigneur, achevez le ſaint Sacrifice ; Chrêtiens, redoublez vos vœux & vos prieres, afin que Dieu pour recompenſe de ſes travaux, l'ad-

Oraiſon Funebre de M. de Turenne.

mette dans le ſéjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix ſans fin à celuy qui nous en a trois fois procuré une ſur la Terre, paſſagere à la verité, mais *toûjours* douce & *toûjours* deſirable.

Si je n'ay pas la conſolation de vous voir, *toûjours* j'auray celle de vous écrire : Et en cette occaſion *toûjours* ſignifie au moins.

Quelquefois il ſignifie *à compte*, comme : de vingt loüis qu'il me devoit, il m'en a rendu ſix, je les ay *toûjours* pris ; c'eſt à dire je les ay pris à bon compte.

Le mot de *toûjours* ſe prend en pluſieurs autres ſens, il lui a donné dix piſtolles, c'eſt *toûjours* cela (dit-on) quelquefois, c'eſt *toûjours* autant.

Ce n'eſt pas un homme des plus ſçavans, mais il eſt honnête homme, c'eſt *toûjours* quelque choſe.

Tout.

Ce mot ne ſe prend generalement, que quand la propoſition où il ſe trouve eſt affirmative, comme : tous les hommes ſont ſujets à ſe tromper. Tous ceux qui ſe vantent meritent le mépris.

Mais dés que la propoſition eſt negative, il ceſſe d'être general, comme : Tous ceux qui ſe diſent Chrêtiens, ne le ſont pas. Tous ceux qu'on accuſe ne ſont pas coupables. Car le ſens n'eſt pas qu'aucun de ceux qui ſe diſent Chrêtiens ne ſoit Chrêtien, ni qu'aucun de ceux qu'on accuſe ne ſoit coupable, mais ſeulement qu'il y en a quelques-uns qui ne le ſont pas. Je parlerois donc mal, par exemple, ſi pour faire entendre que tous ceux d'une telle nation ont du cœur, ou ſont ſinceres ; je diſois, tous ceux de cette nation

ne manquent pas de cœur ; tous ceux de ce païs ne ſont pas trompeurs. Je parlerois mal encore, ſi voulant marquer que tout ce qui plaît paroît facile, je diſois : tout ce qui plaît ne paroît pas difficile. Je ne parlerois pas mieux, ſi pour faire entendre que quand une choſe eſt neceſſaire, on n'en eſt point choqué : Je diſois avec un certain Grammairien, que tout ce qui eſt neceſſaire ne choque pas. Ces repetitions, dit-il, ſont abſolument neceſſaires & n'ont rien qui bleſſe l'oreille ; car à parler en general, *tout* ce qui eſt neceſſaire ne choque pas. L'Auteur a voulu dire : ce qui eſt neceſſaire & non *tout* ce qui eſt, &c. car le mot de *tout*, bien loin de rendre la propoſition generale, la rend particuliere.

Suite des Remarques nouvelles ſur la Langue Franç.

Avant que de finir cette Remarque, il eſt bon de faire ici

une réflexion, qui eſt que les Phraſes que nous venons de reprendre, n'auroient point de contre-ſens, ſi au lieu de *pas* il y avoit *point*, parce que la particule *point* emporte un ſens excluſif. Si vous diſiez, par exemple : toutes ces terres ne ſont pas à moy, ce qu'on entendroit d'abord, ſeroit qu'il y a ſeulement quelques-unes de ces terres qui ne ſont pas à vous ; mais ſi vous diſiez, toutes ces terres ne ſont point à moy, alors on entendroit que aucune de ces terres ne vous appartiendroit. Ainſi l'Auteur des Remarques nouvelles auroit parlé d'une maniere plus ſupportable, ſi au lieu de dire : tout ce qui eſt neceſſaire ne choque pas, il euſt dit : tout ce qui eſt neceſſaire ne choque point.

TRAVERS,
VOIR AU TRAVERS.

Voir au travers ne ſe dit que d'une choſe au travers de laquelle paſſe la lumiere, comme: voir au travers d'un voile, voir au travers des glaces d'un carroſſe.

La Remarque ſemblera peut-être inutile, mais cependant on ne laiſſe pas de lire dans une Traduction Françoiſe, qu'un de nos Grammairiens admire pour le langage : ***paroître au travers d'un miroir.***

Imitat. Liv. 3. ch. 48. art. 1.

Les Saints joüiſſent de la brillante clarté de ce jour, mais il n'en paroît qu'une petite lueur dans un grand éloignement, & comme ***au travers d'un miroir,*** à ceux qui ſont voyageurs ſur la terre. Le Traducteur a voulu dire, comme *dans* un miroir; car enfin on ne void point au travers d'un miroir, à moins

qu'il ne ſoit fendu ou mal étamé.

Un autre Traducteur, s'exprime bien mieux, quand il dit: Ce jour luit déja aux Saints & aux Bien-heureux par ſon éternelle clarté, mais il ne luit que de bien loin & au travers de pluſieurs ombres à ceux qui ſont encore bannis & étrangers ſur la terre.

Cet Exemple neanmoins quelque bon & quelque correct qu'il ſoit d'ailleurs, n'exprime qu'imparfaitement ce que porte le texte original de l'Imitation, qu'on a découvert depuis peu. C'eſt ce qu'on ne ſera peut-être pas fâché de remarquer ici par occaſion, laiſſant à part l'expreſſion que nous venons de reprendre. Ce défaut de conformité cependant qui ne ſe trouve pas ſeulement dans cet Exemple, mais qui eſt répandu dans tout le Livre, ne vient point du Tra-

ducteur, lequel non plus que ceux qui l'ont précedé, ou qui ſont venus peu aprés, n'a pû travailler ſur un texte qui n'étoit pas encore connu, & dont on doit la découverte au *hazard*, ſi l'on peut parler ainſi.

Conſolation interieure, ſeconde Partie, ch. 48.

Voici donc ce que porte cet original : Ce jour brille pour les Saints qui ſont à preſent dans une clarté éternelle, mais il ne brille pour nous qu'en figure & dans les creatures, comme dans un miroir qui nous repreſente ſans ceſſe le Createur.

Le tour eſt ſans comparaiſon plus juſte, moins embarraſſé & plus plein d'onction. Il ſeroit à ſouhaiter que la découverte de cet original eût été faite plûtôt, & que tous ceux qui ſe ſont appliquez à traduire l'Imitation, euſſent eu l'avantage de pouvoir travailler ſur un texte auſſi juſte & auſſi entier, au lieu de

celuy ſur lequel on s'eſt reglé juſques ici ; lequel eſt alteré & tronqué en mille endroits, comme on l'a remarqué dans la Preface de la Traduction qui a été faite depuis peu de cet original, & comme on le peut reconnoître ſoi-même par la lecture de l'ouvrage.

Conſolation interieure, premiere Edition.

V

VERS DANS LA PROSE.

CE n'eſt pas une faute conſiderable que quelques Vers échappez dans un grand diſcours ; mais quand les Vers ſont en grand nombre, & qu'on en trouve preſque à chaque ligne, rien ne choque plus l'oreille ; car quoi-que le Vers ſoit harmonieux, cette harmonie déplaît quand elle ſe trouve où

elle ne doit pas être.

Je ne puis citer de Livre où ce défaut ſoit plus ſenſible, que dans celuy qui a pour titre *de la Critique* : ce petit Livre qui n'a pas deux cens feüillets renferme plus de cent Vers, ils ſe ſuivent même de ſi prés, qu'on en trouve quelquefois juſqu'à ſix de ſuite, & quelquefois juſqu'à huit. Tout ce que je puis dire, c'eſt qu'il y a de quoy faire un Poëme, & que c'eſt dommage que l'Auteur de ce petit Livre ne ſe ſoit appliqué à la Poëſie. C'eſt forcer la nature que de vouloir écrire en Proſe, avec un ſi beau talent pour les Vers.

UN, UNE *retranchez.*

Exemple. SOLIMAN : Mais on ne ſçait à quoy s'en tenir. Que faut-il donc penſer de la vanité ?

Dialogue des Morts, Tom. 2.

JULIETTE : A un certain point c'eſt vice ; un peu en deça c'eſt vertu.

Cela eſt plus vif, que de dire : A un certain point c'eſt *un* vice, un peu en deça c'eſt *une* vertu.

Que ſont toutes les choſes du monde, qu'un ſonge & une illuſion ? Si cet *un* & cet *une* étoient retranchez, l'expreſſion en auroit plus de force ; comme : Que ſont toutes les choſes du monde que ſonge & illuſion ?

Et pour me critiquer un peu moi-même : lorſque j'ay dit plus haut, dans la Remarque ſur *ſimplicité*, Que traiter quelqu'un de *mal-honneſte homme*, parce qu'il n'eſt pas de même avis que nous ſur une piece d'éloquence, c'eſt moins une méchanceté & un défaut de vertu, qu'une ſimplicité, & une foibleſſe d'eſprit ; J'aurois peut-être mieux fait de dire en retranchant tous ces *uns* & ces *unes* : C'eſt moins méchanceté & défaut de vertu,

que ſimplicité, & foibleſſe d'eſprit. Ce dernier me paroît préferable à l'autre. Je ne ſçay lequel des deux l'Auteur des Remarques nouvelles trouvera le meilleur.

VOULOIR, VOLONTE'.

Vouloir, pour volonté, eſt plus d'uſage en Poëſie, qu'en Proſe:

Il ſuffit qu'il le veüille, afin de le *pouvoir*,
Tout fléchit devant luy, tout cede à ſon *vouloir*.

Qui veut ſuivre ce Chef doit apprendre à ſe vaincre.
A vaincre ſes deſirs, & ſon propre *vouloir*.
Mais comment le pouvoir,
Si Dieu par ſon eſprit ne daigne nous convaincre
D'un ſi juſte devoir.

Ces mots de *vaincre ſon vouloir* me font ſouvenir de la Phraſe dont nous avons parlé dans la Remarque ſur le mot de *Rompre*: Rompre ſa volonté, pour dire: *vaincre ſa volonté*; Et il me ſemble qu'elle ſe pourroit ſouffrir dans les Vers que nous venons de rapporter; la Poëſie fait paſſer

bien des choſes, dont la Proſe ne s'accommoderoit pas. L'Auteur qui s'eſt ſervi depuis peu de cette mauvaiſe Phraſe l'a tirée de l'excellente Traduction de l'Imitation, que le Public regarde avec tant de juſtice comme la meilleure qui ſe ſoit encore faite; & comme ce Traducteur nouveau s'eſt bien trouvé d'avoir copié cet ouvrage en pluſieurs endroits, il a crû qu'il ne pouvoit mieux faire que de le copier encore en celui-ci, mais ſa trop grande déference ne luy a pas réüſſi en cette occaſion. traduct. de Du Beüil.

VOIR.

Il faut avoüer que ce mot s'employe quelquefois à un uſage bien bizarre. Voyons voir, dit-on quelquefois, écoutons voir, goûtez voir. Ce mot mis à cet uſage bon ou mauvais, renferme d'ordinaire une idée de doute & d'incertitude; ſou-

vent auſſi il fait entendre que ce qu'on en fait n'eſt que par maniere d'acquit, il revient au mot d'*un peu* dont on ſe ſert en mille occaſions ; dites-moy un peu, voyez un peu, ſi &c. on peut encore remarquer ces manieres de parler familieres: où *voir* ſe dit de choſes qu'on ne ſçauroit voir : vous dites que vous chantez mieux que luy, voyons : voyez ce qu'il dit, rien n'eſt moins vray : voyez quel menſonge, voyez un peu la fourberie, voyez quel bruit, voyez le tintamarre, &c.

NE VOIR GOUTTE.

C'eſt une maniere de parler que quelques perſonnes condamnent, & qui eſt neanmoins bonne : je ſçai bien qu'elle n'eſt pas du ſtile ſublime, mais elle a ſa place dans le diſcours familier, elle y eſt même aſſez élegante quelquefois. Et je trouve

que le Traducteur nouveau de l'Imitation, dont nous avons cependant rapporté tant de fautes contre la Langue, s'eſt ſervi à propos de l'expreſſion dont il s'agit. Qu'il y a de tromperie, dit-il, de dereglement & de corruption dans ces voluptez, & qu'elles paſſent viſte : mais les hommes en ſont ſi ennyvrez qu'ils *ne voyent goutte* à faire ce diſcernement, & que comme des beſtes ils courent aprés un plaiſir paſſager, ſans ſonger qu'ils ſe perdent pour une éternité.

Monſieur Richelet & l'Auteur du Dictionaire Univerſel, diſent qu'en cette expreſſion le mot de goutte eſt un adverbe negatif, je le crois avec eux, mais cependant à remonter à l'origine de cette Phraſe, ce mot eſt un veritable nom ; car *ne voir goutte* n'a d'abord voulu dire autre

choſe, que ne pas voir même une goute d'eau où il y a le plus d'eau ; ce qui revient aſſez à cette maniere de parler proverbiale, il ne trouveroit pas de l'eau dans la mer ; & enſuite *ne voir goute* a paſſé en uſage pour dire : n'y rien voir, n'y voir point du tout.

VOLATIL, VOLATILE.

Dans le propre on dit *volatile*, & dans le figuré, *volatil* ; vola*tile* convient aux animaux qui volent, & vola*til* à ce qu'il y a de plus ſubtil dans les corps & qui s'évapore en l'air : ainſi je diray qu'il y a des ſels fixes, & des ſels vola*tils*, que les odeurs ſont des ſels vola*tils* qui s'élevent des corps, que l'eſprit de vin eſt tout vola*til*. Et en parlant des animaux, je diray qu'il y a des animaux reptiles, d'autres vola*tiles*. Cette obſervation ne s'accorde gueres avec

la

la regle que l'Auteur des Remarques nouvelles nous a voulu donner ſur les noms en *il.*

Stile USE'.

Il y a des gens qui ne ſçauroient commencer un diſcours que par *ſi* ou par *quoi-que*, ou par *comme ;* ce ſtile eſt uſé à preſent, il faut entrer d'abord en matiere ſans s'amuſer à tous ces preludes qui ne ſervent de rien.

J'ay reçû la chere vôtre : je vous écris celle-ci : Stile uſé dans les lettres, auſſi-bien que ces chûtes qu'on a coûtume d'y rechercher, pour aſsûrer la perſonne à qui l'on écrit, qu'on eſt ſon tres-humble ſerviteur. Celles que font certains Prédicateurs dans leur *Ave-Maria*, pour tomber juſte ſur ces mots : *En luy diſant*, ou *au moment qu'un Ange luy dit*, ſont encore quelque choſe de bien uſé. J'en dis autant de la maniere dont ces Pré-

dicateurs terminent leurs diſcours, ils ne croiroient pas s'en être bien tirez s'ils n'avoient envoyé leurs Auditeurs à la *gloire*, & n'avoient fini par l'antitheſe de la *Terre* & du *Ciel*, qui eſt toûjours précedée de ces mots : *Afin qu'ayant*, ou bien *afin qu'aprés avoir*, &c. on commence enfin à ſe défaire aujourd'huy de ces manieres uſées.

UTIL, UTILE.

Il faut dire *utile*, *inutile* auſſi-bien au maſculin qu'au feminin, & jamais *util*, *inutil* comme le prononcent & l'écrivent quelques perſonnes. La faute eſt groſſiere, & ne meriteroit pas une Remarque. Il n'en eſt pas de ce mot, comme de ſubtil, gentil, & de quelques autres qui n'ont point d'*E* au maſculin, & qui le prennent ſeulement au feminin.

UTILE,
IL EST INUTILE, CE N'EST PAS LA PEINE.

Quand on veut faire entendre qu'il eſt inutile de faire une choſe, que cela n'eſt pas neceſſaire, on dit ſouvent : *ce n'eſt pas la peine.* Cette maniere de parler qui eſt extremément naturelle & élegante, eſt fort irreguliere & paroît aſſez difficile à expliquer. J'ay fait moraliſer tous mes Morts, dit un de nos Auteurs dans ſon Epître à Lucien, autrement ce n'eut pas été la peine de les faire parler ; des vivans auroient ſuffi pour dire des choſes inutiles. Si l'Auteur eût mis : autrement il n'eut pas été neceſſaire de les faire parler ; ou bien, c'eût été ſans utilité que je les aurois fait parler, cela n'auroit rien valu en comparaiſon de l'expreſſion irreguliere

Dialogue des Morts, Tom. 1.

de *ce n'eût pas été la peine*, laquelle eſt tout à fait propre dans cet Exemple.

Mais j'en reviens toûjours à l'irregularité qui s'y trouve : *Ce n'eſt pas la peine de*, pour dire : *il eſt inutile de ſe donner la peine de*, &c. Cela fait bien voir que les expreſſions les plus naturelles ne ſont pas celles où il faut chercher une conſtruction ſi juſte.

C'eſt bien la peine de ſe mettre en chemin. Eſt-ce la peine de partir, pour dire : il eſt inutile de ſe donner la peine de ſe mettre en chemin. Il eſt inutile de partir.

Voilà comme l'uſage prend quelquefois plaiſir à ſe joüer des Loix de la Grammaire.

Y

E *xemple.* Il y a des gens qui ſont au deſeſpoir, quand on les appelle Marquis ou Comtes, & d'autres quand on ne les *y* appelle pas, dit un Auteur nouveau. Cette maniere de parler n'eſt aſsûrement pas à la mode, il falloit : & d'autres, quand on ne leur donne pas cette qualité, ou enfin chercher quelque autre tour.

J'ay dit quelque part en parlant des Colleges : on ſçait bien qu'en ces ſortes de lieux on ne s'y polit point, qu'on ne s'y forme point, qu'au contraire on y contracte des défauts ridicules ; cet *y* là, demande un de mes Critiques, n'eſt-il pas vitieux ? *En ces ſortes de lieux on ne s'y polit point*, & ne falloit-il pas p. 237.

dire : on ne ſe polit point en ces ſortes de lieux. Voicy donc ce que mon Critique m'oblige à remarquer.

Il eſt élegant quelquefois de placer devant le verbe les mots ſur quoy tombe l'action du verbe : & quand on le pratique, la particule *y* bien loin d'être vitieuſe, eſt élegante, comme on le peut voir par ces Exemples : on penſe ſans ceſſe à ſa fortune, à ſes affaires, à ſes plaiſirs ; mais à la mort on n'*y* penſe point. Ce qui eſt bien mieux que de dire : mais on ne penſe point à la mort.

On peut s'accommoder avec les hommes de la plus mauvaiſe humeur, mais avec une femme querelleuſe on n'*y* ſçauroit vivre.

Il en eſt de même de la particule *en*, comme en cet Exemple de M. de Vaugelas : Les Rois de Macedoine ont tenu d'autres

Villes, que tiennent aujourd'huy les Parthes ; mais de celle-ci on n'*en* trouveroit aucun veſtige, ſi l'Araxe ne nous en donnoit l'adreſſe. Ce qui a bien plus de force que de dire, avec le tour de nôtre Critique : mais on ne trouveroit aucun veſtige de celle-ci. Cela eſt trop clair : pour s'y arréter davantage.

Je remarque en paſſant, que nous avons une expreſſion tres-commune & tres-ordinaire, où la particule *y* qui s'y trouve toûjours, eſt ſouvent ſuperfluë, ſans qu'on puiſſe neanmoins l'ôter ; c'eſt *il y a* pour *il eſt*, comme : *Il y a* cent perſonnes dans cette maiſon, *il y a* tant d'hommes dans cette Ville là. Mais ſi je diſois, par exemple, ſi vous ſçaviez combien cette maiſon eſt magnifique & les beaux meubles qu'*il y a* ; alors cet *y* ne ſeroit pas ſuperflu, parce qu'il

ſeroit relatif, & ſuppléeroit au défaut du mot de *maiſon* qu'il ſeroit déſagreable de repeter, car c'eſt comme ſi je diſois : ſi vous ſçaviez les beaux meubles qui *y* ſont ; mais quand je dis : *il y a* bien des hommes dans Paris, *il y a* bien des méchans dans le monde : il eſt conſtant qu'alors cette particule *y* qui de ſa nature eſt relative, & dont l'office doit être de remplir la place d'un nom ſouſ-entendu, eſt un veritable pleonaſme, puis qu'elle ne ſupplée à rien, & que neanmoins on ne pourroit l'ôter ſans parler un langage barbare.

FIN.

ADDITIONS DE QVELQVES Remarques.

ABREGEMENT.

EXemple. Le plus grand *abregement* que l'on puiſſe trouver dans l'étenduë des Sciences, eſt de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui eſt au deſſus de nous. Le terme, avec ce qu'il eſt déja fort commode, eſt tout-à-fait bon : & n'en déplaiſe à l'Auteur des Remarques nouvelles, Monſieur Richelet a raiſon de dire que l'Auteur des Doutes ſur la Langue, a jugé de travers en condamnant ce mot.

ATTACHE, ATTACHEMENT.

CE ſont deux choſes differentes d'aſsûrer quelqu'un de nôtre attache, & de l'aſsûrer

de nôtre attachement : L'attache va aux ſentimens tendres du cœur, & l'attachement marque un devouëment reſpectueux pour le ſervice de la perſonne. On aſsûre de ſon attache un inferieur ou un égal, & de ſon attachement une perſonne ſuperieure.

BOURGEOIS.

L'HOMME à Remarques dont nous avons déja rapporté de ſi beaux exemples, ſe trompe un peu, quand il pretend que l'Avocat dont il parle dans ſa groteſque Obſervation ſur *maiſon de Campagne*, n'étoit qu'un ſimple Bourgeois, je ne croyois pas qu'on pût penſer que ce fut déroger à la Nobleſſe, que d'être Avocat au Parlement de Paris. C'eſt aſſez pour un Grammairien de pecher dans les mots, ſans encore pecher ainſi dans les ch oſes.

EN COMPARAISON, A COMPARAISON.

L'AUTEUR des Remarques nouvelles trouve étrange que j'aye condamné *à comparaiſon*, & que j'aye avancé qu'il falloit dire, *en comparaiſon*. Il ajoûte que je fais en cela tout d'un coup le procés aux plus celebres Academiciens & à l'Academie toute entiere ; mais il a beau faire, *à comparaiſon* n'en deviendra pas meilleur. Je me ſuis propoſé dans mes Réflexions de faire voir l'uſage preſent de nôtre Langue, & non celuy qui eſt paſſé ; & quand je dis que l'uſage qui eſt le maître, n'a point autoriſé *à comparaiſon*, j'entends parler de l'uſage d'aujourd'huy, & non d'un autre, comme le fait voir le titre mê-

me de mon Livre : mais M. d'Ablancourt s'eſt ſervi d'à comparaiſon , & M. de Vaugelas auſſi. Belle raiſon pour un homme qui ſçait la Langue ! comme ſi c'étoit une conſequence que tous les termes dont M. d'Ablancourt & M. de Vaugelas ſe ſont ſervis , dûſſent être en uſage aujourd'huy. Nôtre Auteur devroit approuver tout d'un tems *déconfire* & *n'agueres*, parce que M. d'Ablancourt s'eſt ſervi de l'un , & M. de Vaugelas de l'autre.

Il n'y a rien qu'on ne dût recevoir , s'il ſuffiſoit pour juſtifier une expreſſion , que d'habiles Ecrivains l'euſſent employée ; il faut déferer à l'autorité des grands hommes , mais il n'y faut pas déferer par tout & ſans diſcernement. Je fais , me dit-on , le procés à l'Academie toute entiere en condam-

nant à comparaiſon, point du tout, & celuy qui le dit n'eſt pas ſincere, puiſque de ſon aveu même, le Secretaire de l'Academie lequel parle ſi bien, & auquel il a dedié ſes Remarques, dit *en comparaiſon*, & non, à comparaiſon. Vous vous attachez à des choſes qui ne ſont rien en comparaiſon de celles-ci. Mais nôtre Auteur ne ſçait peut-être pas qu'il n'y a aucun Academicien aujourd'huy qui ne condamne à comparaiſon, & qui ne ſe ſerve d'en comparaiſon. Voilà comme je fais le procés à l'Academie.

Pratique de la perfection Chrétienne.

Mais voyons ſi ce Grammairien qui paroît prendre ſi fort en main les intereſts de l'Academie, eſt effectivement ſi zelé pour ce Corps illuſtre. Je ne veux, pour le donner à connoître, que ces paroles ſi modeſtes qu'il a écrites quelque

Lettre à une Dame de Province.

part : Que la France luy a bien plus d'obligation qu'à Meſſieurs de l'Academie Françoiſe : Que ceux-ci ne redreſſent que les paroles, mais que pour luy il redreſſe le ſens ; franchement il auroit eu beſoin qu'on le luy redreſsât un peu à lui-même, quand il a parlé de la ſorte.

POUR, PAR.

FAUT-IL dire, cette Ville eſt fameuſe pour ſon Antiquité, ou par ſon antiquité ; je crois que *pour* eſt meilleur, & c'eſt auſſi comme parle M. de Vaugelas, Alexandre vint à Sidon Cité fameuſe pour ſon Antiqué, & pour la renommée de ſes Fondateurs. Cét Exemple en peut faire entendre pluſieurs autres, où l'on eſt ſouvent en doute.

Quinteeurſe.

DAns la Remarque ſur *être ravi de joye*, j'ay rapporté ces paroles de l'Evangile : Vous ſerez bien-heureux lorſque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous perſecuteront, & qu'à cauſe de moy ils diront fauſſement toute ſorte de mal contre vous, réjoüiſſez-vous alors & ſoyez ravi de joye. Et j'ay dit que cette propoſition : *Soyez ravi de joye* étoit conditionnelle ; mais j'ay oublié de faire remarquer qu'elle l'étoit plus dans le ſens que dans les termes ; car aprés ces mots : Réjoüiſſez-vous alors & ſoyez ravi de joye, il faut ſouſ-entendre : *Si vous voulez agir conformément à vôtre bonheur* ; ou quelque autre choſe de ſemblable : Ce qui s'accorde avec ce que l'Evangile ajoûte incon- p. 292.

tinant aprés ; *Car une grande recompenſe vous eſt reſervée dans le Ciel.* Or il ſuffit, comme je l'ay obſervé, que la propoſition ſoit conditionnelle, pour que l'on puiſſe dire : *Soyez ravi de joye*, ſans que la Critique de l'Auteur des Remarques nouvelles ait le moindre lieu. La crainte de ne m'être pas aſſez bien expliqué là-deſſus, m'a obligé à ce petit éclairciſſement.

Suite des Remarques ſur la Langue Franç. p. 245.

ENTRE les Exemples que j'ay rapporté ſur le mauvais arrangement des mots, j'ay oublié de mettre celuy-ci. J'avouë qu'il eſt difficile d'éviter quelquefois ces inconveniens ; mais j'oſe dire qu'on en vient à bout quand on veut s'en donner la peine. Il y a là un mot de dérangé, c'eſt le mot de *quelquefois*, qui devoit être devant *éviter ;* car il falloit : j'avouë

qu'il eſt difficile *quelquefois* d'éviter ces inconveniens, autrement on n'exprime pas ſa penſée; ceux qui ſçavent un peu ce que c'eſt que la délicateſſe de nôtre Langue, ſentiront bien ce que je veux dire.

S'il y avoit, j'avouë qu'il eſt difficile de ne pas tomber quelquefois, ou de s'empêcher de tomber quelquefois dans ces inconveniens, alors le mot de *quelquefois* ſeroit bien placé. Il eſt important de bien prendre garde à ces ſortes d'Exemples, car rien ne ſert plus à ſe perfectionner, que de remarquer les fautes d'autruy.

Loup Ravisseur, Loup Ravissant.

IL faut dire Loup raviſſeur. Défiez-vous de ces faux Prophetes qui viennent à vous cou-

verts de peaux de brebis, & qui au dedans ſont des Loups raviſſeurs. Je ſçay bien que d'excellens Traducteurs ont mis Loups raviſſans ; mais c'eſt une faute qui leur eſt échappée. Raviſſant ne ſe dit gueres qu'au figuré & encore en bonne part.

Suite des Remarques nouvelles. p. 259.

SI l'on trouve que je n'aye pas rapporté aſſez d'exemples dans la Remarque ſur *les Equivoques*, on peut ajoûter celui-cy, qui en vaut bien pluſieurs autres. Il eſt de l'Auteur des Remarques nouvelles dans ſa ſçavante Remarque de *l'ablatif abſolu* ; Comme nôtre Langue vient de la Langue Latine, nous avons imité les Latins dans quelques-unes de ces Locutions, mais il ne nous eſt pas permis d'en faire comme eux autant qu'il nous plaît.

Quand l'Auteur voudroit dire

qu'il étoit permis aux Latins de faire de ces Locutions autant qu'ils vouloient, au lieu qu'à nous la même choſe n'eſt pas permiſe; il ne s'exprimeroit pas autrement, il a voulu mettre ſans doute: Mais il ne nous eſt pas permis d'en faire de ſemblables aux leurs autant qu'il nous plaît. Du moins c'eſt le ſeul ſens raiſonnable qu'on puiſſe donner à ces paroles; car l'autre ne ſeroit pas d'un homme qui ſçauroit un peu la Langue Latine: Et ſi nôtre Grammairien s'aviſoit de le défendre, il ne ſeroit pas mal-aiſé de lui faire voir ſon erreur.

HORS LA VILLE, HORS DE LA VILLE.

C'EST quelque choſe de curieux que l'Obſervation

qu'a faite là-deſſus, l'Auteur des Remarques nouvelles : Il ne veut pas qu'on diſe *hors la Ville*, parce que, ſelon luy, hors la Ville, ſemble vouloir dire : excepté la Ville ; cela eſt judicieux & digne d'un habile homme ! Mais à parler ſerieuſement, comment ce Grammairien n'a-t-il pas pris garde qu'on peut dire : hors la Ville, pour, hors de la Ville, comme on dit, prés le Palais, prés l'Egliſe, pour dire : prés du Palais, prés de l'Egliſe. Il y a même des occaſions où hors la Ville eſt meilleur que, hors de la Ville. Par exemple, les ennemis qui ſont aux portes d'une Ville ſont hors la Ville, & ce ſeroit mal dit, *hors de la Ville* ; mais ſi les ennemis y étant entrez, on les en avoit chaſſez, alors ce ſeroit bien parler que de dire, qu'ils ſont hors de la Ville. On dit encore s'aller promener hors la ville, de-

meurer hors la ville, avoir un petit Jardin hors la ville, & Mr de Vaugelas, que nôtre Grammairien s'aviſe de reprendre ici fort mal à propos, dit hors la ville dans une occaſion ſemblable. Quoi-que deſcendu de la tige Royale, il étoit contraint pour vivre de travailler à la journée en un Jardin *hors la ville*. L'Auteur des Remarques nouvelles decide avec trop de précipitation, il ne conſulte que les idées qu'il ſe forme dans ſon cabinet, au lieu d'examiner l'uſage qui eſt l'unique regle qu'on doit ſuivre dans la Langue. Quinte-curſe.

PRESIDENT AU MORTIER, A MORTIER.

L'AUTEUR des Remarques nouvelles pour prouver que Preſident au Mortier eſt meilleur

que à Mortier, dit que nous n'appellons pas ces femmes qui portent ſur leur teſte des pots de lait, *la femme à lait*, mais *la femme au lait ;* & qu'ainſi il faut dire Preſident *au Mortier* & non *à Mortier* : la comparaiſon eſt heureuſe, & tout-à-fait juſte : Il me ſemble cependant qu'en en faiſant une auſſi noble, on pourroit objecter à nôtre Auteur, qu'on dit *vache à lait*, & non *vache au lait ;* c'eſt dommage qu'il n'ait pas examiné cette belle difficulté, il ne manquoit que cela pour *épuiſer* ſa Remarque ; car enfin, ſi femme au lait prouve qu'il faut dire Preſident au Mortier, pourquoy vache à lait ne prouvera-t-il pas qu'il faut dire Preſident à Mortier. L'exemple eſt également noble & également juſte. Mais pour laiſſer ces pauvretez & venir à la queſtion, je dis que Preſident au

Mortier eſt meilleur que à Mortier, indépendamment de la *femme au lait* de nôtre Grammairien; J'ay fait une Remarque là-deſſus dans mon premier Volume, on y peut recourir, je ne la repeteray point.

OCCASIONNER.

JE ne devrois point parler de ce terme dont ſe ſervent quelques perſonnes: il eſt ſi mauvais qu'il ne merite pas une Remarque. Ceux qui l'employent le plus ſont d'une profeſſion, où un mauvais coup eſt bien plus à craindre qu'un mauvais mot, M^r^ Furetiere a mis *occaſionner* dans ſon Dictionnaire: le mauvais traitement qu'on luy a fait, eſt ce qui l'a *occaſionné* de s'en vanger quand il a trouvé ſon avantage. Mais autre choſe

eſt de rapporter un mot dans un Dictionnaire, où l'on ſe propoſe de tout mettre, & autre choſe de l'approuver.

RIEN.

L'AUTEUR des Remarques nouvelles pretend que c'eſt une regle juſte, qu'il faut mettre l'article *de* quand un verbe précede *Rien*, mais il ſe trompe. Je conviens qu'il faut dire, je n'ay rien *de* ſi cher que vôtre amitié, & non je n'ay rien ſi cher, qui ſeroit un langage barbare; mais il ne s'enſuit pas qu'on doive dire, je n'ay rien *de* tant à cœur que cela, pour dire: je n'ay rien tant à cœur. Le *de* aprés *rien* ſeroit une faute en cét endroit. Nôtre Auteur eſt ſujet à donner pour bonnes, de tres-mauvaiſes regles.

En

EN parlant des retranchemens vitieux, j'ay rapporté cét Exemple d'un Traducteur de l'Imitation : Vous craignez qu'on vous mépriſe, & j'ay dit qu'il falloit avoir mis qu'on *ne* vous mépriſe : mais j'ay oublié d'y joindre encore celui-ci, qui eſt tiré de l'Auteur des Remarques nouvelles. Je crains que cette repetition ne déplaiſe aux perſonnes de bon goût & que l'Auteur ſeul en ſoit content. Il falloit : & que l'Auteur n'en ſoit content tout ſeul, ou bien : & qu'il n'y ait que l'Auteur ſeul qui en ſoit content : car on ne dit point craindre que quelqu'un ſoit, que quelque choſe ſoit ; pour, que quelqu'un *ne* ſoit, que quelque choſe *ne* ſoit ; craindre veut toûjours *ne* aprés ſoy, pourvû que la propoſition

ſoit affirmative ; car lors qu'elle eſt negative, on ſçait bien qu'on ne met point la particule. Ainſi on dit je crains que cela ne ſoit, je ne crains pas que cela ſoit, je crains qu'il ne ſoit content, je ne crains pas qu'il ſoit content, &c.

Au reſte, je me ſuis apperçû que les fautes de l'Auteur des Remarques nouvelles, & celles du Traducteur de l'Imitation, ſe rapportoient aſſez ſouvent.

TABLE
DES MATIERES,
Miſes en ordre Alphabetique.

A

A Mort, à la mort. pag. 209
A Terre, par terre. 1
A quoy, auſquels. 3
A raiſon que. 4
A luy, *parler* à luy. 5
Paſſer ſur le ventre à l'ennemi, de l'ennemi. 6
A dire que. 7
Affectif, affectueux. Erreur d'un de nos Grammairiens ſur ce ſujet. 8
Antitheſe, ce que c'eſt. 9
Apparoître. 223 *& ſuivans.*
Mépriſe groſſiere d'un de mes Cenſeurs ſur ce mot. 225

TABLE

Mauvais Arrangement. 10 11
Attraper. 12
Avec ce que, Outre que. 13
Avec l'âge. Pauvreté d'un certain Auteur dans l'uſage de ce terme. 13
Avoir la crainte de Dieu devant les yeux. 15
Avoir faute. 18
Auteur. 16
Autrement, beaucoup, extraordinairement. 17

B

BArboter. pag. 20
Beaucoup, avec quels mots il ne ſe doit pas mettre. 24
Benit, beni, benite, benie. 25
Beveuë, ce que c'eſt. 21
Les Biens de fortune, de la fortune. 29
Bon-homme, ce qu'il ſignifie. 27
Bref. 31
Briſement. *là même.*

C

CE vint : *Quand* ce vint. p. 32
Cét *au lieu de* un. 33

Ce n'eſt pas la peine. 403
Chargeant ; S'il eſt vray que ce mot ne ſe diſe point. 33
Cheminer. 34
Choſe. Beveuë d'un de mes Cenſeurs ſur ce mot. 36
Citations prophanes. Si on les peut employer dans des diſcours Chrétiens. 37 38
Citations pueriles. 39 40
Compoſition. Du bon & du mauvais uſage de ce terme. 40 41
Comprendre. Plaiſant doute d'un de mes Critiques ſur ce mot. 42
Concept. Habileté d'un certain Auteur en parlant de *Concept.* 42 43
Confiance, dans la confiance de la Victoire. Monſieur de Vaugelas pauvrement repris là-deſſus par un certain Grammairien de Profeſſion. 43
Conſpirer une choſe, à une choſe. 45
Contre-ſens. 46 47 *& ſuivans.*
Couvrir de gloire, Phraſe barbare. 50
Creuſer. Mépriſe d'un de nos Grammairiens ſur l'uſage de ce mot. 51 52 *& ſuivans.*

TABLE

D

DAme du Logis. pag. 56
De. Remarque judicieuſe d'un Puriſte de Profeſſion ſur la datte des mois. 55
Démarche. 56 57.
Dés, Dés-là. 58 59
Déterrer. 60
Donner, ſe donner une choſe. 60 61

E

EChaper un danger, d'un danger. pag. 61
Edile, Edil. Qu'il faut dire Edile, nonobſtant la ſçavante preuve de College qu'apporte un de nos Grammairiens. 62 63
Edifier, bâtir. Monſieur de Balzac mal repris par l'Auteur des Doutes. 70 71
En la main, entre les mains. Plaiſante beveuë d'un certain Critique. 67 *& ſuivans.*
Il s'en court. 72
Enfui; Il s'en eſt fui, il s'eſt enfui. 63 *& ſuivans.*

Engendrer. 190 191
Entendu. 71
Entrailles émuës de compaſſion. 69
Envier, porter envie. 72
Epître dedicatoire. 65 66
Epuiſer une Remarque. Solide raiſon dont ſe ſert un Auteur, pour juſtifier cette expreſſion. 97 98
Equivoques. 84 *& ſuivans.*
S'élever d'une choſe. 96
Eſtre de miſe. 75
Eſtre obligé; Mauvais uſage de ce terme. 76
Eſtre dans la bouche. 87 *& ſuiv.*
Eternel, éternellement. 98 99
Exemples. Du choix qu'on en doit faire. 82 *& ſuivans.*
Exercer une vengeance. 73 *& ſuiv.*
Expreſſions contradictoires. 91 92 *& ſuivans.*
Expreſſions qui ne ſe doivent pas prendre à la rigueur. 77 *& ſuiv.*

F

FAillir, il a failli. pag. 99 100
Faire à deux fois. 109
Faire métier. 108
Faiſeur. Excellente Remarque d'un

TABLE
de mes Critiques ſur ce ſujet.

101 102
Faſſe le Ciel. 100 101
Feindre, imaginer. Phraſe groteſquement corrigée par un de mes Critiques. 103
Se fier à, ſe fier en. 110
Figure, Idole. 104 *& ſuiv.*
Se fit, ſe tint. 107
Franciſer, Catholiſer. 180
François, comment on le prononce. 272 273

G

Gallicisme, ce que c'eſt. Ignorance d'un de mes Critiques là-deſſus. 113 114 *& ſuivans.*
Quelles expreſſions de nôtre Langue on doit appeller *Gallicisмes.* 121 122 *& ſuivans.*
Grand homme, grand ſens. 130
Grief conſiderable. 131
Gros-Seigneur. 111 & 196
Guerir un vice. Ce qu'un de mes Cenſeurs a crû bonnement là-deſſus. 129 130

H

Habile

DES MATIERES.

H

HAbile, poli. Le grand diſcernement d'un de mes Critiques ſur ces deux mots. p. 139 140
Haïr à mort, à la mort. 133
Hauteur, la hauteur d'un Art. 137
Heureux ; comment on en prononce la premiere ſyllabe. 270
Homme d'honneur, honneſte homme. 140 141
Honneſtes gens. 136
Hors cela, hors de là. 142 *& ſuiv.*
Humainement parlant ; Solide raiſonnement d'un de mes Cenſeurs ſur ce ſujet. 134 *& ſuivans.*

J

JAdis. 154 *& ſuivans.*
Jalouſie, avoir de la jalouſie. 148 149
Idole. 156 157
Il ſe dit que. 149 150
Il n'y a ſi &c. 150 151
Il n'y a pas d'apparence, il n'y a pas moyen. 158 159
Il eſt force. 159

Il me tarde. 162
Imiter. 151
Immiſericordieux. 153
Impieuſement, incharitable. *là même.*
Immonde, impur. 144 145
Imperceptible. 238 *& ſuivans.*
Mots compoſez de *In.* 145 146
& ſuivans.
Incapable; terme mal employé par un Grammairien. 163
Incartade. 160
S'informer à quelqu'un, de quelqu'un. 161 162
Inventer le premier. 160
Juſques à la mort; eſtre triſte juſqu'à la mort. Critique pitoyable qu'un certain Auteur fait de cette Phraſe. 163 *& ſuivans.*

L

LAbiale. pag. 166
Langage creux. 177 *& ſuiv.*
Latiniſer, Franciſer. 180
Le plus grand Genie de nôtre Langue. 169 170
Le au lieu de ſon. 170 171
Le, me, te, ſe &c. où il les faut placer. 172 173

Les Puiſſances Eccleſiaſtiques & Seculieres. Charmante délicateſſe d'un certain Grammairien ſur ce ſujet. 181 182
Liaiſons, mauvaiſes liaiſons de mots. 166 *& ſuivans.*
Longues periodes. 182 *& ſuiv.*
L'un l'autre, l'un & l'autre. 186 187

M

MAl parler, parler mal. p. 188
Mareſcageux. 192 193
Membres, parties. 188 189
Mener du bruit. 193 194
Méſaiſes. 193
Meſquinerie. 194
Mettre au monde, engendrer. Cette Remarque a été aprofondie par un certain Auteur. 190
Mille pardons. 208
Mon, ma. 195
Mortellement, à mort, à la mort. 209
Mot, l'étenduë de ce terme. 196 *& ſuivans.*
Mots compoſez, & les differentes ſortes qu'on en trouve. 200 201 *& ſuivans.*

TABLE

Mots Latins ; que le genie de nôtre Langue ne ſouffre pas que l'on en mette inutilement dans le diſcours. 206
Moïſe, comment on le prononce. 271

N

NAtal, natale. pag. 210
Noms propres ridiculement placez. 211

O

OYſeau, comment on en prononce la premiere ſyllabe. pag. 271
On. 214
Onereux, chargeant. 33
Onze, le onze. 216
Originel, d'origine. 215 216

P

PAr injuſtice, avec injuſtice. pag. 217
Par, avec un infinitif. *là même.*
Parler, un Livre qui parle bien. 219 220

Parler, nommer. 220
Grand parleur. Beveuë groſſiere d'un certain Cenſeur. 221 *& ſuivans.*
Paroître, apparoître. 223 224
Participer à, participer de; ignorance d'un de mes Cenſeurs à ce ſujet. 225
Paſſer. 227 *& ſuivans.*
Pauvre. 230
Pauvretez. 231 *& ſuivans.*
Peinturer. 233 *& ſuivans.*
Je penſe à vous, je penſe en vous. 237 238
Perceptible. 238
Perſonne, de quel genre 257 258
Perſpicacité. 259 260
Perturbateur. 260
Phraſes rudes. 240 241
Phraſes barbares. 241 *& ſuiv.*
Phraſes obſcures. 243 *& ſuiv.*
Autres Phraſes obſcures. 248 249 *& ſuivans.*
Pour lors. 260 261
Pour que. 261 262
Pourſuivre une propoſition. 267
Précaire. 266
Preſt a, preſt de. 265
Preſt à mourir. 262 *& ſuivans.*
Preuve, marque. 266

TABLE

Prononciation des mots en *er.* 269
Prononciation de l'E, dans ces mots fléche, manége &c. 269 270
Prononciation de l'A dans Oracle, Spectacle, &c. 270
Prononciation de la premiere ſyllabe d'heureux. *là même.*
Prononciation des deux dernieres ſyllabes d'ac*tion*, paſſ*ion* &c. 271
Prononciation du mot, François. 272 273
Prononciation des E, feminins. 273
Prononciation du participe de quelques verbes, comme : faite, dites, &c. 274
Expreſſions prophanes. Plaiſant compliment d'un Auteur dans ſon Epître dedicatoire à un Abbé. 275 276
Prophete Royal, Roy Prophete. 276 277 *& ſuivans.*
Proſateur. Monſieur Menage traité peu Chrétiennement par un Grammairien dans une raillerie ſur ce mot. 232 233
Proprement. 282
Puis, enſuite. 280 281 *& ſuiv.*

DES MATIERES.

Q

Que. pag. 287
Quelque choſe de grand. 288
Quelque choſe qui arrive, qu'il arrive. 289
Qui, ce qui. 283
Qui fait, qui font. 284 285
Qui, au ſens de parce que. 285 286
Quoy, pour qu'y a-t'il. 290 291
Quoy que. 291

R

Rache pied, d'arrache-pied. pag. 306
Rapports vitieux. 297 *& ſuiv.*
Ravi de joye. Pauvre raiſonnement d'un de nos Grammairiens ſur ce mot. 292 293 *& ſuivans.*
Rechercher. Le peu de bonne-foy d'un de mes Cenſeurs. 304
Regretter. 305 306
De la rencontre de certains mots. 296 297
Repetitions neceſſaires. 306 307 *& ſuivans.*
Repetitions vitieuſes. 312 313 *& ſuiv.*

Reſſuſciter d'entre les morts. 318
319 & ſuivans.
Retranchemens elegans. 321 322
Retranchemens neceſſaires. 322
& ſuivans.
Retranchemens vitieux. 324 325
Rimes dans la Proſe. 326 & ſuiv.
Rompre. 329
Roy Prophete, Prophete Royal. 276

S

SAns que, n'étoit que. pag. 330
Sçavoir, adverbe. 330 & ſuiv.
Scrupule, ſcrupuleux. 337
Se ſoulever. 338 339
Se ſaouler, s'ennyvrer. 339
Secourt, il ſecourt. 340
Sembler, reſſembler. 332 & ſuiv.
Sens faux. 341 & ſuivans.
Simplicité. 344 345
Si tant eſt. 342
Sous peine de mort, de la mort. 354
Stile de Phraſe. 345 346
Stile uſé. 401 402
Subjonctif neceſſaire. 347 348
Il ſuit, il s'enſuit. 355 356
Superbe, orgueil. 353

Supléer une choſe, ſupléer à une choſe. 348
Suppoſition. 349 350 *& ſuivans.*
Suppoſer, s'imaginer. 352
Sur peine, ſous peine. 353 354

T

TAnt que terre. pag. 357 358
Temps dans les verbes. 373 *& ſuivans.*
Tenter, ſonder : Plaiſante Critique d'un Grammairien. 369
Termes ſuperflus. 359 360
Termes trop forts ou trop foibles. Pluſieurs pauvretez de deux Auteurs ſur ce ſujet. 361
Termes plats. 366 367
Termes retranchez. 367 368
Termes qui ſe contrarient. 368 369
Tomber en défaillance. 370 371
Tortu, Tortueux. 372
Toûjours. 384 *& ſuivans.*
Tours embroüillez. 379 380
Tour naturel. 381 *& ſuivans.*
Tout. 387 *& ſuivans.*
Travers, voir au travers. 390
Tronquer. 378

TABLE DES MATIERES.

V

VErs dans la Proſe. & 394. pag. 393
Un, Une retranchez. 394 395
Voir. 398
Ne voir goutte. 398 399
Volatil, volatile. 400
Vouloir, volonté. 396 397
Util, utile. 402
Utile, il eſt inutile. 403

Y

Y. pag. 405 & ſuivans.

Fin de la Table des Matieres.

ADDITIONS DE QVELQVES Remarques.

ABregement. pag. 409
Attache, Attachement. 409 & 410
Bourgeois. 410
En Comparaiſon, à comparaiſon. 411 *& ſuivans.*
Eſtre ravi de joye. 415
Equivoques. 418
Exemple encore ſur le mauvais arrangement des mots. 416
Hors la Ville, hors de la Ville. 419
Loup raviſſeur, Loup raviſſant. 417 418
Occaſionner. 423
Pour, Par. 414
Preſident au Mortier, à Mortier. 422 *& ſuivans.*
Retranchement vitieux de *ne*. 425
Rien. 424

CORRECTIONS.

PAge 17. ligne 10. n'ait, *liſez* n'ayent.
P. 116. li. 18. Scriphius, *liſ.* Seriphius.
A la même pag. li. 23. & page 117. li. 5. Scriphe, *liſ.* Seriphe.
P. 17. li. 1. Il y a des gens, il y a des hommes &c. & autres Phraſes irregulieres. Il faut ôter cet *&* qui eſt inutile.
P. 193. vis-à-vis la ligne 23. *liſ.* à la marge, *Vaug. Quinte-curſe.*
P. 251. li. 10. les plus connuës, *liſ.* les deux plus vitieuſes.
P. 286. à la marge, *lauti* liſ. *locuti.*
P. 288. à la marge, ſur l'éloge, *liſ.* ſur l'éloquence.
P. 335. li. 1. *aprés* le ſemble, *ôtez les deux points, & les mettez aprés* pour cela :
P. 349. li. 3. ce qui me manque, *ôtez* me.
P. 358. li. 8. faire tant que terre, *liſ.* boire tant que terre.

On a imprimé par tout Quint-curſe, pour Quinte-curſe. Cela ne change rien dans la prononciation, mais c'eſt neanmoins une faute; il faut écrire *Quinte-curſe.*